BIBLIOTHEK
GEDIEGENER UND INTERESSANTER FRANZÖSISCHER WERKE.

ZUM GEBRAUCHE HÖHERER BILDUNGSANSTALTEN
AUSGEWÄHLT UND MIT DEN BIOGRAPHIEN
DER BETREFFENDEN CLASSIKER
AUSGESTATTET

VON

Dr. ANT. GOEBEL,
GYMNASIAL-OBERLEHRER.

ZWEITES BÄNDCHEN.

ZWEITE AUFLAGE.

MÜNSTER,
DRUCK & VERLAG DER THEISSING'SCHEN BUCHHANDLUNG.
1 8 5 7.

HISTOIRE

DE CHARLEMAGNE

PAR

CAPEFIGUE.

SUIVIE D'UN COMMENTAIRE HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.

DEUXIÈME ÉDITION, SOIGNEUSEMENT CORRIGÉE.

MUNSTER,
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE THEISSING.
1857.


EX LIBRIS
COURAGE AND LOYALTY
DR.G.PUCHINGER

Literarhistorische Vorbemerkungen.

Wer den Charlemagne von Capefigue kennt, wird sich nicht darüber wundern, wie aus einem so umfangreichen Werke ein so kleines Bändchen wie vorliegendes hergestellt werden konnte. Die weitläufige Geschichte von Carls Vorgängern, die speziellen Untersuchungen über den Zustand des Handels, der Industrie, der Künste und Wissenschaften in jenen Zeiten, die Mittheilungen über die altfranzösischen Ritterromane, die ausführlichen Besprechungen der carolingischen Gesetze, der Verfassung, des Rechtswesens . . ., dieses und vieles andre der Art hat der Herausgeber weggelassen und nur das beibehalten und einfach zusammengestellt, was zum Leben des grossen Carl selbst gehört. Und mit dieser Zusammenstellung hofft der Herausgeber den höheren Bildungsanstalten eine willkommene Lectüre geliefert zu haben. Der Name Carol

Magnus übt ja von vorne herein auf die Jugend einen wahren Zauber aus; Carol Magnus begegnet uns in der Geschichte fast aller europäischen Völker; Carol Magnus tönt es uns aus den Dichtungen aller romanischen und germanischen Sprachen hundertfach entgegen. Eine Lebensbeschreibung Carls ist daher gewiss auch eine Lectüre, die in den gesammten Unterricht eingreift, wie kaum eine andere. Die Kirchengeschichte, die Staatengeschichte, die Geschichte der Literatur, so der mittelalterlichen, wie der neueren, — sie werden dem Schüler durch eine solche Lectüre klarer, verständlicher, werden seinem Geiste näher gelegt. Was aber die Darstellung angeht, so nimmt Capefigue eine zu hervorragende Stellung in der neueren französischen Literatur ein, als dass es nöthig wäre, auf sein Ansehen als Schriftsteller erst noch hinzuweisen; Niemand wird umhin können, seine Darstellung als eine wahrhaft fesselnde zu bezeichnen.

Capefigue (Baptiste-Honoré-Raymond) wurde 1799 zu Marseille geboren. Mit schönen Kenntnissen ausgerüstet und auf seine Gewandtheit mit der Feder vertrauend, ging er in einem

Alter von kaum ein und zwanzig Jahren nach Paris, um sich dort eine Existenz zu gründen. Er wurde einer der Redacteure der „Quotidienne.“ 1822 machte er den Feldzug (die „Promenade“) nach Spanien mit, und lieferte eine Beschreibung desselben in seinem „Recueil des opérations de l'armée française en Espagne“ 1823. Durch dieses Werk wurde die Regierung auf ihn aufmerksam und beförderte ihn zum Bureau-Chef im Ministerium der auswärtigen Angelegenheiten; er blieb auf diesem Posten bis 1830, wo er als eifriger Anhänger der früheren Regierung entlassen wurde. Jene Stellung aber hatte ihm die reichhaltigsten Quellen für die Geschichte erschlossen, und dass er diesen Umstand gehörig zu benutzen gewusst hat, das beweisen seine zahlreichen historischen Werke, die er nach einander erscheinen liess. Auch machte er behufs historischer Forschungen die ausgedehntesten Reisen durch Frankreich, Spanien, Italien, Deutschland, England. Von seinen zahlreichen Werken mögen hier hervorgehoben werden: Essai sur les invasions des Normands dans les Gaules 1823. — Vie de St. Vincent de Paule 1827. — *Histoire de Philippe Auguste* 1829. —

Histoire de la Restauration 1831. — Histoire philosophique des Juifs 1833. — Richelieu, Mazarin et la Fronde 1835. — Louis XIV 1837. — Hugues Capet et la troisième race jusqu'à Philippe Auguste 1839. — Louis XV 1842. — Charlemagne 1842. etc. etc. — Mehre unter diesen — meist umfangreichen — Werken wurden gekrönt.

CHAPITRE I.

Origine et enfance de Charlemagne.

„Li romans de Berte aus grans piés," une des productions les plus gracieuses du moyen âge, un des chants de trouvères les plus ingénieux, raconte: „qu'à l'issue d'avril, au temps doux et joli, quand les herbelettes poignent et les prés raverdissent, lorsque les arbrisseaux désirent d'être parfleuris, un moine de Saint-Denis avait narré à lui, le gentil trouvère, l'histoire de Berthe et de Pépin." Or cette histoire, le trouvère la récite en science gaie:

„Il y avait un roi en France de grandes seigneuries; il se nommait Charles Martians; il avait accompli de hauts faits d'armes; vainqueur des infidèles, il mourut laissant deux fils, l'un du nom de Carloman, qui se rendit moine dedans une abbaye, l'autre du nom de Pépin, bien petit (il avait à peine 5 pieds)*), mais fort de corps, car un lion était

*) Cinq pieds romains, c'est-à-dire 4 pieds 9 pouces.

sorti de sa cage, il s'en allait comme bête enragée; Pépin, presque enfant, s'arme d'un pieu, marche au lion, lui assène un coup dans la poitrine, et l'abat à terre; sa mère toute joyeuse le baisa: „Beau fils, comment as-tu osé attaquer une si odieuse bête?" Et Pépin répondit: „Dame, on ne doit jamais douter." Le jeune homme se maria une première fois; mais sa femme, fille de Gerbert ou de Gérin de Malvoisin, ne put engendrer. En assemblée des barons, il dit: „Quelle femme pourrais-je aviser?" Et alors se leva Engerrans de Moncler, noble baron: „Sire, par le corps de saint Omer, j'en sais une, fille du roi de Hongrie, il n'est nulle femme aussi belle de corps au-deçà de la mer; on la nomme Berthe la Débonnaire. — Il faut l'aller querir," dit Pépin. Voilà donc une belle chevauchée qui part avec grand éclat; elle marche, elle marche jusqu'en Hongrie: que bonne aventure te soit donnée, illustre chevalerie! Elle va trouver le roi de Hongrie, et Blanchefleurs, la reine mère, leur montra sa fille, blanche et vermeille; les tables furent mises en un grand festin, on donna à Berthe chevaux, or et argent, et la noble fille prit congé de son père. Elle partit donc à travers la Pologne et l'Allemagne; partout on parlait français; car les comtes et marquis en ces terres avaient autour d'eux gens français pour l'apprendre à leurs fils et à leurs filles, comme s'ils fus-

sent nés à Saint-Denis. Berthe fut courtoise et pleine de franchise; elle était montée sur un palefroi bai de belle nature; ainsi elle vint aux frontières de France et passa le Rhin à Saint-Herbert, chevauchant à travers les Ardennes, sous la protection du bon duc Naismes de Bavière. La belle troupe vit le Hainaut et Vermandois, et s'en vint à Paris joyeusement; les cloches de la ville sonnèrent hautement; les maisons étaient couvertes de drap très-riche, et les rues jonchées d'herbes; chacun voulait honorer l'épouse destinée à Pépin; les noces furent célébrées, les ménestrels firent leur métier, les vielles et les harpes, les flûtes et les trompes sonnèrent bien fort; dames et demoiselles firent danse, et le mariage fut ainsi accompli à la joie de tous."

Ici commence la tradition allemande dont l'épopée de Berte aus grans piés est peut-être la source ou le développement. Dans cette légende écrite en Franconie, Pépin conserve toute l'empreinte germanique; il s'établit au château de Weihen-Stephan, sur la montagne; son dessein est de combattre les Saxons et de les assouplir au joug du christianisme; peuples indomptables, ils résistent et rejettent toujours Jésus et ses saints. Pépin était veuf et isolé dans cette tour, lorsqu'un roi du pays du nom de Koerling lui fait proposer sa fille bien gente et bien gracieuse; le portrait lui plaît, et Pépin dit à son majordome: „Va

queurs la vérité sur cette princesse.“ Or le majordome discourtois avait une fille du même âge que la princesse; pourquoi ne la donnerait-il pas comme reine à Pépin? Il va et chevauche à la cour du roi Koerling, il en requiert la fille, on la lui donne; elle porte le nom de Berthe, d'une grande beauté; sa mère la confie au majordome toute parée, et ce mécréant la conduit dans une forêt profonde; là se trouvait la propre fille du majordome. N'as-tu pas à redouter, serviteur infidèle, la peine de ton crime? Rien ne l'arrête; il arrache à Berthe ses riches vêtements, son anneau nuptial, et le donne à sa propre fille; puis le mécréant dit à ses complices: „Allez, amis, traînez Berthe dans le lieu le plus secret de la forêt; frappez-la sans pitié, et rapportez-moi sa langue.“ La voilà donc la pauvre princesse aux mains des amis du majordome. „Beaux sires, dit-elle, si je suis destinée à vivre captive, laissez-moi ce petit levrier de chasse et cette boîte pleine d'or et de soie, pour broder des écharpes dans mes jours d'ennui.“ Ces méchants hommes se laissent attendrir par les pleurs de la princesse, et lui disent l'ordre fatal qu'ils ont reçu: „Nous vous laisserons la vie, mais jamais vous ne nous trahirez. Comment faire, noble demoiselle, pour annoncer au majordome que l'affreuse commission est remplie?“ Alors la jeune fiancée se dépouille à l'écart de son vêtement de

dessous, de sa chemise de fin lin, et ils la teignent de sang comme la robe de Joseph; il leur faut aussi la langue de la victime, et ils coupent celle du beau lévrier, et le pauvre chien ne put désormais lécher les pieds de sa noble maîtresse. Le majordome, trompé par ces sanglantes apparences, vit tout joyeux la langue et la toucha, et il éclata d'un gros rire. Et pendant ce temps-là sa fille était avec Pépin comme sa femme légitime; il en eut un fils, qui fut le pape Léon III.

„Mais hélas! que devint la pauvre princesse, l'épouse légitime et promise? Berthe erre et erre encore dans la forêt, elle marche, puis elle marche; et voilà qu'elle rencontre un noir et puant charbonnier; saisie de peur, elle se rassure à la voix douce de cet homme qui est frappé de sa beauté; Berthe trouve un asile dans sa chaumière; princesse, elle devient servante d'un meunier, et quand le soir arrive, elle travaille et file avec l'or et la soie qu'elle a emportée dans son petit coffre, car Berthe sait filer et bien filer; quels jolis ouvrages ne fait-elle pas de ses mains! Le meunier va les vendre à Augsbourg, la ville des commerçants et des juifs; peu à peu elle s'enrichit, et la réputation de la fileuse s'étend au loin. — Entendez-vous ce cor retentissant, c'est la chasse du roi Pépin; il a parcouru avec ses chiens haletants toutes les forêts de la Souabe; la nuit vient, et il s'égare, et avec

lui son astrologue ou médecin. „Nous sommes pauvres marchands qui avons perdu notre route,“ disent-ils à un homme tout noir qu'ils rencontrent; c'est le charbonnier de la forêt qui les mène au moulin, où Berthe file, file encore. L'astrologue dit à Pépin: „O roi! tu auras ici ta légitime épouse, dont il naîtra un fils très-puissant.“ Pépin fait donc venir la fille aînée du meunier, l'astrologue dit: „Ce n'est point celle-là.“ Il appelle la fille cadette, belle aussi; ce n'est pas celle-là encore: voilà donc Pépin tout impatienté; il brandit son gantelet et menace, et alors le meunier fait venir la jeune Berthe qui tremble et pleure. „C'est d'elle qu'il doit naître un fils fort et membru, dit l'astrologue, c'est là votre chaste femme.“ Et *Berthe révèle la félonie du majordome* et les aventures de la forêt. Le roi part, mais Berthe reste chez le meunier; à neuf mois, elle met au monde un fils qui reçoit le nom de Charles, pauvre enfant inconnu jusqu'à dix ans; il chevauche et va à la cour du roi Pépin; là il se montre brave comme Alexandre, sage comme Salomon, et Pépin se décide à lui découvrir le mystère de sa naissance.“

Telle est l'épopée de Berte aus grans piés et de l'enfance du grand Charles.

En fouillant toutes les chroniques, les chartres, on ne peut dire exactement en quel lieu, en quelle ville, il vint à la vie; en Allemagne, chaque cité se donne l'honneur de l'avoir vu

naître: Aix, Liége, Carlstadt, Munich même, car les Bavarois veulent que le grand Charles soit l'enfant de leur race; partout, du Rhin à l'Elbe on trouve ses vieilles images, ses statues de pierre, vénérables monuments qui attestent l'admiration des peuples et la grandeur de l'homme. Le plus probable est que Charlemagne naquit au château d'Ingelheim, près Mayence, car Mayence aussi revendique le vieil empereur; les ruines romaines, les tours qui bordent le Rhin portent son nom, et en parcourant ces débris des âges, ces pans de muraille suspendus sur la cime des monts, où le soleil jaunit le pampre du Johannisberg, l'écho répond toujours: Charlemagne!

Les annales de Fulde le font naître le 26 février 742, le continuateur de Frédégaire le 2 avril; les uns se bornent à dire qu'il naquit à Noël, les autres à Pâques; il fallait une solennité chrétienne pour couvrir de ses fêtes la naissance de l'homme qui laissa de si grandes traces dans les temps.

Les annales sérieuses ne disent rien des faits et gestes de l'enfance de Charlemagne; Eginhard avoue lui-même qu'il les ignore; à cette époque les chroniques des monastères ne s'occupaient que des hommes arrivés déjà à la vie active. Son éducation est aussi inconnue que ses premières années; elle fut très-négligée sous le rapport des lettres; plus avancé, il formait à peine les caractères de

son monogramme. La guerre ou la chasse dans les forêts de la Thuringe et des Ardennes était la seule éducation des rois ou conducteurs d'hommes allemands. Les chansons de gestes, monuments du vieil esprit national, s'occupent avec plus de soin de la première vie de Charlemagne. Aux XIIe et XIIIe siècles, on racontait les merveilleuses aventures de cet enfant quand il vint au monde; le roman de Berte aus grans piés nous a révélé sa naissance romanesque et mystérieuse; d'autres poèmes racontent comment le robuste jeune homme fut obligé de quitter la France, par la trahison des bâtards de Pépin, et comment il prit service auprès du roi Galafre de Tolède, dont il épousa la fille; puis, quelques années s'écoulent, et il vient reconquérir son royaume, dont les bâtards voulaient le déshériter.

Et qui aurait pu disputer à Charles l'héritage de ses aïeux, lui l'expression de la force! Tous les monuments nous le représentent d'une grande stature, et les peintures allemandes sont faites sur le modèle d'une sorte de géant ou d'un saint Christophe. A Aix, dans la cathédrale, sur les places publiques, à Mayence, à Munich, partout Charlemagne est une espèce de Goliath; sa stature a plus de six pieds, sa physionomie est essentiellement guerrière; ses yeux grands, vifs, colorés, ses traits forts; tout ce qu'il maniait, tout ce qu'il touchait est d'un poids si consi-

dérable, qu'on peut le dire d'une nature surhumaine; le crâne que l'on montre à Aix, et que les chanoines ont conservé dans une châsse de vermeil, est-il bien celui de Charlemagne? Sa dimension extraordinaire constate qu'il n'a pu appartenir qu'à un géant. En ces temps, la force du corps entrait pour beaucoup dans la puissance morale d'un chef; Pépin eut besoin de lutter contre un lion furieux pour faire pardonner sa petite taille, sa corpulence épaisse; le surnom de le Bref cessa dès lors d'être pris en signe de moquerie, et le roi des Francs dut montrer qu'en lui était la force et l'énergie du commandement.

Selon les chansons de gestes sur les enfances de Charlemagne, ce prince eut donc la force, l'énergie de son père, et la belle taille de Berthe, la noble fille de Germanie; c'est sa mère qui lui transmit cette empreinte de beauté mâle et cette stature magnifique et altière que la tradition lui a données. Lorsque la chronique de Saint-Denis veut décrire la forme de Charlemagne d'après le dire de Turpin, elle lui donne toutes les habitudes, toute la puissance des géants. „Homme estoit de grant corps et de fort estature; sept piés avoit de long, à la mesure de son pié; le chief avoit réond, les yeux grans et gros et si clers que quant il estoit courroucié,

ils resplendissoient comme escarboucle, le nés avoit grant et droit et un pou hoult par le milieu; brune cheveлure, la face vermeille, lie et alègre: de si grant force estoit qu'il estendoit trois fers de cheval tous ensemble légièrement et levoit un chevalier armé sur sa paume, de terre jusques à mont. De Joieuse son espée coupoit chevalier tout armé; de tout nombre estoit bien taillié. Six espans avoit de ceint sans ce qui pendoit dehors la boucle de sa conrroye." Ainsi était le grand Charles!

CHAPITRE II.

Charles et Carloman. Guerre d'Aquitaine. 769. Mariage de Charles avec Désidérade, fille de Didier. Mort de Carloman. 771.

Pépin, élevé à la royauté des Francs, avait divisé son héritage entre ses fils, Charles et Carloman. Éginhard, le secrétaire chéri de Charles, dit, que l'aîné reçut la Neustrie, et Carloman, le second fils, l'Austrasie; le continuateur de Frédégaire, si exact, donne en partage l'Austrasie à Charlemagne et la Neustrie à Carloman. La physionomie toute germanique de Charlemagne ferait croire que cette dernière opinion est plus vraie: où se

passe la première vie du grand Charles et de quels lieux date-t-il ses diplômes? Des villes du Rhin, de la Souabe ou de la Franconie, de Mayence ou de Liége. Au reste ce partage ne dura qu'une courte période, après laquelle on trouve une perpétuelle confusion de terres et de domaines.

Les deux frères furent couronnés le même jour, l'un à Noyon, l'autre à Soissons: les acclamations des Francs confirmèrent le partage de Pépin. Les chroniqueurs passent sous silence les protestations ou les résistances qui purent se montrer parmi les partisans des Mérovingiens. On ne trouve désormais que de faibles traces de cette famille de Clovis, si sainte parmi les Francs; les chroniques, toutes dévouées à la race de Pépin, aux maires et ducs d'Austrasie devenus rois, n'en parlent plus, ou bien elles jettent quelques mots en signe de mépris, pour annoncer la mort de Childéric ou de ces rejetons de lignée royale: des intérêts nouveaux sont nés, et les affections anciennes s'effacent.

Cependant une guerre éclate alors qui semble rappeler les droits des Mérovingiens; c'est celle d'Aquitaine. Dans le midi, les affections pour les fils de Clovis s'étaient plus particulièrement conservées; les ducs primitifs d'Aquitaine avaient pour ancêtres Caribert, roi de Toulouse, fils de Clotaire II; la succession n'avait jamais été interrompue; Eudes qui com-

battit si vaillamment les Sarrasins en était issu; Hunald ou Hunold fut son fils. Quand Charles Martel voulut tenter de s'assurer la couronne, on le vit combattre avec acharnement Hunald et les Aquitains; c'était une guerre non-seulement de race, mais encore de dynastie. La politique de Pépin fut de jeter la division dans cette famille; la sanglante histoire de Haton et d'Hunald témoigne quelle fut la conduite des Carlovingiens à l'égard des ducs Mérovingiens d'Aquitaine: ils les avaient fait tonsurer comme Childéric III. Tout à coup, à la mort de Pépin, Hunald sort de son monastère et lève l'étendard pour proclamer l'indépendance de l'Aquitaine; il espère dans le passage d'un règne à un autre faire revivre les droits d'un Mérovingien réduit à l'état monacal. Cette sédition dut être rigoureusement réprimée par Charles; car elle pouvait seconder les prétentions des descendants de Clovis dans la Neustrie; il convoqua un parlement où vint son frère Carloman, les comtes et les fidèles leudes et évêques. La guerre fut décidée; les deux frères avaient intérêt à comprimer toutes les idées qui pouvaient servir le retour et la force de l'ancienne famille: Charles et Carloman passent simultanément la Loire. En chemin ils se brouillent, parce qu'ils ne sont pas contents de leur partage; Charlemagne, qui veut imposer sa supériorité, reste seul à la tête de l'expédition, Carloman se retira avec ses

fidèles. Voilà les Francs dans les provinces du Midi, forçant les villes antiques, les municipes romains, ou les campagnes soumises aux évêques visigoths. Les Aquitains furent vaincus par ces leudes d'Allemagne, ces Austrasiens aux forts chevaux, aux rudes armures.

Charlemagne parcourt l'Aquitaine d'un point à un autre; il vient jusque sur la Dordogne, et cette ville de Fronsac que vous voyez sur les hauteurs est une de ses fondations, pour maintenir la domination franque sur les peuples méridionaux. On voulait comprimer une race de vaincus, et l'on élevait des fortifications; Charlemagne domina donc la Dordogne en bâtissant un château que les Aquitains appelèrent F r a n s i a c (le château des Français); la corruption en a fait Fronsac; quelques traces de ce château restent encore, le lierre y rampe, et une cité s'éleva depuis comme un fief du nom des Richelieu. Les villes méridionales des Aquitains jouissaient d'une civilisation plus avancée que les froides cités du Rhin et de la Moselle; le passage de Charlemagne dans l'Aquitaine a été marqué par des chartres et des diplômes concédés aux églises et aux monastères; le roi des Francs vint même jusqu'en Gascogne, cette terre des Pyrénées, et il la donna alors à titre bénéficier à un seigneur désigné sous le nom de L u p u s, issu, disent les chroniques, de la

race mérovingienne, neveu du légitime duc; il se fit librement le vassal de Charlemagne, et pour gage il lui livra son oncle Hunald, qui avait cherché un refuge dans les montagnes: le loup dévora l'agneau, ainsi disent les légendes.

La guerre d'Aquitaine finie, Charlemagne revint dans ses villes du Rhin et de la Souabe; là seulement il se plaît; il n'habite jamais Paris; il passe rapidement à Compiègne. Les résidences de son choix sont quelques grandes menses ou fermes royales dans les diocèses de Juliers, Worms, Mayence, les rivières qu'il salue sont l'Escaut, le Rhin, la Moselle et le Mein: ses forêts, les Ardennes et les Montagnes-Noires. S'il tient une cour plénière, c'est toujours dans la Germanie; la Neustrie ne fut que passagèrement son lot; on voit une confusion perpétuelle dans le partage entre lui et Carloman; jamais rien de précis et de distinct. Dans une de ces cours plénières, il fut question du mariage de Charlemagne avec une des filles de Didier, roi des Lombards; comme Charles Martel, comme Pépin, Charlemagne n'a pas une femme unique; époux déjà d'Himiltrude, d'origine franque, il habite avec elle les palais, les fermes, et néanmoins Berthe, sa mère, songe à lui donner pour femme Désidérade, fille de Didier, le roi des Lombards. L'unité de mariage n'est pas encore un dogme parmi ces hommes de force,

et c'est là le sujet des reproches solennels que leur adressent les papes, gardiens de la sainteté et de la pureté des moeurs.

Dans cette question du mariage avec Désidérade des intérêts matériels se mêlaient à la violente opposition que les papes firent à l'union de Charlemagne avec une fille de Lombardie. Didier ne s'était pas déclaré, comme les autres rois des Lombards, l'ennemi du saint-siége, mais en s'en faisant le protecteur superbe, il avait imposé des conditions à la papauté. Étienne III, sur le trône de saint Pierre, voyait avec effroi, le rapprochement des royautés lombarde et franque dans une ligue de famille. Quel avait été le défenseur de Rome, quand la papauté violemment attaquée par les Lombards, avait parlé de ses périls au monde chrétien? C'était Pépin suivi des leudes d'Austrasie et de Neustrie: tous avaient passé les Alpes sur leurs lourds chevaux, et bientôt ils avaient dominé les villes de Lombardie par la conquête et la force des armes.

La souveraineté temporelle des papes venait aussi de Pépin, qui en échange avait reçu le titre de patrice de Rome; si les rois franc et lombard se rapprochaient par un mariage, le pontificat ne trouverait plus ni protecteur ni vengeur, et c'est ce qui afflige profondément Étienne III. Aussi lorsqu'il apprend le pèlerinage de Berthe à Pavie, à Ravenne, il se

hâte d'écrire à Charlemagne: „Sache, ô grand roi! qu'il est impie de prendre d'autre femme, quand déjà vous en avez une; souvenez-vous, très-excellent fils, que notre prédécesseur de sainte mémoire insista auprès de votre père pour qu'il ne répudiât pas votre mère, et que Pépin y consentit; il serait déplorable que la noble nation des Francs se souillât du contact de la très-fétide nation des Lombards, qui n'est pas comptée parmi les peuples.“

Les craintes d'Étienne III se révèlent incessamment dans une série de lettres adressées aux grands, à Charlemagne et à Berthe qui a passé les Alpes. La mère du grand prince persiste dans cette union avec la race lombarde, ce sera un lien intime de paix; les affaires sont trop avancées pour reculer; Didier n'est qu'un vassal, et Charlemagne est aise de le constater par des hommages publics. De loin il aperçoit déjà la couronne de fer sur son front; Didier n'a pas de fils, il lui succédera.

Désidérade devient donc la seconde femme de Charlemagne, malgré le pape*).

Charlemagne prit bientôt un grand dégoût pour elle; est-ce d'après les rapports que lui a faits le pape sur la légèreté et les vices de la race lombarde? est-ce par souvenir de sa

*) L'an 770.

première union avec Himiltrude? Tant il y a qu'à peine six mois écoulés il parle de la répudier: il n'écoute point les remontrances de Berthe: le sang des Francs parle contre la race d'Italie. L'homme du Nord a répugnance pour la femme qui a vu le jour à Milan. Il chasse donc Désidérade, et il épouse presque aussitôt une fille de Germanie, du nom d'Hildegarde. En vain Étienne lui reproche-t-il ses adultères; Charles soutient fermement cette lutte contre la pensée morale de la papauté. Jusqu'ici les passions triomphent: et l'Église n'est pas un frein suffisant pour ces hommes de chair qui se permettent tout dans l'ivresse de la vie. Et qu'importent les paroles menaçantes de Didier! Charlemagne saura le réprimer! Tous les mécontents vont chercher à Pavie ou à Ravenne un refuge; dès qu'un leude a malheureusement levé l'étendard contre les Carlovingiens, il passe les Alpes et va trouver le roi lombard pour réclamer aide. Cette couronne de fer doit fléchir devant le roi des Francs, car jusque-là il n'y aura ni paix ni trève pour lui; c'est un danger qu'il faut faire cesser par une expédition au-delà des montagnes. Hunald ou Hunold, le dernier duc d'Aquitaine, n'est-il pas venu chercher un refuge à Pavie, au moment où Désidérade accourt se plaindre à la cour plénière des Lombards de l'outrage qu'elle a reçu des Francs et de leur roi?

La monarchie tombait alors entière aux mains de Charlemagne par la mort presque subite de Carloman, qui mourut dans une métairie royale du nom de Samoucy, au diocèse de Laon; il était jeune encore, la chronique dit qu'il finissait à peine sa vingt et unième année.

Carloman laissait deux fils au berceau; seront-ils ses successeurs? Si la loi d'hérédité sacrée pour les Mérovingiens avait existé, les deux fils auraient succédé au patrimoine de leur père; on l'avait ainsi vu dans les annales des Francs. Mais les Carlovingiens, dynastie naissante, n'inspiraient point encore cette piété sacrée que les fils de Clovis excitaient parmi la vieille race franque sortie des forêts; ils s'étaient élevés par la force, ils ne devaient leur consécration sainte qu'à l'intervention des papes, au sacre des évêques, et l'hérédité n'était point une loi irrévocable. Charlemagne, dans une cour plénière qu'il tint à Valenciennes, fit part à ses leudes de la mort de Carloman, et bientôt, agitant leurs lances, ils partirent en conquérants pour la forêt des Ardennes; tous campèrent dans la métairie royale de Carbonac, à peu de distance de Samoucy, là où était mort Carloman. A l'aspect de cette masse d'hommes, les comtes, les évêques, les abbés du royaume de Carloman vinrent faire hommage à Charlemagne. On prêta peu d'attention aux droits des enfants en bas âge; incapables de régner et

de conduire les leudes aux batailles, on les destina comme les derniers des Mérovingiens à vivre et mourir dans le cloître; la tonsure, symbole du servage spirituel, leur fut réservée: quand on n'avait plus les cheveux longs et pendants, comme la crinière des nobles coursiers aux forêts germaniques, on ne pouvait être ni roi ni comte. La veuve de Carloman, Gerberge, passa les Alpes et vint aussi chercher un refuge chez les Lombards; elle craignait le cloître et les persécutions de Charlemagne devenu roi de toute la monarchie des Francs. Ses fils se sauvèrent avec elle en Italie. Sauf quelques hommes qui restèrent fidèles à Carloman, et suivirent la reine Gerberge au-delà des monts, tous les possesseurs des terres, comtes, évêques et abbés, firent hommage au nouveau souverain.

CHAPITRE III.

Les compagnons de Charlemagne. Système militair.

C'est de ce moment que commence surtout le règne de Charlemagne; après cette époque se développent les grandes conquêtes et l'organisation politique. Tout ce qui porte le nom de Franc marche sous ses enseignes; il en est le chef, le maître suprême; des comtes sont désignés pour gouverner ces pays qui obéissent sans résistance. Charlemagne seul roi des Francs, a la conviction profonde qu'il faut oc-

cuper incessamment la nation belliqueuse qu'il gouverne; s'il ne la mène à la conquête, sa force se tournera en guerre civile comme sous les Mérovingiens; il a des hommes vaillants et impétueux, il faut qu'il les conduise à travers les fleuves et les montagnes dans de nouvelles terres; son habileté consiste à jeter ses compagnons d'armes sur les peuples et les territoires qui l'environnent; car il leur doit du butin, des terres et des dominations, s'il veut éviter qu'ils se dévorent entre eux.

Dans une oeuvre aussi longue, aussi difficile, Charlemagne ne peut être seul; au-dessous de lui se groupent des chefs, des comtes habiles dans la guerre; il est impossible que de si grandes choses aient été entreprises et exécutées par un seul homme: autour de toutes les intelligences de premier ordre se trouvent des hommes secondaires qui exécutent et appuient l'oeuvre. Or deux sources doivent être consultées pour mettre en lumière les actions des comtes qui suivirent Charlemagne dans ses lointaines expéditions: les chroniques, et les chansons de gestes. Les chroniques, essentiellement stériles, offrent à peine quelques noms propres. Charlemagne seul marche et se meut dans les *batailles* comme le commencement et la fin; Éginhard cite trois ou quatre vaillants hommes qui entourent son maître, et si le moine de Saint-Gall offre des documents plus précieux, c'est que cette chro-

nique est rédigée sur les traditions et les chansons de gestes mêmes. La seconde source dont je veux parler, ce sont précisément les grands poëmes de chevalerie; ici se trouve une abondance de noms propres, de familles, de barons qui ont secondé, trahi ou glorifié Charlemagne; le prince n'est jamais seul; entouré du conseil de ses leudes, de ses hommes de guerre, il prend des avis, il ne marche aux batailles que d'après les résolutions générales de ses cours plénières: il y a des familles entières qui se vouent aux actions héroïques, d'autres à la trahison. Ces récits font ainsi mouvoir autour de Charlemagne une multitude de comtes, de barons, qui lui servent de cortége.

Dans les grandes chroniques, quelques noms de paladins sont cités, et le premier en tête de tous, c'est Roland; les textes le font seulement comte et gardien des marches de Bretagne; ils le nomment Rutland, et disent de lui que c'était un homme fort; il reçoit plusieurs missions pour réprimer le peuple de Bretagne et meurt à Roncevaux. Il est question également dans les chroniques d'un comte du nom de Bernard, oncle de Charlemagne, paladin d'expérience et de tactique; son neveu lui confie une partie du commandement de l'armée qui passe les Alpes contre les Lombards; c'est lui qui conseille de la diviser en deux corps qui franchissent le Mont-Cenis et le mont Joux en même temps.

Il se trouve aussi un autre paladin du nom de Renaud ou Regnold; il reste obscur; rien ne se rattache à lui qui puisse inspirer l'idée du Renaud de Montauban des vielles et poétiques légendes.

On trouve encore parmi les comtes de Charlemagne cités par les chroniques un Humbert, qu'elles font comte de Bourges et qu'elles remplacent par Estourmi; Aubouins est comte de Poitiers; Guibaud, de Périgueux; Itiers, de Clermont; Boulle, du Puy; Orson prend le gouvernement de Toulouse; Aimes, d'Albi; Roard de Limoges *). Ce devaient être tous des hommes de guerre d'importance et de valeur; car Charlemagne leur partage le gouvernement des Aquitaines. Enfin le moine de Saint-Gall a conservé des traces de la vie d'Ogier le Danois, un de ces capitaines sans doute nés parmi les nations scandinaves, et qui vinrent offrir leur service à Charlemagne. D'après le chroniqueur de Saint-Gall, Ogier, alors en fuite, s'est retiré au milieu de la nation des Lombards; il a redouté la présence et le courroux de son suzerain.

*) C'est l'astronome limousin qui nous fait connaître tous ces noms: „Charlemagne envoya, dit-il, à Bourges d'abord Humbert, puis Estourmi (Sturminium); à Poitiers, Aubouins (Abbonem); à Périgueux, Guibaud (Widbodum); à Clermont, Itiers; au Puy, Boulle (Bullum); à Toulouse, Orson (Chorsonem); à Bordeaux, Séguin (Siguinum); à Albi, Aimes (Aimonem); à Limoges enfin, Roard (Rotgarium)."

Tous ces récits des chroniques sont pauvres de noms propres, et généralement dépourvus de grandes physionomies historiques. Il n'en est pas ainsi des chansons de gestes; là se déploie toute la splendeur des épopées carlovingiennes: des familles entières de barons vont apparaître; le simple comte Roland des chroniques devient ce puissant paladin qui remue les montagnes et tranche les géants sarrasinois; à ses côtés est Renaud de Montauban et la famille du vieux Aymon dans son château de Dordogne; Ogier le Danois est aussi un pourfendeur de mécréants. Vous voyez apparaître Guillaume au Court Nez, Garin le Loherin, Lambert le Court, Gauthier de Cambray; déjà se montrent les Bras-de-Fer, les Longue-Épée, Girars de Roussillon, Aimery de Narbonne. Tous ces barons prennent place autour de l'immense physionomie de Charlemagne; ils l'ont aidé de leurs conseils, ils le servent de la force de leur corps et de la valeur de leur bras: on ne peut les séparer de ce suzerain dont ils forment l'auréole. Ainsi, à toutes les époques de grandes oeuvres et de conquêtes, il y a toujours des chefs de guerre qui entourent le génie qui les conduit à la bataille; ils composent comme son magnifique cortége; leurs noms doivent grandir d'âge en âge avec le sien; il y aurait ingratitude à les en séparer.

A côté des hommes de bravoure et d'énergie, parmi les paladins de Charlemagne, se trouvent les traîtres et félons; chaque sentiment de l'âme a besoin d'être personnifié; ceux-ci appartiennent à la famille mayençaise, à la lignée des Ganelons, ou à la race gasconne d'Alori, si retentissante dans les chansons de gestes. Comme il a fallu expliquer les succès de Charlemagne, il a fallu également justifier les revers; or, quand une grande renommée a brillé sur le monde, les revers, dans l'esprit des peuples, n'arrivent jamais par des causes naturelles, c'est toujours par trahison. La conquête du royaume des Lombards est trop rapide, trop complète pour qu'on suppose la traîtrise des hommes; en six mois les Francs ont passé les Alpes, et tout est fini; tandis que dans la campagne au-delà des Pyrénées, où se trouve la triste défaite de Roncevaux, les chansons de gestes font apparaître d'abord toute la famille des paladins fidèles, des hommes enfin de force et d'énergie qui ont combattu avec l'empereur; après cette noble filiation viennent les perfides, les vendeurs d'armée; ils se personnifient, je le répète, dans Ganelon.

Le chantre de toute cette épopée est le pieux archevêque Turpin; Turpin prend part aux batailles, il est armé de la massue, parce que clerc il ne faut pas qu'il verse du sang; il combat, il prie, il confesse; expression vé-

ritable du clergé tel que nous le montrent les lois et les capitulaires.

Les compagnons d'armes de Charlemagne prennent tous le titre de pairs et barons de l'empereur; les poèmes des trouvères, comme toujours, confondent les dates; écrits aux XIIe et XIIIe siècles, vers les temps de Philippe-Auguste ou de son successeur, ils sont restés empreints des institutions de l'époque où ils furent composés. Il n'y avait pas de pairs sous Charlemagne et sous aucun des Carlovingiens: le baronnage féodal n'était pas né encore avec la tenure, il n'y avait ni pairs laïques, parce qu'il n'existait encore ni ducs de Normandie, de Guyenne ou de Bourgogne, ni comtes de Champagne, de Flandre et de Toulouse; il n'y avait pas non plus de pairs ecclésiastiques, parce que la hiérarchie des archevêchés et des évêchés ne s'était point organisée dans les conditions féodales. Il en était alors des trouvères qui transportaient les idées d'un temps dans un autre, comme des enlumineurs d'images qui costumaient avec les vêtements du siècle dans lequel ils vivaient les personnages du Vieux et du Nouveau Testament. Ainsi le mot de baron ou de pair des vieilles conquêtes carlovingiennes ne doit pas être pris dans un sens autre que celui de compagnons des batailles du suzerain: le comte Roland ne fut pas un pair du roi comme le duc de Normandie sous saint Louis ou sous

Philippe le Bel, mais un graff d'origine germanique ou bretonne à la manière des Francs de Clovis et des Mérovingiens. Charlemagne réunissait tout ce qu'il y avait de tribus franques sous sa main : Bourguignons, Neustriens, Austrasiens, Bretons, Aquitains; chacune de ces races était représentée par quelques héros particuliers, devenus depuis les sujets des poëmes épiques et nationaux.

Ces forces de nations sous la main de Charlemagne étaient considérables; les prises d'armes tumultueuses se faisaient après quelques délibérations de cours plénières. A deux époques de l'année, à Noël et à Pâques, le suzerain donnait une sorte de rendez-vous militaire à tous les chefs de la nation franque ou romaine, comtes, évêques : à Noël, on délibérait sur les lois générales ; à Pâques, c'était pour concerter les expéditions lointaines du printemps, la conquête d'une terre plantureuse : la Saxe, la Lombardie, l'Espagne. L'esprit de toute cette génération était la guerre; comme les chevaux de bataille, le bruit du cor la faisait bondir, les paladins ne tenaient plus dans leur tour épaisse et murée; leur parler de conquêtes, c'était leur plaire : la renommée de Charlemagne devait attirer à lui tous les chefs de guerres, tous les comtes qui voulaient avoir des domaines; les leudes les plus éloignés accouraient à ses plaids. Ceci donnait à ses armées une supériorité numéri-

que sur toutes les forces qu'on opposait à son bras puissant: en suivant les étendards de Charlemagne, en venant au bruissement de ses buccines, n'avait-on pas toujours quelques terres à gagner? Comme on était sûr du succès, on arrivait à lui; Charles Martel et Pépin avaient laissé une grande renommée, leur fils la continuait. Dès le commencement de son règne, Charlemagne avait déployé la même activité, la même science militaire que son père et son aïeul, et c'était inspirer confiance à tous; il menait les vieux compagnons qui avaient servi sous Pépin, les vétérans qui avaient vu Charles Martel.

Tous ces chefs et hommes de bataille ne réclament aucune solde, car la guerre c'est leur nature; nul n'a besoin d'intervenir pour fournir des ressources en deniers ou sous d'or: chacun s'équipe et s'arme tumultueusement à ses propres frais. Le chef monte sur les Alpes, et dit à ses soldats: „Voilà ce qui est à vous! allez! marchez!“ Et ses paroles inspirent bien plus d'énergie que l'espérance d'une solde et d'un bien-être réguliers; ainsi agissaient toujours les barbares, et après eux les chefs qui sont venus à des époques exceptionnelles et d'exaltation!

Lorsqu'une expédition était annoncée, leudes et libres compagnons accouraient tous; l'assentiment se donnait au retentissement des armes et au bruit des chars. Le devoir du

possesseur d'une terre était de venir au plus tôt. Depuis les capitulaires en imposèrent le devoir impératif à tous ceux qui possédaient un bien du fisc.

Les armes faisaient l'objet, l'attention des comtes et des chefs militaires; avec elles on obtenait la victoire, et on prenait bien soin de les tremper fortement! Il existe peu de monuments de l'art qui se rapportent à une époque si reculée; quelques armures subsistent qui datent authentiquement des Xe et XIe siècles; et encore la rouille, cette dent meurtrière des âges, cette vieille qui déchire de ses ongles les corps qu'on aurait crus impérissables, les a-t-elle dévorées en partie. L'antiquaire qui fouille et recherche la vérité doit reconnaître que les Francs avaient adopté presque toutes les armures des Romains; lorsqu'une nation barbare et conquérante se rapproche d'une grande civilisation, ce qu'elle adopte d'abord avec enthousiasme ce sont les armes meurtrières les plus raffinées, les plus destructives; elle emprunte les moyens perfectionnés de mort ou de conquête; elle les imite au plus tôt; c'est pour elle un besoin.

Là fut évidemment une des premières études des Francs dans les Gaules; ils avaient pris la pique et le javelot au lieu de la framée trop courte; le bouclier romain fut aussi préféré, parce qu'il garantissait le corps plus complètement que le bouclier rond des Francs; le casque, la visière, ces armets si complets,

si bien treillagés que les traits ne pouvaient atteindre, furent substitués également à l'espèce de bonnet de cuir de boeuf dont les barbares armaient leur tête. Leur corps robuste adopta le haubert, la longue épée pointue si bien trempée qu'elle prit un nom traditionnel, une généalogie sous la tente. Les Lombards, les Grecs connaissaient sans doute ces armures formidables, mais ils n'avaient pas comme les compagnons de Charlemagne des corps gigantesques et d'une force qu'on a quelque peine à s'expliquer: les casques du Xe siècle pèsent 125 livres; on soulève une épée avec effort de ses deux mains, et cette même épée les paladins la secouaient comme un léger bâton. Les compagnons de Charlemagne portaient aussi la massue, arme chérie des clercs, car elle ne versait pas le sang; ces massues, presque toutes formées d'un chêne à noeuds aigus, sont quelquefois de fer.

Les chevaux des armées de Charlemagne avaient une supériorité marquée sur les autres races d'Italie, d'Espagne et d'Angleterre; ils étaient presque tous choisis dans les gras pâturages du Rhin, de la Bavière et de la Germanie; leur taille était haute, leur aspect d'une forte encolure; ils restaient longtemps sauvages comme les terribles taureaux des Ardennes*): une fois domptés, on les capa-

*) Les Ardennes étaient alors peuplées d'une espèce de taureau désigné sous le nom d'auroch.

raçonnait de fer; ils étaient mis à l'abri des traits, des javelots et des pointes des épées; la vie d'un paladin était attachée à celle de son cheval, comme l'existence de l'Arabe du désert à sa cavale bondissante; tous avaient des noms comme le Bayard des quatre fils d'Aymon; quelle puissance devait avoir ce cheval assez vigoureux pour qu'on pût dire qu'il avait porté les quatre fils du châtelain de la Dordogne! Quand ces armées paraissaient, ce n'était que fer; au loin elles brillaient d'une manière effrayante comme le feu et la dévastation; la terre tremblait sous leurs pas.

CHAPITRE IV.

Guerre contre les Lombards. L'homme de fer. Charlemagne à Rome. Chute du royaume des Lombards. 774.

Les Lombards avaient suivi avec une vive sollicitude les premiers embarras du règne de Charlemagne, afin d'en profiter pour s'assurer la souveraineté de l'Italie; la donation de Pépin n'était pas tellement antique qu'elle dût être considérée comme irrévocable, et les Lombards voulaient bouleverser cette oeuvre pour rétablir leur puissance menacée. Didier enva-

La race en est maintenant perdue en France et en Allemagne, mais elle se retrouve, dit-on, encore en Pologne; Charlemagne allait souvent à leur chasse.

lit donc le patrimoine de Saint-Pierre sans en respecter les immunités : il marcha sans hésiter sur Rome. Adrien, le successeur d'Étienne au pontificat, ne s'effraya point ; il arma les murailles, ferma les portes, et comme aux temps antiques, résolut de mourir au milieu des citoyens, à la manière des consuls.

Le siége de Rome se continuait, dix mille lances lombardes entouraient les murailles, lorsque le pape Adrien désigna une députation d'évêques et de patriciens romains pour se rendre à la cour plénière de Charlemagne afin de solliciter son appui contre les envahisseurs du saint patrimoine de l'Église. Le fils de Pépin avait succédé à tous les titres de son père, et parmi les légendes pourprées se trouvait le patriciat de Rome, la magistrature nominale de la ville éternelle : de là résultait pour lui l'obligation de protéger les papes et le peuple qui s'étaient mis dans une sorte de vassalité vis-à-vis des rois francs. Les envoyés d'Adrien devaient se jeter aux pieds de Charlemagne, en le sollicitant de venir défendre la terre de Saint-Pierre, outragée par les impies Lombards.

Lorsque les envoyés du pape Adrien arrivèrent à Paderborn, où Charles tenait sa cour plénière, ils le trouvèrent très-disposé à une expédition militaire en Italie. Ces plaines au-delà des Alpes, ces villes riantes de Lombardie plaisaient aux leudes, aux comtes, aux

paladins qui accompagnaient les rois francs dans les expéditions lointaines; ils en rêvaient le beau soleil, les campagnes fécondes, en échange de leurs sombres cités du Rhin. Là étaient le raisin qui pend au pampre, les fruits savoureux et les chaudes eaux de l'Adriatique et de la Méditerranée. L'expédition fut donc immédiatement décidée, et tandis que le pape Adrien soutenait avec fermeté le siége de Rome, tandis que les Lombards ne respectaient ni les monuments chrétiens, ni les vestiges de la grandeur romaine, Didier apprit par un message l'immense diversion que faisait Charlemagne vers les Alpes avec une armée de Francs, comtes, leudes, aux armes lourdes, aux forts chevaux.

Les montagnes qui séparaient les terres de Charlemagne de la Lombardie n'étaient point coupées par ces vastes routes qui laissent aujourd'hui pleine liberté au développement des armées; il restait seulement quelques vestiges des voies romaines; le passage tenté par Annibal avait indiqué la nécessité de joindre les Gaules à l'Italie, et lorsque César eut dompté ces populations remuantes, les empereurs firent exécuter quelques travaux à la manière romaine, pour faciliter la libre traversée depuis Milan jusqu'au milieu des Alpes helvétiques. L'ardeur des pèlerinages au tombeau des apôtres avait maintenu quelques-unes de ces voies romaines; à quelque dis-

tance les uns des autres, on trouvait des ermitages, des monastères; le christianisme avait imposé l'hospitalité, et les Alpes, quoique difficiles à franchir, offraient cependant un passage sûr à des armées qui marchaient lentement et presque sans bagages : il n'y avait point alors l'artillerie; chaque leude portait lui-même son armure, ses moyens de défense; tous pouvaient tenir leurs chevaux en laisse, et dès lors un chemin libre aux piétons et aux bêtes de somme suffisait à ces masses d'hommes partis de la Bourgogne, du Rhin ou de la Bavière pour aboutir à Milan.

La résolution d'une descente en Italie fut prise à Paderborn; on se donna rendez-vous à Genève, et les Alpes se couvrirent d'une immense troupe de lances; les Francs prirent pour but Milan, Pavie, Vérone, les trois capitales du royaume des Lombards; un ordre de bataille et d'invasion fut concerté avec cette intelligence de conquêtes qui distinguait les Austrasiens. Dans un plaid qu'ils tinrent à Genève, les leudes qui avaient décidé à l'unanimité de franchir les Alpes se divisèrent en deux grandes bandes : l'une, conduite par le leude Bernard, bâtard de Charles Martel, homme de haute stature, devait traverser le Valais, franchir le mont Joux (Saint-Bernard), pour occuper le passage des Alpes et pénétrer dans l'Italie. Charlemagne, lui, s'était réservé la conduite des autres troupes à tra-

vers le Mont-Cenis, la route habituelle de Pépin. Ainsi le corps principal, celui du leude Bernard, devait faire une grande diversion dans les plaines de Milan, tandis que Charlemagne attaquerait de face par le Piémont; cette marche à travers les Alpes s'exécuta avec une remarquable fermeté.

A l'aspect de ces deux formidables bandes, Didier éprouva une certaine terreur; cependant son fils Adalgise réunit une puissante troupe au pied des Alpes, pour défendre les défilés du Mont-Cenis; les montagnes étaient hérissées d'ouvrages à la manière des Grecs et des Romains; partout sur les rochers s'élevaient des tours, et chaque pic était défendu par des archers vigoureux ou par des coureurs habiles qui grimpaient de monts en monts. Charlemagne eût trouvé des obstacles invincibles, s'il n'avait été soutenu par la diversion du comte Bernard, descendant du mont Joux, et venant se placer entre Pavie et les montagnes. Ainsi pris à dos, les Lombards furent forcés d'abandonner leurs positions, et Charlemagne vint faire sa jonction avec Bernard autour du lac de Côme. Adalgise prit la fuite, et Didier, qui avait établi ses tentes au-delà de Milan, se vit forcé de précipiter sa retraite sur Pavie, la forte place du royaume, où il devait soutenir un long siége. Vérone et Pavie furent bientôt entourés de milliers de

lances, les Francs débordèrent partout et envahirent le Milanais.

Quelle terreur inspirait déjà le nom de Charlemagne, quelle idée gigantesque l'on s'en faisait parmi les Lombards! Les comtes, les évêques, hâtèrent leur soumission; tout fut dompté sauf deux villes, Pavie et Vérone. Pavie n'était pas alors ce débris, noble encore, cet ossuaire que parcourt aujourd'hui le voyageur mélancolique: grande et belle cité, elle voyait s'élever ses larges monuments de pierre à la manière lombarde et romaine; ses murailles s'élançaient à soixante et dix pieds romains; dix-sept portes ouvraient sur la campagne, soixante-deux tours ceignaient son front comme celui d'une sibylle antique. Là était le siége des rois lombards; si Milan le disputait par son épiscopat et ses rapports avec Byzance, par ses basiliques, ses larges voies, ses promenades; si les rois recevaient à la Monza la couronne de fer, Pavie était la ville militaire, donnant la main à Vérone, sa soeur à la cuirasse d'acier.

Après les Alpes, les Francs envahisseurs trouvaient ainsi de fortes cités capables d'opposer une vive résistance; le nom de Charlemagne, si grand parmi tous, retentissait derrière les murailles; il paraissait comme l'homme de fer sous le fer. Le moine de Saint-Gall a décrit les terribles approches du puissant suzerain sous les murs de Pavie, et rien ne

constate mieux la vive et profonde impression que produisait sa présence: — „Quelques années auparavant un comte du royaume, nommé Ogger, ayant encouru la colère de l'implacable Charles, s'était réfugié près de Didier. Quand tous deux apprirent que le redoutable monarque venait, ils montèrent sur une tour très-élevée, d'où ils pouvaient le voir arriver de loin et de tous côtés. Ils aperçurent d'abord des machines de guerre telles qu'il en aurait fallu aux armées de Darius et de Jules César: „Charles, demanda Didier à Ogger, n'est-il pas avec cette grande armée? — Non," répondit celui-ci. Le Lombard, voyant ensuite une troupe immense de simples soldats assemblés de tous les points de notre vaste empire, finit par dire à Ogger: „Certes, Charles s'avance triomphant au milieu de cette foule? — Non, pas encore, et il ne paraîtra pas de sitôt, répliqua l'autre*). — Que pourrons-nous donc faire, reprit Didier, qui commençait à s'inquiéter, s'il vient accompagné d'un plus grand nombre de guerriers? — Vous le verrez tel qu'il est, quand il arrivera, répondit Ogger; mais, pour ce qui sera de nous, je l'ignore." Pendant qu'ils discouraient ainsi, parut le corps des paladins qui jamais ne connaît le repos. A cette vue le Lombard,

*) Il y a ici des réminiscences de l'Iliade: les livres grecs se répandaient dans les monastères.

saisi d'effroi, s'écrie: „Pour le coup, c'est Charles? — Non, reprit Ogger, pas encore.“ A la suite viennent les évêques, les abbés, les clercs de la chapelle royale et les comtes. Alors Didier, ne pouvant plus supporter la lumière du jour ni braver la mort, crie en sanglotant: „Descendons et cachons-nous dans les entrailles de la terre, loin de la face et de la fureur d'un si terrible ennemi.“ Ogger tout tremblant, qui savait par expérience ce qu'étaient la puissance et les forces de Charles, et l'avait appris par une longue habitude dans un meilleur temps, dit alors: „Quand vous verrez les moissons s'agiter d'horreur dans les champs, le sombre Pô et le Tésin inonder les murs de la ville de leurs flots noircis par le fer, alors vous pourrez croire à l'arrivée de Charles.“ Il n'avait pas fini ces paroles qu'on commença de voir au couchant comme un nuage ténébreux soulevé par le vent de nord-ouest ou Borée, qui convertit le jour le plus clair en ombres horribles. Mais l'empereur approchant un peu plus, l'éclat des armes fit luir pour les gens enfermés dans la ville un jour plus sombre que toute espèce de nuit. Alors parut Charles lui-même, cet homme de fer, la tête couverte d'un casque de fer, les mains garnies de gantelets de fer, sa poitrine de fer et ses épaules de marbre défendues par une cuirasse de fer, la main gauche armée d'une lance de fer qu'il soutenait élevée

en l'air, car sa main droite il la tenait toujours étendue sur son invincible épée. L'extérieur des cuisses, que les autres, pour avoir plus de facilité à monter à cheval, dégarnissaient même de courroies, il l'avait entouré de lames de fer."

Telle était la formidable impression que faisait sur tous l'approche de Charlemagne, on ne voyait que du fer; c'était un colosse dont l'aspect faisait frissonner. Le chroniqueur continue: „Que dirai-je de ses sandales? Toute l'armée était accoutumée à les porter constamment de fer; sur son bouclier on ne voyait que du fer. Son cheval avait la couleur et la force du fer. Tous ceux qui précédaient le monarque, tous ceux qui marchaient à ses côtés, tous ceux qui le suivaient, tout le gros même de l'armée, avaient des armures semblables, autant que les moyens de chacun le permettaient. Le fer couvrait les champs et les grands chemins. Les pointes du fer réfléchissaient les rayons du soleil. Ce fer si dur était porté par un peuple d'un coeur plus dur encore. L'éclat du fer répandit la terreur dans les rues de la cité: „Que de fer! hélas que de fer!" tels furent les cris confus que poussèrent les habitants. La fermeté des murs et des jeunes gens s'ébranla de frayeur à la vue du fer, et le fer paralysa la sagesse des vieillards. Ce que moi, pauvre écrivain bégayant et édenté, j'ai tenté de peindre dans

une traînante description, Ogger l'aperçut d'un coup d'oeil rapide et dit à Didier: „Voici celui que vous cherchez avec tant de peine,“ et en prononçant ces paroles il tomba presque sans vie.“

La colère de Charlemagne était la mort pour qui osait en braver l'éclat; sa voix portait la terreur dans les âmes, et le moine de Saint-Gall, pour reproduire cette formidable image, ne trouve d'autre moyen que le mot fer, vingt fois reproduit dans deux pages de sa chronique: c'est que le pauvre chroniqueur a recueilli les dires de vétérans qui ont suivi leur suzerain en Italie; dans son monastère, paisible et silencieux comme le lac de Constance, il a écouté les traditions de quelques moines lombards qui ont passé la montagne et gardé la mémoire des conquêtes de Charlemagne.

Pavie, dernier retranchement de la monarchie des Lombards, devait tomber avec la couronne de fer, et la capitulation de Didier entraîner la chute de sa monarchie. Charlemagne pressait, poussait le siége; sous les tentes des Francs, les fêtes de Noël furent célébrées, pendant que les détachements des troupes austrasiennes soumettaient les villes et les bourgs des environs de Pavie; tout l'hiver fut ainsi occupé par des mouvements de guerre. Les Francs gardèrent leur incontestable supériorité sur les Lombards, que pro-

tégeaient cependant les hautes murailles de Pavie et le courage personnel de Didier.

Quand arriva Pâques avec ses pompes, Charlemagne ne put résister aux pressantes sollicitations d'Adrien; le pontife l'avait prié vivement de venir passer la semaine sainte à Rome, sur le tombeau des apôtres: la semaine sainte, c'était le temps de tristesse et de pénitence pour un chrétien! Les annales de la ville de Saint-Pierre disent: „que le 2 avril, le samedi saint, le grand Charles toucha les murs de Rome,“ et le jour de la Résurrection fut désigné pour la solennité de son triomphe, car les Carlovingiens étaient patrices et protecteurs du pontificat.*Adrien voulut que cette pompe auguste fût mémorable dans les fastes romains. Charlemagne venait par la Toscane, le pape envoya des évêques, des patriciens, les fils des vieux consuls, et des tribuns à la rencontre du roi des Francs jusqu'à Novi. A l'entrée de la ville, il fut reçu bannières déployées, comme c'était la coutume pour les triomphateurs; des légionnaires armés à la manière antique portaient sa lance et sa cuirasse, et des enfants, semblables aux sculptures des bas-reliefs de la villa Médicis, agitaient autour du char des palmes et des rameaux d'olivier. On voyait aussi des milliers de croix d'or brillant au milieu des bannières, pour indiquer le caractère tout religieux de la cérémonie.

Adrien attendait Charlemagne sur la première marche de la basilique de Saint-Jean; le roi se rendit immédiatement au tombeau de l'apôtre Pierre, non point à ce grand temple de Léon X, tel qu'il existe aujourd'hui, mais à la basilique sainte et primitive, en pierres carrées, oeuvre de l'école byzantine et lombarde, et que le frottement du pied et la bouche des pèlerins avaient usée. Le pape et le roi s'embrassèrent cordialement, Charles appliqua ses lèvres brûlantes sur tous les degrés de la basilique, et l'on chantait: „Béni celui qui vient au nom du Seigneur!" Sur l'autel, on se prêta mutuel serment de protection et de garantie. Le roi et ses leudes visitèrent toutes les églises, pleines de reliquaires; Charles fit sa prière avec une grande ferveur dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, car le *pèlerinage* consistait alors à saluer toutes les basiliques. Après la communion, on traita des affaires publiques; Adrien rappela les titres d'amour que Pépin avait donnés à l'Église de Rome, et la donation surtout qu'il avait scellée de son monogramme; elle restait précieusement conservée dans les archives de l'Église, couverte d'une éclatante broderie de soie avec des fermoirs d'or. Charlemagne la relut à plusieurs reprises, et dicta lui-même au clerc Etherius, son protonotaire, un nouvel acte de donation pour les mêmes terres. Cette seconde chartre fut plus explicite que celle de Pépin:

les formules romaines s'établissaient déjà; on énumérait chaque terre nominativement, la nature de la mense et son revenu, chaque ville et sa juridiction, et ainsi fut rédigée la donation au saint-siége. La chartre lue, le roi Charles, les évêques, les abbés et les grands qui l'accompagnaient y apposèrent chacun leur scel*); on se porta sur le saint tombeau, et tous jurèrent sur les reliques de l'apôtre qu'ils la maintiendraient pour le présent et l'avenir. En échange, le pape Adrien reconnut Charlemagne comme patrice et protecteur de Rome, privilége de race que les rois francs devaient consigner désormais dans leurs diplômes.

Le pape donna affectueusement au monarque les canons écrits par les pontifes depuis l'origine de l'Église, sorte de succession des lois romaines, et ces grands codes durent servir aux Capitulaires de Charlemagne;

---

*) Le caractère de cette donation ou confirmation de Charlemagne au pape Adrien a été l'objet d'un grand nombre de dissertations spéciales; elle est analysée dans le Codex Carolinus, mais il n'y a titre authentique que depuis Louis le Débonnaire (Voy Sigonius de regno Italiae.) Quand Napoléon s'empara de Rome, des travaux furent spécialement commandés sur la donation de Charlemagne; mais on sait comment la liberté d'écrire l'histoire existait sous Napoléon, et le libéral oratorien M. Dannou consentit à faire un livre officiel et médiocre contre les papes.

l'esprit romain se transfusait ainsi peu à peu dans les institutions franques. Ce livre des canons fut dédié par le pape à Charles, libérateur de Rome; quarante-cinq vers écrits de la main d'Adrien formaient cet anagramme: „Le pape Adrien à son excellent fils Charlemagne roi.“ Puis il l'appelait le défenseur de la sainte Église: „à l'exemple de son père: car imitant ses triomphes, le roi Charles avec l'aide du Christ et des clefs de Saint-Pierre, avait mis les nations ennemies à ses pieds; il suivait la lumière de la vraie doctrine resplendissant sur son trône; Charles avait saisi ses armes divines et foulé les nations superbes; il restituait les vieux dons à la sainte mère l'Église! il avait vaincu les Lombards! sa grande race retentirait dans tout le monde; enfin, haut, noble, brillant, continuait le pape, il règne sur les royaumes; il est venu à la suite des apôtres, le peuple l'a accueilli par des éloges et des hymnes; le pape Adrien, le pontife du Christ, lui prédit ses triomphes, Pierre et Paul le protégeront.“

Dès ce moment se resserre l'alliance intime entre Charlemagne et Adrien par des concessions incessantes; le patrimoine de Saint-Pierre est encore agrandi. Dans tous les actes ou les récits de cette époque, il faut distinguer le domaine matériel de la juridiction pontificale: toutes les donations de Charlemagne

sur le domaine matériel eurent un sens limité, elles s'appliquèrent à des territoires fixes, à des villes désignées dans des actes; quant à la juridiction des pontifes, elle fut universelle. Le roi franc reconnut la suprématie pontificale dans toute son étendue. Une amitié noble, sincère, s'établit entre le pape et Charlemagne; elle fut constatée par une médaille frappée et fort curieuse qui représente le roi et le pontife: tous deux tiennent devant eux le livre des évangiles posé sur un autel, avec cette inscription gravée: „Avec toi comme avec Pierre, avec toi comme avec la Gaule*)," et sur l'exergue: „foi sacrée;" c'était un traité à la manière des vieux Romains quand ils signaient une alliance de peuple, car les pontifes avaient conservé les formules impériales. Toutes les fois que le pape eut besoin de l'appui des Austrasiens et de leur chef, il eut recours à Charlemagne, et le roi accourut à Rome pour y chercher à son tour les débris de l'art, la trace des lois et de la civilisation: quand il fait élever la basilique d'Aix, il demande au pontife Adrien des mosaïques de Ravenne; Ravenne, la ville grecque de l'Italie, la capitale de l'exarchat, où l'on foule encore aujourd'hui sous les pieds des marbres, des

---

*) Tecum sicut cum Petro, tecum sicut cum Gallia. Sur l'exergue: Sacr. foed. (Voy. Leblanc, Traité des monnaies.)

colonnes brisées! Et ces tronçons de granit qui se voient à Aix-la-Chapelle, la tradition veut qu'ils viennent de Ravenne la Byzantine.

Ainsi les choses se passaient à Rome dans la visite solennelle qui unissait Charlemagne au pape, les Francs aux Romains, tandis que le siége de Pavie se poursuivait avec acharnement. La résistance fut persévérante; Didier, renfermé dans ses murailles, se défendit avec vaillance, et plusieurs assauts furent repoussés. La plus épouvantable famine régnait au sein de cette population, l'épidémie faisait de sinistres progrès. Charlemagne livra des combats, entoura la ville par tous les côtés. Enfin, après sept mois de siége, Pavie vit sa soumission: le roi lombard, la tête couverte de cendres, se rendit sous la tente de Charlemagne, et s'agenouilla comme un vassal. Le suzerain le reçut avec l'impitoyable caractère d'un vainqueur, le visage rouge, les yeux en feu. Didier, tonsuré comme les autres monarques vaincus, fut relégué dans le monastère de Corbie, où plus tard nous le retrouvons, sous le titre de frère Desiderat, pieux et modeste cénobite; car la plupart de ces hommes d'audace et de violence finissaient ainsi leur vie. Le grand Charles s'empara dans Pavie de Gerberge, la veuve de Carloman, et de ses deux neveux, qui avaient cherché refuge parmi les Lombards; ils furent jetés également

dans le cloître! les cartulaires nous font retrouver l'un d'entre eux évêque de Nice, saint prélat dont le temps a préservé la mémoire. Pavie et Vérone soumises, il ne fut plus question du royaume de Didier et de sa couronne de fer.

Dès que Charlemagne eut achevé de soumettre les villes, lorsqu'il eut appris que le dernier roi, tonsuré comme un clerc, se rendait au monastère de Corbie, lui vint à Milan, la Rome des Lombards, comme Ravenne était celle des Grecs, pour se faire saluer de la multitude. La coutume était chez les rois de ce peuple de ceindre à leur front le cercle ou la couronne de fer déposée au reliquaire de de la Monza, cellule monastique à quelques lieues de Milan. Cette couronne déposée sur l'autel, Charlemagne la mit à son front, au milieu des acclamations qui retentirent dans la basilique. Dès ce moment, il prend le titre de roi des Lombards partout dans ses chartres et ses diplômes; des médailles furent frappées pour immortaliser les siéges de Vérone et de Pavie, domptées par Charlemagne; une autre médaille aussi constate son avénement à la royauté lombarde: Rex Francorum et Longobardum fut l'exergue qui brilla désormais dans ses chartres.

Le royaume des Lombards, devenu comme une annexe de la couronne des Francs, avait lui-même la suzeraineté sur de grands fiefs

qui dépendaient plus ou moins immédiatement de la couronne de fer; ainsi étaient Bénévent, Frioul et Spolette; les efforts de Charlemagne s'appliquèrent à maintenir ces feudataires dans l'ordre et l'obéissance. Les uns appartenaient à la famille de Didier, les autres à la race des Astolphes. Quelques-uns de ces feudataires furent changés par Charlemagne, quand ils ne se pressaient pas de rendre foi et hommage comme possesseurs des fiefs, des terres. Dans la suite, ce fut un leude de France qui devint duc de Frioul: toutes les fois que l'Italie a été conquise, le même système a été adopté, les lieutenants ont reçu les terres en fiefs de la couronne. Il se fit aussi dans les annexes du royaume lombard une mutation des propriétés; Charlemagne éleva des tours, établit des défenseurs pour les marches et frontières, et ces sortes de grands fiefs furent transmis héréditairement.

CHAPITRE V.

Guerre contre les Saxons.

(Depuis l'an 772 jusqu'à la conversion de Witikind, en 785)

La guerre la plus formidable, la plus persévérante que Charlemagne eut à soutenir dans sa vie laborieuse fut celle des Saxons. Elle est renouvelée à chaque tenue de parlement militaire, elle éclate au moindre accident; les Saxons se soumettent, puis ils se révoltent

encore; ils viennent jusqu'au Rhin, et sont presque toujours refoulés au littoral de la Baltique. Chaque fois qu'ils aperçoivent les armées de Charlemagne engagées dans des expéditions lointaines, en Italie, en Espagne, ils accourent de tous côtés et débordent sur les provinces du Rhin et même de la Moselle; ils relèvent leurs temples, pillent les églises du Christ, ou renversent les tours crénelées que le roi Charles a bâties sur leur territoire; c'est une hostilité acharnée de peuplades vagabondes et indomptées.

La première guerre de Saxe se rapporte à l'avénement du roi Charles comme monarque de toute la nation des Francs. Il était à Worms, où un parlement de leudes, de comtes, s'était réuni dans le but de le saluer et de le reconnaître; à ce parlement il fut résolu que l'on porterait la guerre contre les tribus qui menaçaient sans cesse la tranquillité de la France orientale (772).

Le poète saxon qui a suivi la vie de Charlemagne avec une grande exactitude décrit lui-même la première de ces guerres; et comme il appartenait aux nations du Nord par la patrie, comme au milieu même des monastères de la Neustrie ou de l'Austrasie il a pu garder les impressions, les souvenirs de la vieille terre saxonne, c'est lui que je laisserai parler sur cette courte expédition des Francs.

„Le roi Charles convoqua à Worms une assemblée générale de ses seigneurs, dans laquelle il décréta, de concert avec eux, de faire la guerre aux Saxons; car si la terre des Saxons touche à celle des Francs, et même si leurs limites ne sont pas bien déterminées, d'un autre côté, plus ces deux nations étaient rapprochées par le fait, plus la discorde jetait entre elles de motifs de division, et des deux pays, sans relâche, l'on portait sur la frontière voisine le meurtre, l'incendie et le pillage. Bien loin d'être dignes de porter le suave joug du Christ, les Saxons, livrés à toute la fougue de leur naturel sauvage, à la rudesse de leur esprit, étaient encore sous la puissance de l'erreur et du démon. Les Francs, au contraire, chrétiens depuis longtemps, fervents appuis de la foi catholique, dominaient un grand nombre de peuples: c'était sur le secours de ces nations soumises, et surtout sur la puissance de Dieu, dont ils suivaient scrupuleusement les commandements, qu'ils comptaient pour soumettre cette nation. Pareils à un corps dont les membres seraient répandus çà et là, et non réunis ensemble, loin d'obéir à un roi qui seul fût à la tête du gouvernement et de la milice, les Saxons étaient divisés en plusieurs petits États et comptaient presque autant de chefs que de villages. Cependant on partageait généralement les contrées qu'ils ha-

bitaient en trois portions distinctes; jadis les peuples qui les occupaient étaient renommés pour leur valeur, mais maintenant leurs noms seuls sont restés, leur courage n'est plus. Ceux qui, occupant la partie occidentale, avaient leurs limites près du Rhin, s'appelaient les Westphaliens; les Osterlindi, Osterlingi ou Ostvali, habitaient le Levant; les perfides Slavons infestaient leurs frontières. Enfin les Angarii, *troisième peuplade saxonne*, occupaient l'espace contenu entre les deux pays précités; ce sont ces derniers dont les frontières méridionales bordent les terres de France, tandis que vers le nord leur pays s'étend jusqu'à l'Océan. Voilà les peuples que Charles avait résolu de combattre; et sans retard, avec toutes les forces des Francs, il se mit à saccager et à brûler leur pays. Une citadelle fortifiée par la nature, et que l'art avait mise encore en plus fort état de résistance, se trouve sur son passage, il la prend. Les barbares la nommaient E r e s b u r g. Au même endroit existait une idole, divinité du pays, appelée Irminsul; c'était une colonne travaillée avec beaucoup de soin et chargée d'ornements; le roi la renverse, et établit son camp tout près de ce lieu. La durée des chaleurs de l'été, le manque de pluie brûlaient les champs; les fontaines desséchées ne contenaient qu'une aride poussière, et la soif commençait même déjà à fatiguer le camp du roi, lorsque le

Tout-Puissant, qui avait vu favorablement la destruction du temple profane, fit éclater son pouvoir en faisant sortir au milieu du jour, tout d'un coup, et du lit desséché d'un torrent qui se trouvait tout près, une source qui fournit assez d'eau pour les besoins de l'armée.“

Cette irruption au-delà du Rhin précéda la guerre contre Didier, roi des Lombards, et la chute profonde de cette dynastie.

Domptés un moment, les Saxons reprirent les armes, quand ils virent le roi des Francs occupé au-delà des monts; ces peuples avaient un instinct très-habile pour saisir les circonstances favorables.

„Tandis que le roi s'occupait en Italie, dit le poète chroniqueur dont j'ai parlé, les Saxons rentrèrent sur les frontières des Francs et vinrent ravager un bourg nommé Hassi, qu'ils mirent à feu et à sang. Ce qui les poussa à de tels excès, ce fut l'éloignement du roi et la pensée où ils étaient que le temps était venu pour eux de se venger des pertes que leur avaient fait essuyer les Francs, et qu'ils devaient agir ainsi avant qu'ils leur en fissent supporter davantage. Ils s'avancèrent même jusqu'à Frideslar, et là, ils essayèrent de mettre le feu à une église que le martyr Boniface, prêtre chéri du Christ, avait jadis élevée en ce lieu. Voyant que c'était en vain qu'ils s'efforçaient d'accomplir leur projet, une

terreur subite s'empara d'eux, et ils se mirent à fuir vers leur patrie, sans y être contraints par les armes ni par les ennemis, mais seulement par un pouvoir divin. Charlemagne ayant pris Pavie, toutes les autres villes se soumirent; il retourna dans le pays de ses pères, emmenant avec lui le roi Didier. • Puis il fit entrer dans le même temps trois armées dans le pays des Saxons, qui le dévastèrent et le couvrirent de sang et de ruines. Le roi convoqua à Duria une assemblée des grands et des nobles francs, et là, tout en traitant de diverses choses et des besoins de l'État, il prit la résolution de faire aux Saxons une guerre perpétuelle; car il avait éprouvé que ces peuples sans foi ne voudraient jamais rester en paix. Il résolut donc de ne leur donner aucun repos jusqu'à ce que, ayant abandonné le culte des idoles, ils devinssent chrétiens; sinon, il voulait les détruire en entier. Sainte sollicitude de Dieu qui veut nous sauver tous! l'Éternel avait connu que rien ne pourrait adoucir la dureté de l'esprit de ces hommes: eh bien, pour changer leur rudesse naturelle, pour les forcer à se soumettre au joug agréable du Christ, il leur donna pour maître et docteur le grand Charles, qui, les domptant par la guerre et par de bons raisonnements, les fit ainsi presque par force entrer dans la voie du salut."

„Cet utile dessein fut secondé par des

faits extraordinaires; car, étant entré dans le pays ennemi à la tête de sa meilleure jeunesse, qu'il avait convoquée à Duria, le roi prend Eresburg, Sigisburg, y laisse garnison, et continue sa route jusqu'à la Wisure, au pied du mont Brunesberg (775). Là s'était assemblée une grande masse de peuple qui voulait l'empêcher de passer le fleuve: vains efforts! au premier choc, cette foule compacte est renversée, et de nombreux ennemis ont mordu la poussière. De là, le roi Charles se rend dans le pays des Osterlindes; Hesso, l'un de leurs principaux seigneurs, accompagné de presque tout le peuple, se jette en suppliant sur son passage, et remettant les otages qu'il avait demandés, lui jure de rester toujours fidèle. Pendant ce temps, ceux que Charles avait laissés près de la Wisure, à Lisbach, faillirent devenir victimes d'une fraude des ennemis. Le soleil s'abaissait, lorsque des soldats qui avaient été au loin chercher des fourrages rencontrèrent des Saxons qui se joignirent à eux, leur donnant le nom d'amis, et cachant des ennemis féroces sous ce doux nom. Ils se mêlent aux travaux des Francs, leur aident à porter les lourdes bottes de foin vert, et, par leur complaisance, accroissent encore la confiance que l'on avait en eux. Enfin tous ensemble, Francs et Saxons, rentrent dans le camp. Mais à peine les premiers commençaient-ils à fermer la paupière, que

leurs cruels ennemis, se levant tout à coup, se mettent à faire un horrible carnage de ces gens désarmés et à moitié endormis. Cependant quelques-uns des Francs ayant secoué leur pesante léthargie commencent à s'armer et s'opposer aux assaillants; leur audace porte des fruits heureux, et bientôt l'ennemi est chassé du camp. A la première nouvelle qu'en eut le roi, il fit telle hâte pour accourir avec ses soldats sur le lieu du combat, qu'il eut encore le temps de tomber sur les Saxons et d'en tuer un grand nombre" (775).

Les Saxons formaient ainsi une réunion de petites tribus sous mille chefs divers, en vertu du même principe et de la même habitude qui leur avait fait créer l'heptarchie en Angleterre. Chaque peuple est marqué de sa nature propre; il la porte avec lui-même jusque dans ses migrations. Au milieu de ces hertogs inconnus il s'était élevé un chef d'une trempe plus mâle, plus élevée, plus vigoureux. Il se nommait Witikind, célèbre dans les chroniques et les ballades du Nord. Où était né cet homme de force? quelle était son origine? Il en est de Witikind comme de Charlemagne; nul ne sait la ville qui lui donna le jour. Son nom, essentiellement germanique, venait de deux mots du vieux saxon, wite-kind (l'enfant blanc), ou, pour parler plus exactement, le blond jeune homme aux formes belles. Quelques légendes allemandes le font fils de Wer-

nekind, roi ou chef des tribus saxonnes entre le Rhin et l'Elbe. Witikind paraît avoir exercé une influence immense sur les résolutions de ces peuples belliqueux; il devait être issu de quelque grande race, car les priviléges de famille existaient chez les peuples du Nord avec une régularité remarquable. Chaque fois que Witikind paraissait parmi eux, les Saxons prenaient les armes pour la patrie; il semblait leur rappeler ce vieil Hermann, l'Arminius des annales de Rome, ce vigoureux défenseur de la liberté germanique. C'est maintenant avec ce Witikind que Charlemagne va combattre: c'est le chef puissant que lui opposera la patrie saxonne.

Charles s'éloigne, car il croit ces peuples soumis au moins momentanément; les Saxons prennent de nouveau les armes, les otages ne suffisent plus; vaincus dans une nouvelle invasion, ils accourent en foule par la Lippe afin de faire hommage au vainqueur (776). Charlemagne fortifie et rétablit le château d'Éresbourg, destiné à contenir les Saxons, comme le château de Fronsac devait réprimer les Aquitains.

Chaque peuple vassal des Francs était maintenu par des tours crénelées, et c'est pourquoi la terre est encore semée de ses ruines du moyen âge. Sur ces hauteurs où la mousse s'attache aux pans de murailles dentelées par le vent du nord, étaient autrefois des hommes

d'armes fiers et hautains; sur ces dalles brisées, il y a dix siècles, vivait une génération à la large poitrine, qui s'abreuvait des vins du Rhin et de Moselle dans la coupe des festins; au faîte de cette tour échancrée par les âges était quelque noble fille de Souabe, épouse aimée, puis rejetée par l'implacable baron; le temps a passé là, et l'on n'y entend plus que le bruit du vent qui siffle à travers les crevasses, comme un grand orgue que la mort toucherait pour animer la ronde fantastique des vieux comtes, un moment réveillés dans leurs tombeaux.

Après les avoir vaincus, Charlemagne engagea les chefs saxons à embrasser le christianisme; ce joug moral devait fortifier sa domination souveraine. Tout préoccupé d'en finir avec eux, il s'établit l'hiver sous la tente, dans un lieu qui prit le nom de Heerstal, le camp de guerre; il y tint sa cour plénière jusqu'au printemps. Un message du roi annonce qu'une assemblée de leudes, de comtes et d'évêques se tiendra à Paderborn; quelques tribus saxonnes y accourent pour renouveler leur serment de fidélité (777); mais le fier Witikind n'y vient pas: il a fui chez les Danois, il s'est abrité dans le Jutland, où campent des tribus alliées aux Saxons; Witikind est le héros de tout ce qui porte l'empreinte germanique. Au milieu de ces guerres du Rhin, de l'Elbe et du Weser, trois peuplades marchent dans une com-

mune idée de résistance à Charlemagne: les Saxons, les Danois, les Frisons; ils semblent appartenir au même sang, à la même cause. A mesure que le roi refoule leurs débris les uns sur les autres, ces peuples se concentrent dans la Scandinavie, jusqu'à la réaction des Nortmanns, qui vinrent venger leurs ancêtres sur l'empire des faibles successeurs de Charlemagne. Les légendes disent que Witikind était marié à Géva, la soeur d'un chef danois du Sleswich: dans la langue franque, ce rex portait le nom de Siegfried; dans l'idiome danois, il s'appelait Sivard. Une partie des Saxons suivit leur chef Witikind chez les Danois; l'autre vint à l'assemblée de Paderborn pour traiter avec Charlemagne. Le parlement fut long; les tribus de la Saxe qui firent leur soumission conservèrent un ensemble de libertés sous la domination franque. Comme les Lombards, ils gardèrent leurs lois, leurs assemblées de chefs dans les champs de guerre; soumis à un tribut, ils firent seulement acte de vassalité, et consentirent à laisser propager la religion chrétienne au milieu de leurs tentes et de leurs cités. Les évêques, les prêtres eurent toute liberté de parcourir les villes, les bourgs, pour annoncer les vérités du catholicisme. Une dernière condition fut admise par les tribus saxonnes: tous ceux de leurs chefs qui ne voudraient point subir le traité conclu avec Charlemagne pouvaient se retirer là où

il leur conviendrait; c'était la loi générale de ces tribus errantes; plutôt que de subir un joug, elles fuyaient comme toutes les populations nomades: le sol ne constituait pas invariablement la patrie; partout où l'on plantait la tente, là était le pays. Plusieurs chefs saxons vinrent donc rejoindre Witikind dans le Danemark.

Deux ans sont à peine écoulés depuis le parlement de Paderborn, que nous retrouvons Witikind soulevant de nouveau les Saxons; il conduit les Danois et les tribus exilées dans le Jutland. Ses forces sont considérables; les anciennes tribus soumises à Charlemagne le saluent, et il s'avance victorieux jusque sur le Rhin. Toutes les bourgades franques sont exterminées sur son passage, il renverse les châteaux, les tours de surveillance; il brûle les signes militaires de la domination de Charlemagne, alors occupé à l'expédition d'Espagne. Un capitulaire ordonne de repousser ces masses d'hommes par la terreur et la violence. Tous les possesseurs de terre, les gardes des marches, les leudes doivent prendre les armes, et cette levée de la race franque arrête un moment les ravages des Saxons sur le Rhin et la marche de Witikind victorieux. Bientôt le grand Charles arrive lui-même, il disperse les envahisseurs, s'établit de nouveau dans son camp de Heerstal et y passe l'hiver, pour s'élancer ensuite sur les Westphaliens; rien

ne résiste à cet homme fort, à ce roi gigantesque, dont la seule parole porte l'effroi partout. Plusieurs tribus saxonnes accourent lui demander la paix; Charles se fait livrer des otages selon l'usage, mais il ne veut plus traiter partiellement avec une ou plusieurs peuplades, il demande que les Saxons viennent à un parlement pour traiter des conditions de la paix. Witikind, toujours inébranlable, ne veut point assister à cette cour plénière, car sa patrie est humiliée, et il se retire une seconde fois dans le Danemark.

Pendant l'hiver Charles réunit à Heerstal toutes ses forces: c'est son poste militaire de prédilection; il est à la tête d'une armée tellement puissante, que nul ne peut résister à ses coups; il impose sans résistance des lois impératives aux Saxons. L'acte qui résulta du parlement qu'il a assemblé est le capitulaire intitulé: De partibus Saxoniae, véritable organisation de la Saxe; les évêques, nombreux au parlement militaire, prêchèrent sous la tente, et un grand nombre de Saxons reçurent le baptême. Le roi avait essayé le système des tribus, en laissant chaque vassalité indépendante; comme il avait mal réussi, on stipula désormais que les Saxons seraient gouvernés par des comtes de la nation franque. On les soumettait à un système commun, et leur indépendance de race leur était ainsi ravie; tous devaient obéissance

à ces comtes, et le Saxon qui blesserait ou outragerait les délégués du roi aurait ses terres confisquées et dévolues au fisc royal; les Saxons ne pourraient plus tenir assemblée ni diète, à moins d'un permis et licence du roi, et en présence de commissaires désignés par lui.

A ce système de police militaire, Charlemagne ajouta des articles spécialement chrétiens: des églises seraient bâties çà et là dans le pays des Saxons, sacrées et plus sacrées encore que les temples de l'idolâtrie; celui qui tuerait un prêtre chrétien, ou qui sacrifierait des victimes humaines aux vieilles divinités de la patrie, serait puni de mort. Comme le baptême devait être désormais le signe de l'obéissance, les Saxons qui se cacheraient pour échapper à la sainte onction de l'Église, seraient considérés comme rebelles et punis de mort; le retour à la vieille religion du Nord était le signe de la révolte. Toute peine serait rachetée par la pénitence ecclésiastique; car la loi chrétienne se confond perpétuellement avec le gouvernement politique.

C'est à cette époque de conquête et de soumission des tribus saxonnes que l'on rapporte en Allemagne la création des huit évêchés de Bremen, Verden, Minden, Halberstadt, Hildesheim, Paderborn, Munster et Osnabruck, siéges chrétiens devenus depuis la source des sciences et de la civilisation pour l'Allemagne. Au parlement de Horheim (780) les Saxons

passèrent du système de la vassalité indépendante à l'organisation par comtés et évêchés. Ils ne furent plus seulement des vassaux, mais une partie du grand tout soumis au gouvernement des comtes et des évêques. Ainsi trois époques déjà pour cette histoire de la soumission saxonne: 1° la vassalité par tribus; 2° la déférence à la prédication chrétienne; 3° l'organisation uniforme par comtés et évêchés, et la soumission au système administratif du roi.

Ce gouvernement des comtes et des évêques francs fut d'abord très-odieux aux Saxons. Les comtes administraient la justice et gouvernaient au nom de Charlemagne; les évêques cherchaient à grandir l'influence de l'Église et à soumettre les nations barbares à un joug religieux: tout cela brisait la liberté des peuplades germaniques. La présence de Charlemagne, la terreur de son nom pouvaient seules maintenir la domination des Francs; or le roi, obligé de parcourir incessamment l'Europe, d'aller en Espagne, en Italie, des Pyrénées aux Alpes, ne pouvait toujours veiller sur les terres d'Allemagne, et les Saxons profitèrent plus d'une fois de cet éloignement du suzerain pour reprendre les armes. Les voilà donc encore soulevés! Ils se portent en masse sur le Rhin, secouant le joug des comtes et des évêques.

Cette prise d'armes universelle jeta la plus

vive inquiétude dans l'esprit de Charlemagne; elle éclata à l'occasion de l'appel que firent les comtes francs à la fidélité des Saxons, pour repousser l'irruption des populations slaves (782). Witikind reparut parmi ses frères de nationalité, et leur dit: „Le moment est arrivé de vous venger des hommes qui oppriment le pays.“ Les Saxons le suivent, ils se réunissent au pied d'une haute montagne*), sur le flanc droit le l'armée de Charlemagne, que conduisaient les trois comtes principaux, Adalgise, Geilon et Wolrade; quand les comtes parurent sur le Weser, au lieu de trouver les Saxons comme auxiliaires, ils les virent prêts à s'élancer sur eux. Le comte franc Théodoric, accouru du Rhin, résolut de commencer la guerre contre les Saxons rebelles à leur foi. La mêlée fut sanglante; le grand Charles n'était pas là: les Saxons, pleins de haine contre les comtes, attaquèrent vigoureusement. Presque tous les chefs des Francs périrent dans cette bataille, les autres furent mis en fuite; Les Saxons entonnèrent le chant de victoire de Witikind, en refoulant les oppresseurs jusque sur le Rhin. Charles accourut bientôt pour venger les humiliations de ses armes; à ses yeux, les Saxons n'étaient plus des ennemis à *combattre*, mais des peuples rebelles qu'il fallait exterminer. Il vint donc tenir sa diète à Paderborn; fit sommer

*) Suntal.

les principaux d'entre les Saxons en son parlement de bataille, et il leur demanda pourquoi ils avaient commencé la guerre; pourquoi ils s'étaient révoltés contre leurs comtes. Tous répondirent „qu'ils avaient obéi aux volontés de Witikind, et que lui seul était coupable de cette rebellion.“ La colère du roi ne s'apaisa pas, et il résolut de venger ses leudes morts sous la framée, les évèques des basiliques récemment élevées, martyrisés ou chassés par Witikind.

Les Saxons avaient méconnu la loi de vassalité, ils étaient donc rebelles: on imposa un grand exemple, et comme tous les conquérants, Charlemagne n'hésita pas à verser des flots de sang pour laisser de longues traces de terreur et de soumission: tous les chefs, tous les hommes les plus hardis de la nation de Saxe lui furent livrés; Charlemagne parut au milieu d'eux, le glaive en main, promenant son regard courroucé comme un géant qui secoue sa massue sur la tête des vaincus. Il ordonna que dans son camp de Verden, au bord de l'Aller, tous les Saxons rebelles fussent décapités; les chroniques en portent le nombre à 4,500; ce fut une boucherie qui dura tout un jour. Terrible talion, car les Saxons avaient tué les comtes, les évèques, et poursuivi les Francs jusque sur leur territoire: il fallait inspirer la terreur à ces peuples, et Charlemagne dut les frapper de sa terrible épée.

Cette exécution sanglante ne calma pas l'animosité des Saxons; d'autres tribus prirent les armes; quand l'une *était* domptée, une autre accourait sur le champ de guerre: c'étaient des peuplades jalouses, indépendantes, toutes placées sur les confins de peuples ennemis naturels de Charlemagne; les Danois, les Slaves, les Frisons, les Saxons, excités par leurs alliés, prenaient les armes au premier signal, pour faire cause commune avec les ennemis des Austrasiens; guerre infinie de peuples et de races. Mais les armées de Charles avaient une véritable supériorité militaire, et les Saxons ne parurent jamais sur les champs de bataille que pour être vaincus; jamais ils n'obtinrent un succès décisif contre Charlemagne; ils le redoutaient comme un dieu, ils craignaient son glaive de fer.

Le roi, établi dans ses métairies d'Allemagne, veut en finir avec les Saxons*). Il fait relever la forteresse d'Éresbourg, et il tient sa cour plénière à Paderborn, entouré de ses hommes d'armes. A chaque moment il envoie ravager le pays des Saxons par de grandes troupes de Francs qui parcourent les terres au loin et s'établissent dans des camps à la ma-

*) Il passa tout un hiver en Saxe, et particulièrement en sa cour plénière de Paderborn: „Tout cet yver ostoia parmy la terre, une heure çà et l'autre là.“ (Chronique de Saint-Denis, ad ann. 785.)

nière des Romains. Ainsi la guerre se renouvelant sans cesse, Charles résolut de s'adresser à Witikind, l'Arminius de l'Allemagne, pour traiter de la paix d'homme à homme. Witikind et Albion, les deux chefs renommés parmi les Saxons, demandèrent des otages et vinrent trouver Charlemagne dans le palais de Paderborn; ils y furent reçus avec honneur, les comtes leur firent fête et les évêques les catéchisèrent. Charlemagne *proposa à* Witikind le titre de duc de Saxe et les honneurs de son palais, s'il voulait embrasser le christianisme, signe d'obéissance pour les Saxons, car pour eux la religion des Francs était le joug, joug souvent odieux. Witikind accepta; et avec lui, les principaux chefs saxons reçurent le baptême, à Attigny en 785. Ce fut une grande conquête et la fin pour ainsi dire de la sauvage indépendance de ces tribus.

Cette soumission fut plus qu'un événement, car elle mit un frein à la mémorable résistance des Saxons: privées du chef valeureux qui les menait à la guerre, ces peuplades n'osèrent plus que des révoltes partielles, qui toujours furent comprimées par la main ferme de Charlemagne.

Les légendes qui racontent la conversion de Witikind disent des merveilles inouïes; car toutes les fois qu'un chef de guerre embrassait la loi du Christ, il y avait une légende d'or qui s'attachait à lui. Witikind ne pouvait

se convertir que par un miracle; quand il vint à la cour plénière d'Attigny, il fut frappé de la *splendeur* de toutes ces *tentes* du roi *franc*, de la magnificence des autels et des grandeurs du christianisme: „Au milieu des saints mystères célébrés en sa présence, ce qui le frappa le plus vivement, dit le légendaire, c'est qu'il aperçut sur l'hostie la figure du Christ, toute radieuse de gloire, telle qu'elle était peinte sur les images.“

La conversion fut dès ce moment rapide; Witikind s'agenouilla devant le vrai Dieu, et il reçut le baptême de la main des évêques. Désormais, vassal fidèle de Charlemagne, il ne prit plus les armes et se retira dans un monastère. Presque toutes les grandes lignées d'Allemagne voulurent être sorties de cette souche; si l'on ne pouvait se dire de la race de Charlemagne, on se glorifiait d'avoir pour ancêtre Witikind.

Comme les populations des races nomades ne tiennent pas au sol, on fit transporter les principales familles saxonnes dans l'intérieur de la France, et ce pays fut donné à d'autres peuples (les Obotrites) plus fidèles, plus soumis à Charlemagne. Les familles saxonnes les plus rebelles, les plus actives, transportées en France, reçurent les terres du fisc comme partage, ou bien furent jetées dans les monastères et condamnées aux solitudes

du désert. Sous Louis le Débonnaire, on retrouve de ces familles dans les abbayes; d'ardents religieux, des saints même sont d'origine saxonne. On y retrouve des chroniqueurs et des poètes qui s'occupent à écrire les annales du pays.

CHAPITRE VI.

Conquêtes de Charlemagne en Espagne. Défaite de Roncevaux, 778.

Les expéditions de Charlemagne étaient restées jusqu'ici germaniques ou lombardes; le Rhin, l'Oder, les Alpes, le Pô, avaient vu les lances des Francs, épaisses comme les moissons d'été secouées par les vents *)! La couronne de fer des Lombards ornait le front de Charlemagne; les pays d'Italie étaient distribués entre ses ducs, ses comtes et ses leudes; l'Allemagne saluait le roi à la taille gigantesque. Aux Pyrénées, son nom était connu comme celui du petit fils de Charles Martel; chef couronné dont on redoutait la puissance et la force, mais dont on n'avait point encore aperçu les bannières flottantes. Mais bientôt le cor allait retentir dans ces gorges et ces vallées; une expédition était prête à franchir la montagne aux pics élancés: quel

*) Monach. Sanct. Gall., lib. II.

motif donc entraînait ces nuées de lances au milieu des villes d'Espagne? Comment se faisait-il que les conquérants sarrasinois allaient eux-mêmes subir la conquête? Quel souvenir restait-il de cette invasion sanglante que Charles Martel, l'aïeul de Charlemagne, avait arrêtée aux plaines de Poitiers?

Cette terrible bataille de Tours ou de Poitiers avait été le point d'arrêt des conquêtes des mécréants au-delà des Pyrénées: dans l'abaissement de toutes les âmes, au milieu des terreurs jetées pendant un siècle par de rapides et étonnantes invasions, la victoire de Charles Martel releva le courage abattu des chrétiens, et cela suffit pour changer la position respective des peuples. Cette sanglante défaite de l'islamisme avait donné un élan irrésistible aux comtes, aux ducs, aux populations entières de la Gaule méridionale, et presque tous les chrétiens se levèrent pour une puissante croisade dans la Guyenne et la Septimanie. Dès le règne de Pépin, il n'existait plus que des colonies isolées de Sarrasins dans la Provence ou l'Aquitaine; lorsque Abd-Almalek prêcha la guerre sainte, la seule ville de Narbonne restait aux mains des mécréants. Toute la puissance des émirs s'était concentrée en Espagne, et encore existait-il dans les montagnes une vieille race de chrétiens, énergique population qui s'était affranchie déjà du joug des Sarrasins: couverte de

peaux sauvages ou d'armures forgées au creux des rochers, dans quelques bourgades solitaires, cette race valeureuse de Léon et de Castille descendait de temps à autre de sa retraite inaccessible pour inquiéter les Sarrasins des campagnes et des cités. Au milieu de cette longue chaîne qui prend depuis les Asturies jusqu'à la Catalogne, il y avait une lignée mâle et forte, qui plus tard devait expulser les Mores de l'Espagne conquise, et faire flotter sur les villes délivrées l'étendard de la croix.

L'Espagne d'ailleurs n'était pas soumise à un seul pouvoir; ce n'était pas assez aux Sarrasins, dominateurs des Visigoths, de s'être séparés du califat de Bagdad, de la puissance du commandeur des croyants; les divisions intestines se manifestaient dans la Péninsule de cité à cité *); presque chaque province avait son émir; au milieu de la guerre civile, les uns invoquaient l'appui des comtes chrétiens, des populations visigothes, puissantes encore sous leurs évêques, à Cordoue, à Tolède; les autres appelaient à leur aide les vieux Castillans, les Asturiens des montagnes. Déjà,

*) Les gouverneurs des grandes villes chez les Arabes d'Espagne étaient revêtus du titre de vizir, ceux des petites villes de celui d'alcayd, d'où est venu alcade, si le mot alcade n'est pas derivé de cadi ou juge de paix.

sous le règne de Pépin, quelques ambassades des émirs d'Espagne étaient venues trouver le roi de France dans ses cours plénières, et le suzerain, tout en les écoutant, s'était mis en rapport avec les califes de Bagdad; il en avait reçu des présents, et leur avait envoyé en échange des chiens de chasse habitués à courir le sanglier des Ardennes et de la Thuringe. Il est incontestable que Pépin eut des relations politiques avec le calife Almanzor; des comtes francs restèrent trois ans à Bagdad, et vinrent débarquer à Marseille, la cité du commerce.

L'organisation des provinces méridionales, telle que Charlemagne l'avait accomplie, jetait sur la frontière d'Espagne deux grands vassaux militaires de la couronne de France; c'étaient les ducs des Gascons et des Aquitains. Par leur situation en face des Pyrénées, les Gascons se trouvaient incessamment en rapport avec les Sarrasins, et leurs ducs avec les émirs; il y avait souvent mélange de sang. Les conciles défendaient en vain tout mariage mixte; plus d'une jeune fille chrétienne avait épousé un mécréant, et la noire Sarrasine de Barcelonne, de Cordoue, de Grenade ou de Tolède avait pris pour époux un enfant de Gascogne et d'Aquitaine. Les Sarrasins avaient plus d'une mosquée dans les villes du Midi, à Narbonne, à Arles, et les chrétiens avaient des églises et des évêques même à Séville:

on était en communication pour le commerce, l'industrie et les arts; les rivalités s'étaient effacées, et souvent on trouvait des inimitiés, des jalousies plus vives parmi les émirs ou entre les comtes francs que des haines véritables d'une croyance contre une autre.

Ces divisions, les rois francs surent les mettre à profit pour favoriser leurs expéditions conquérantes. Charlemagne tenait un parlement à Paderborn (777), entouré des comtes, des évêques, lorsqu'on vit arriver des émirs ou alcayds sarrasins, couverts de longues robes comme on les portait alors dans les cités au-delà des Pyrénées. Le plus opulent de ces émirs s'appelait Soleyman Ebn-Jaktan-Alarabi ou Mofras-Ebn-Alarabi; il était, disait-on, gouverneur de Saragosse. Ces émirs accouraient des pays lointains pour faire foi et hommage à Charlemagne, offrant de livrer les clefs de Saragosse et de Valence, qu'ils tenaient comme vassaux d'Abd-Alrahman. Ce spectacle surprit Charlemagne et flatta l'orgueil des comtes; la conquête qu'offraient les émirs plaisait à l'imagination des Francs, et Charles reçut foi et hommage des chefs sarrasins. Ainsi, dans cette cour plénière, Abiathar, gouverneur de Huesca, et l'émir Ebn-Alarabi, se déclarèrent vassaux de la couronne de France; ils s'engageaient à livrer les quatre *puertos* des Pyrénées à l'armée des Francs, los *puertos* de Barcelonne, de Puycerda, de Pampelune et de To-

losa*): de là cette armée pourrait s'étendre jusqu'au détroit, et délivrer les chrétiens de la Péninsule. Les temps étaient changés! Il y avait un siècle à peine que le comte Julien avait ouvert l'Espagne aux conquêtes des Arabes, et déjà les émirs livraient les Pyrénées à une armée des Francs. Cette armée devait trouver appui dans une masse considérable de la population; parmi les vieux chrétiens d'Aragon et de Castille, et qui sait, peut-être sous la grande épée de Charlemagne, l'Espagne s'affranchirait entièrement du joug des Sarrasins . . . Au printemps, tout serait prêt pour une expédition au-delà des Pyrénées. Les émirs félons s'en retournèrent à Saragosse et à Barcelonne, pour attendre l'exécution des promesses du grand Charles, désormais leur suzerain.

Les préparatifs de cette guerre au-delà des Pyrénées furent immenses; tous les comtes possesseurs de terres fiscales, convoqués par le ban royal, devaient se tenir prêts à la guerre: la grande habileté de Charlemagne fut toujours de tomber sur ses ennemis avec des masses tellement formidables, qu'il les enveloppait avant que la résistance fût organisée. Il avait agi ainsi contre les Lombards, lorsque ses armées descendirent les Alpes avec la

---

*) On sait que le mot espagnol *puerto* signifie passage.

rapidité d'un torrent; à force d'hommes, il avait vaincu les Saxons; il paraissait partout avec des nuées de lances: du fer, puis encore du fer, comme le dit le moine de Saint-Gall. Il se prépara dans ces proportions formidables pour son expédition d'Espagne; il convoqua tous ses hommes, non-seulement de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne, mais il y appela ses vassaux de Bavière et de Germanie mais aux comtes de Provence et de Septimanie. Les Lombards étaient à peine vaincus, et cependant un corps de ces hommes paraissait dans l'armée prête à franchir les Pyrénées. Comme les grands conquérants, Charlemagne employait les peuples domptés pour soumettre d'autres nations, à la manière des Romains. A peine le printemps commençait-il à faire éclore feuilles et fleurs, ainsi que le narrent les romanciers, qu'on voit déjà le grand roi dans la ferme de Casseneuil au pays Agénois *); il y célèbre la pâque, visite la Gascogne, la Septimanie, pour s'assurer de la force des murailles et de la solidité des tours. Son armée se divise en deux corps: l'un, destiné à envahir la Catalogne par lo puerto

*) „Et célébra la feste de la Résurrection en une ville qui a nom Cassinolle, un fort chastel qui siet en Poitou.“ (Chronique de Saint-Denis, ad ann. 777) M. P. Pâris établit que c'est Casseneuil dans le diocèse d'Agen.

de Perpignan, devait partir de Narbonne, suivre la mer jusqu'à Gironne et Barcelonne; l'Èbre était la limite fixée à cette expédition. Le second corps devait descendre les Pyrénées par la Navarre et se précipiter sur Pampelune, la clef des montagnes; Charlemagne s'en était réservé le commandement en personne, avec l'élite de ses comtes et de ses paladins. A cet effet, il devait franchir le pays des Gascons, archers solides, aux bras vigoureux, qui menaient les troupeaux sur les pics élancés.

Les deux expéditions furent conduites simultanément avec la vigueur habituelle de Charlemagne. L'armée partie de Narbonne se composait de Lombards, d'Austrasiens, sous les ordres du comte Bernard, un des paladins les plus fermes, qui s'était fait une grande renommée dans le passage des Alpes; elle soumit Gironne, Barcelonne, jusqu'à l'Èbre, et vint rejoindre, par un circuit militaire, Charlemagne devant Pampelune. Le siége fut très-long et terriblement poursuivi : de Pampelune, les Francs vinrent se placer devant Saragosse, qui devait leur donner toute la ligne de l'Èbre; après une vigoureuse résistance, les Sarrasins capitulèrent; on offrit des otages et l'hommage au roi; l'armée de Charles, conquérante et victorieuse, menait à sa suite les alcayds et les Sarrasins vaincus. Tout le pays qui s'étend depuis les Pyrénées à l'Èbre fut soumis, et Charlemagne le constitua dans le sys-

tème des marches militaires sur les frontières; c'est-à-dire qu'il plaça des comtes, des leudes, dans les villes pour les défendre. Dès ce moment, les Pyrénées ne servent plus de limites à ses possessions; c'est l'Èbre qui devient sa frontière; Pampelune et Saragosse sont les avant-postes de sa ligne militaire.

Quand il eut ainsi organisé sa conquête, il reprit le chemin de la France: à sa suite venaient des chariots pleins de richesses, des mules chargées de dépouilles, et les émirs sarrasins suivaient le char du vainqueur. Les lances épaisses marchaient en masse, l'escorte de bataille était si couverte de fer, que nul ne pouvait la toucher: Sarrasins et Gascons seraient venus se briser sur ces cuirasses, ces hauberts de Saxe, de Lombardie, d'Austrasie et de Neustrie. Mais à la suite, et comme corps séparé, se groupait une arrière-garde composée de braves chevaliers, conduits par le comte Roland, gardien valeureux des côtes de Bretagne. Ils marchaient tous, après avoir quitté Pampelune, pleins de sécurité, à travers ces gorges et ces montagnes, ces pics élancés, et les précipices qui forment le passage de France en Espagne; là, tous pressés les uns sur les autres, le comte Roland les conduisait en digne et valeureux chef de guerre. Ils avaient à traverser le pays des Gascons, peuple de montagnards hardis, âpres dans leurs moeurs: Gascons et Navarrais avaient

la dureté de leurs montagnes; ils maniaient l'arc et la flèche d'un bras nerveux; peuple pasteur et belliqueux, ils ne craignaient pas de se mesurer contre les hommes du Nord; eux-mêmes ne vivaient-ils pas au milieu des neiges et des glaciers?

Or il se trouvait alors que les Gascons avaient pour duc Loup, petit-fils d'Hunald, issu, disent les chartres, de la race mérovingienne. Il ne faut jamais perdre de vue cette haine instinctive que les ducs d'Aquitaine portaient à Charlemagne; elle vient de ce qu'ils sont les descendants d'une dynastie proscrite et héritière du trône de Clovis: Charlemagne a fait pendre un ou deux des membres de cette famille, sous prétexte de révolte et de sédition, mais au fond pour éteindre les Mérovingiens. Si Lupus ou Loup a obtenu les terres de Gascogne comme vassal de Charlemagne, il a gardé au coeur les longs ressentiments de famille; il commande à une population vigoureuse qui a haine de la race des Francs; Lupus voit avec effroi cette domination des hommes du Nord qui s'étend déjà jusque sur l'Espagne; les Pyrénées ne sont plus des limites; il est chrétien, mais il préfère conserver ses rapports avec les alcayds de Pampelune, de Saragosse, de Valence, plutôt que de se soumettre à Charlemagne. Les Gascons ont vu passer, sans oser les atteindre, les masses immenses de la cheva-

lerie franque, les lances qui brillent au sommet des Pyrénées; mais voici une arrière-garde, seule, isolée; elle conduit un riche butin, capable d'exciter la convoitise de ces montagnards pauvres qui habitent les cavernes et les rochers: cette arrière-garde compte un petit nombre de lances; conduite par le comte Roland et quelques paladins, elle est brusquement assaillie du haut des défilés, et Lupus de Gascogne se rend complice de cette surprise de chrétiens contre chrétiens. C'est dans la gorge de Roncesvalles, là où les rochers sont suspendus sur votre tête, comme coupés par la Durandal de Roland, que les Gascons arrêtèrent l'arrière-garde de Charlemagne. Les paladins firent une belle défense; en vain Roland fit sonner son cor d'ivoire, qui retentit en échos dans les vallées profondes; en vain il prit sa grande épée, en brisa les rochers: les braves paladins de Charles furent accablés par le nombre; ils périrent tous dans les terribles défilés des Pyrénées, et ce lamentable souvenir est tristement gardé dans les chroniques; il remplit le moyen âge tout entier. Les Chroniques de Saint-Denis elles-mêmes ont inséré le prétendu récit de Turpin sur la mort de Roland et des paladins de Charlemagne.

CHAPITRE VII.

La chanson de Roncevaux. Le chant des Basques. La romance de la belle Aude.

Ce triste désastre de Roncevaux, les exploits qui coûtèrent la mort du preux Roland ne furent pas seulement célébrés par les chroniques. Ce n'étaient pas les pieuses et saintes exhortations de Turpin que récitaient les vaillants chevaliers avant les combats, ce n'est pas „ce que Taillefer, moult bien chantoit, sur son cheval qui moult alloit à la bataille de Hastings*)," ce n'étaient pas les vers de guerre sur Charlemagne, Roland, Olivier et ses vassaux, qui moururent à Roncevaux: il y eut à cette époque d'autres poèmes sur la catastrophe des Pyrénées: indépendants de la Chronique de Turpin, ils étaient partout racontés dans les cours plénières de la chevalerie, dans les récits de l'époque de Philippe-Auguste. Charlemagne, Roland, Olivier et ses vassaux furent encore le sujet d'une grande chanson de gestes, lecture passionnée du moyen âge.

Or, nobles dames, chevaliers et varlets, vous tous qui aimez les reliques de ces vieux temps, venez ouïr le véritable chant de gestes

---

*) Vers du poète Robert Wace sur la bataille de Hastings.

de Roncevaux, tel que les trouvères nous l'ont conservé *). ✻

„Charlemagne à la barbe longue et épaisse a passé sept ans entiers en Espagne; toutes les cités s'étaient rendues, sauf Saragosse, Saragosse séjour de Marsille, qui sert Mahomet et repousse la loi de Dieu **). Marsille, assis à l'ombre d'un olivier (c'est l'arbre de la Catalogne et de la Navarre), fait assembler autour de lui les sages de sa loi, il leur dit les exploits de Charlemagne, rien ne peut résister à ce terrible conquérant; à la force il faut opposer la ruse. Un de ses fidèles se lève et lui dit: „Seigneur, faites offrir à Charles des chevaux de bataille, des faucons, des chiens dressés à la chasse, des ours, des lions; envoyez-lui cinquante chars remplis de fins besants d'or, et gagnez-le par ces présents lui et ses chevaliers; alors Charles s'en retournera à sa cour d'Aix, pour tenir son parlement. — C'est bien parlé! dit l'assemblée. Le roi Marsille ajouta: — Allez trouver Charles de ma part, dites que je me

*) Il existe six manuscrits de la chanson de Roncevaux

**) Voici comment débute cette chanson de gestes:
Carles, li reis, nostre emperere magne,
Set ans tuz pleins ad ested en Espaigne,
Tresqu'en la mer conquist la terre altaigne,
N'i a castel qui devant luy remaigne,
Mur ne cités n'i est remés à fraindre
Fors Sarraguce qui est une muntaigne.

fais son homme lige, et que j'offre de recevoir le baptême. Cela pourra le satisfaire." — Voilà donc qu'on fait préparer dix blanches mules: leur frein est d'or, les rênes sont couvertes de broderies, et les Sarrasins prennent une branche d'olivier en signe d'alliance. Las! dames, pleurez, pleurez! que de larmes vont se répandre à Chartres, à Blois, en Anjou, car traîtrise se prépare!

En ce temps, Charles était dans un verger environné de ses paladins, Roland, Olivier, Naymes de Bavière, Guy de Gascogne, Garnier, Geoffroy d'Anjou, et voilà que les uns jouaient aux échecs, les autres maniaient l'épée et le dard. Le visage de Charles est plein de gravité*), sa stature haute, ses cheveux blancs comme fleur de laurier. Il était assis sous un pin lorsque viennent les ambassadeurs; il réfléchit sur leurs offres brillantes, il consulte ses barons: „Vous avez ouï les offres de Marsille, que faut-il faire? — Roland se lève, Roland à la face intrépide, s'écrie: N'écoutez pas ces promesses, faites sonner les trompes, olifants et buccines, et marchons sur Saragosse! — Ganelon le traître s'avance d'un air doux: Quand Marsille devient votre homme lige, comment refuseriez-vous son

*) Le poète ne parle jamais de Charlemagne qu'en le peignant ainsi „Charles li roy à la barbe grisaigne" (crepue).

hommage? — Le duc Naymes à la tête chauve, à la barbe blanche, approuve le dire de Ganelon: Marsille vient se rendre à vous, pourquoi le refuser? — Et l'assemblée s'écrie: „Le duc parle sagement! — Qui enverrons-nous donc à Saragosse? — Moi, reprend le duc de Naymes, et Charles dit: Vous n'irez pas, car vous êtes faible et vieilli. — Moi, s'écrie ensuite Roland. — Vous n'irez pas, car votre caractère est trop peu endurant; c'est Ganes ou Ganelon qui marchera vers le roi.“ — Et Ganes, c'est l'ennemi de Roland, il l'accuse de vouloir toujours la guerre à son profit, de compromettre l'armée par sa vaillance, et Roland le déteste comme traître et félon.

Ganelon part; le voyez-vous comme il chevauche dans la plaine, accompagné des messages sarrasinois; et pendant la route ils devisent ensemble sur la guerre: c'est Roland qui a poussé Charlemagne aux batailles, c'est donc de Roland qu'il faut se venger. „Par Mahomet! livrez-le-nous, dit l'envoyé du roi Marsille, vous aurez mille besants d'or.“ Et Ganelon sourit. On arrive ainsi aux tentes de Marsille, le roi mécréant. Ganelon est bien accueilli, car il a haine de Roland; celui qui pourra le percer d'outre en outre rendra un grand service au dieu des païens. — „Quel moyen prendre? Seigneur, indiquez-nous une voie pour l'occire. — Sire, voici ce que j'imagine

pour ce bon tour: le comte Roland passera bientôt avec une arrière-garde à travers les montagnes et les défilés; là, vous l'attaquerez inopinément avec toutes les forces sarrasinoises, et pas un des douze pairs n'échappera.“ Ganelon s'en retourne chargé de présents auprès de Charlemagne; il porte avec lui les clefs de Saragosse; Marsille consent à prêter foi et hommage: pourquoi continuer désormais la guerre en Espagne, puisque Marsille est soumis? Il faut s'en retourner en France aux belles cours d'Aix-la-Chapelle, c'est chose convenue. Qui conduira l'arrière-garde au défilé ou puerto des Pyrénées? „Le comte Roland, dit Ganelon avec un air de confiance: puisqu'il est si courageux, à lui le péril!“ Et tous les barons d'un commun avis approuvent ce dire. Roland revêt un haubert richement brodé, un heaume d'acier de fine trempe, il ceint Durandal sa bonne épée, à son cou pend un fort écu, il saisit une lance bien émoulue, dont le goufanon est tout blanc, et voilà qu'il part, suivi de la fleur de la chevalerie. Les douze pairs sont là et mille chevaliers. Traître Ganelon! que Dieu te maudisse! car les Sarrasins se préparent et les mécréants se réunissent en lances épaisses dans le défilé de Roncevaux.

Les preux sont au milieu des rochers où les aigles font leur nid: Olivier, le fin et noble chevalier, monté sur un pic élevé de tous

côtés, voit des masses d'hommes. „Ce sont les païens, cent mille au moins! s'écrie-t-il, les voilà par milliers sur l'horizon. Roland, mon cousin, sonne ton cor d'ivoire, sonne ton olifant, le grand Charles l'entendra et viendra à notre aide. — C'est avec Durandal que je veux accueillir ces félons, répond le vaillant paladin. — Pourtant, sire comte, les montagnes, les défilés sont couverts de lances comme une forêt épaisse." Et Roland saisit son épée et fait sa prière. „Vous m'entendrez crier: Montjoye la royale, le cri de Charles, notre seigneur. Aux armes!" Tous ces braves chevaliers se pressent de saisir l'épée. „Hâtez-vous donc, dit Roland, car Marsille accourt." L'archevêque Turpin fait sa prière; les païens ne sont plus qu'à la distance du trait d'un arc. „En avant, chevaliers!" Et l'on entend le son des cors, les chevaux se mêlent et se confondent: que d'exploits dans cette bataille! La terre est couverte de heaumes brisés, de pieux rompus et de têtes coupées. Roland est comme un lion, il décharge Durandal sur les mécréants; Turpin suit les paladins la massue au poing, comme un digne homme de bataille: „Comte Roland, sonnez du cor, sonnez du cor, pour qu'on vienne à notre aide!" Et le paladin prit enfin le conseil du bon archevêque. Ce son est si puissant, qu'il retentit à travers les vallées d'échos en échos jusqu'à Charlemagne: pourquoi n'ac-

court-il pas en aide à son neveu Roland? Charles est détourné de secourir les chevaliers par le traître Ganelon.

Pendant ce temps, le combat de Roncevaux se continue et se poursuit avec acharnement; que de mécréants mordent la poussière! A leur tour, les dignes barons de France font de grandes pertes: le brillant Olivier est frappé, l'herbe se rougit de son sang; Olivier est le cousin de Roland; à cet aspect, le paladin tombe en défaillance, et lorsqu'il revient, quel spectacle n'a-t-il pas sous les yeux! tous les chevaliers de France sont morts; il ne voit à ses côtés que l'archevêque Turpin, qui bientôt lui-même tombe le crâne brisé. Les Sarrasins entourent le comte Roland; quel carnage encore fait Durandal! Le noble preux reste maître du champ de bataille; il le parcourt, plein de douleur, car pas un seul chevalier n'est autour de lui: en vain il appelle ses amis, l'écho seul lui répond. Il est épuisé de sueur et de fatigue; il cherche de l'eau dans le creux des rochers arides; le voilà pâle, exténué, il perd beaucoup de sang, il s'évanouit sur l'herbe, ombragée de deux pins fleuris, et le plus fier des barons ne peut plus faire tournoyer sa formidable épée: le chêne est brisé par l'ouragan; le voilà renversé sur la terre; Roland fait un dernier effort, Durandal, sa bonne épée, ne doit pas tomber au pouvoir des Sarrasins; devant lui

est un rocher immense, il veut la briser sur ce pic dur comme fer, et chose grande à dire, c'est Durandal qui partage le rocher, comme la faux du moissonneur coupe les blés jaunis.

Il n'est plus le noble comte! et le projet du traître Ganelon est accompli. Charles venge sa mort en gagnant de nouvelles batailles contre Marsille; les païens sont vaincus, mais triste est le deuil de l'armée de France! Roland et les nobles vassaux sont couchés sur l'herbe rougie: quel deuil! quel deuil! Il pleure le grand Charles, il veut voir et toucher le corps de son neveu: on reconnait les douze pairs gisant sur la terre; on étend sur chacun d'eux un manteau d'étoffe rouge en signe de dignité. Roncevaux! fatal souvenir, la terre est jonchée de cadavres. Qui désormais nous fera reconnaître la place où sont tombés les chrétiens? Dieu ne fera-t-il pas un miracle en faveur de ce précieux sang? Dames et chevaliers, le Seigneur a depuis exaucé les prières, et les pèlerins qui vont à Saint-Jacques de Galice voient encore aujourd'hui des ronces partout où moururent les Sarrasins, et des roses blanches où tombèrent les chrétiens.

N'en aviendra-t-il rien au traître Ganelon? La déloyauté restera-t-elle impunie? Quand l'armée est revenue en France, quand elle est passée à travers la bonne ville de Chartres, un parlement de barons se réunit à Mayence

pour juger le traître comte. Mais celui-ci fuit à toutes jambes sur un cheval que lui fournissent ses vassaux et ses parents; déloyal fuyard, il ne veut point combattre! Pinabel, son neveu, traître comme lui, vient défendre son bel oncle; il soutient son innocence. La lice du combat est ouverte; les amis du félon confessent sa déloyauté. Voici des sergents d'armes qui saisissent Ganelon, condamné à être pendu en la place d'Aix-la-Chapelle. Charles, qui veut le voir en la haute potence, monte sur un mulet richement harnaché; les dames s'élèvent aux tours et pavillons du château, le peuple crie à toute voix: „Traître, infâme Ganelon, reçois le prix du mal que tu as fait à ton seigneur et à l'armée du Christ!“ Et quand le félon est écartelé, Charles dit: „Je suis vengé de celui qui m'a privé du vaillant comte Roland et des douze pairs avec lesquels j'ai conquis l'Italie et l'Espagne.“ De ces faits, ajoute le trouvère, dames et chevaliers, je n'ai plus rien à vous narrer. Puisse vous bénir Celui qui expira sur la croix et ressuscita le troisième jour*)!“

Le chant de gestes de Roncevaux est un

*) J'ai traduit presque mot à mot la chanson de gestes de Roncevaux, d'après les deux MSS. publiés en 1837. Je me suis borné à éliminer les longues descriptions, si multipliées dans les romans de chevalerie. Capef.

des plus grands poèmes de chevalerie qui survivent de ces vieux temps; le récit de la Chronique de Saint-Denis, les merveilles de cette épopée de chevalerie, quoique mêlée de fabuleux épisodes, constatent au moins qu'un funèbre souvenir se rattachait à la défaite de Roncevaux; c'était une des grandes infortunes de la chevalerie chrétienne, et la mémoire s'en conservait à travers les âges. Les trouvères du XIIIe siècle ont brodé toute une action dramatique sur la mort de Roland; ils ne disent pas que les paladins de Charlemagne moururent par la main des montagnards gascons, sous Lupus, chrétiens comme eux; cela eût trop affligé les fidèles, car il aurait fallu dire que tant de braves comtes avaient succombé sous les coups de catholiques traîtres et pervers, et ils aimèrent mieux attribuer la mort de Roland aux mécréants et Sarrasins, à la félonie de Ganelon de Mayence. Si l'on revient à *la vérité historique sur* cette fatale infortune de la chevalerie, on doit dire que ce furent les Gascons et Lupus leur duc qui arrêtèrent dans les Pyrénées l'arrière-garde de Charlemagne; les chroniques racontent même le supplice de ce Loup, qui fut pendu comme un félon et déloyal, pour avoir trahi l'armée des Francs Neustriens et Austrasiens. Une chartre de Charles le Chauve rappelle la noire trahison de la race méridionale, et jette à tout jamais la malédiction sur Lupus de Gascogne,

qui a bien mérité le nom de Loup par sa traîtrise envers les paladins de France. —

Cette lamentable mémoire de Roncevaux se conserva longtemps dans les rochers des Pyrénées; un chant des montagnards en langue basque célèbre la victoire de leurs ancêtres sur les guerriers de Charlemagne; il est comme l'expression des sentiments et des haînes de cette peuplade contre les hommes du Nord qui venaient troubler les Pyrénées. Là, nul regret pour les paladins qui sont morts, point de pleurs pour Roland; c'est le symbole de la vengeance contre ces guerriers qui ont quitté le Rhin et la Moselle pour venir menacer l'Èbre. Écoutez ces chants primitifs, sauvages et sublimes. — „Un cri s'est élevé des montagnes, et le pasteur s'est écrié: Qui va là? que me veut-on? et le chien qui dormait aux pieds de son maître s'est réveillé, il a rempli la vallée de ses aboiements. — C'est le murmure sourd d'une armée qui vient; les nôtres y ont répondu du sommet des montagnes, ils ont soufflé dans leurs cornes de boeuf. — Ils viennent, ils viennent, que de nuées de lances! que de bannières! que d'éclairs sortent des armes! Combien sont-ils? Enfant, compte-les bien! — Vingt et des milliers d'autres encore. — Unissons nos bras nerveux, et déracinons ces rochers; lançons-les du haut des montagnes jusque sur leurs têtes, écrasons-les, tuons-les; et qu'avaient-ils à faire dans nos

montagnes, ces hommes du Nord? Quand Dieu fait des montagnes, c'est pour que les hommes ne les franchissent pas! — Et les rochers tombent, le sang ruisselle: combien d'os broyés! quelle mer de sang! — Fuyez, fuyez, vous tous qui avez de la force et un cheval... Fuis, roi Carloman avec tes plumes noires et ta cape rouge; ton neveu, ton plus brave, ton chéri Roland est étendu mort là-bas. — Ils fuient, ils fuient, c'est fini; et vous tous, montagnards, nettoyez vos flèches, serrez-les avec votre corne de boeuf; la nuit, les aigles viendront manger ces chairs écrasées, et tous ces os blanchiront dans l'éternité!"

Point de douleur parmi ces montagnards; ils ne distinguent pas le sang chrétien du sang des Sarrasins; ils ne le trouvent ni plus noble ni plus pur; les hommes du Nord sont venus troubler leurs pâturages, remplir leurs vallées, secouer leurs montagnes, et alors ils ont fait rouler sur leurs têtes des masses de rochers: c'est l'expression de la haine la plus profonde; ils se complaisent à l'idée de voir l'aigle des montagnes dévorer ces chairs sanglantes, à contempler ces ossements blanchis. La défaite de Roncevaux est un souvenir de gloire pour les Basques; ils ont détruit les hommes du Nord dans ces sauvages contrées! En Navarre tout est rempli de la mémoire de Roland; on y voit les chapelles expiatoires en l'honneur du héros, les rochers que Du-

randal a fendus: les échos des Pyrénées vous rediront Roland, comme les flots du Rhin roulent et murmurent avec majesté le nom de Charlemagne*).

Parcourez l'Espagne! les romanceros de Castille, les scagna d'Andalousie, les rambla de Barcelonne, vous raconteront aussi les douleurs de la belle Aude, la chaste femme de Roland, après les funérailles de Roncevaux, tradition qui se répétait de manoir en manoir dans l'Alava, au milieu même des tours du More, en Navarre, à Valence, à Badajoz, à Murcie, où je l'ai retrouvée encore. Voici donc la romance de la belle Aude, en la vieille langue castillane: „A Paris vivait doña Alda, l'épouse de don Roland; elle avait avec elle trois cents femmes pour l'accompagner, toutes revêtues d'une même robe, toutes portant la même chaussure, toutes mangeant à une même table, partageant le même pain, excepté doña Alda, qui était la mayoral; cent de ces filles filaient l'or, cent tissaient les étoffes, cent jouaient des instruments pour distraire leur maîtresse, et au son de ces instruments doña Alda s'endormit un jour, et

*) Pour écrire l'histoire de Charlemagne, il faut visiter le Rhin, l'Elbe, les Pyrénées, l'Èbre, puis revenir encore à Aix-la-Chapelle, à Ravenne, Pavie et Roncevaux: *j'ai salué avec une grande piété historique* toutes ces stations du grand empereur. Capef.

elle eut un songe, un songe fatal de tristesse. Elle se réveille avec une grande frayeur; elle pousse des cris si perçants qu'ils s'entendirent en la cité, et ses filles lui parlèrent: „Qu'avez-vous, notre señora? qui vous a donc fait mal? — Un songe, mes filles, qui m'a donné grande pensée; je me suis vue sur une haute montagne, dans un lieu bien désert, et sur cette montagne si haute, j'ai vu un autour aux ailes éployées; derrière l'oiseau volait un aigle, le poursuivant à cris aigus, et l'autour s'est réfugié sous mes vêtements; ce grand aigle, les yeux pleins de colère, s'efforçait de le tirer de là, il lui déplumait les ailes, il le battait de son bec.“ Or, la camérière lui répondit: „Ce songe, ma señora, je vais vous l'expliquer.“ Et la camérière cherche en vain à consoler sa señora; le rêve fatal demeure en sa mémoire comme une pensée de deuil. Hélas! un autre jour, de grand matin, on apporte des lettres au dedans écrites en noir, au dehors teintes de sang; c'est que l'époux de doña Alda était mort; il était mort don Roland à la défaite de Roncevaux!“

Partout donc cette défaite de Roncevaux avait attristé le peuple chrétien; on la chantait, on la récitait d'une façon lamentable comme la catastrophe de la chevalerie, l'épisode sanglant du règne de Charlemagne. Ainsi chaque génération a son événement funèbre, sa grande défaite qu'elle déplore comme une

funéraille de la patrie ; elle préoccupe ses poètes, elle attriste ses historiens, et quand les temps ont roulé dans l'éternité, il reste encore la mémoire de ce jour fatal où tombèrent les plus hauts défenseurs d'une nationalité perdue !

CHAPITRE VIII.

Guerres de Charlemagne contre les vassaux et les populations lointaines.

Lorsqu'on parcourt les vieilles chroniques et les traditions populaires, on est vivement frappé du caractère d'immensité que présentent les guerres et les conquêtes de Charlemagne. Les annales écrites dans la solitude des monastères sont laconiques comme les oeuvres d'hommes qui, n'ayant point participé aux affaires actives de la vie, les voient toutes comme des événements uniformes et dans un horizon limité. Les pieux enfants des monastères se contentent de citer une date, un fait, un voyage, sans entrer dans aucun de ces détails qui peuvent éclairer l'histoire sur la nature et les résultats de chaque expédition. On ne trouve donc que de simples notes sur les courses conquérantes de Charlemagne ; on sait que le suzerain porta la guerre tantôt sur le Danube, tantôt à la crête des Pyrénées, sur l'Èbre et dans la Bretagne. Aucun détail ne se rattache à ces récits ; seulement, pour les grandes guerres, les chansons de gestes

et les récits de chevalerie viennent ajouter quelques épisodes au tableau général des faits d'armes du roi franc ou de l'Empereur.

De l'étude des chroniques résulte néanmoins le sentiment profond des grandeurs et de la puissance de Charlemagne; rien n'est comparable à cette vaste préoccupation de toute sa vie; on retrouve le roi Charles partout; il parcourt l'Europe sur tous les points, ses diplômes sont datés de plus de cent palais et de fermes royales qui portent des noms divers. S'il habite par prédilection aux pays de la Germanie, s'il aime à se retrouver dans les sombres forêts de ses ancêtres, aux chasses de la Thuringe et des Ardennes, il parcourt incessamment aussi les vastes pays qui forment son empire. Cette activité remuante ne s'apaise jamais; les peuples éclatent et se soulèvent, les ducs et les comtes prennent les armes, et Charlemagne réprime avec vigueur ces tentatives d'indépendance! Il est à cheval et agite sa pesante épée; il n'a ni cesse ni repos dans son oeuvre gigantesque, et sa renommée grandit à tel point, que les chroniques supposent même des conquêtes et des voyages armés qu'il n'a pas accomplis. C'est ainsi que les chansons de gestes attribuent à l'empereur Charles la conquête de Constantinople, ou bien encore une expédition au saint sépulcre. D'après ces poétiques traditions, ce n'est pas seulement jusque sur les

bords de l'Ebre que Charlemagne a porté ses armées, mais encore aux colonnes d'Hercule; il a conquis l'Espagne comme la Grèce, il a brisé la double puissance du califat et de l'empire d'Orient. Dans ce chaos, il est difficile de séparer en deux parts les chroniques réelles et les fausses légendes qui se rattachent à Charlemagne, car ce nom domine le moyen âge; rien de retentissant ne s'est fait alors sans qu'on l'attribue à cette renommée. La critique doit s'exercer au milieu de la confusion des faits et des dates; je vais chercher à fixer ces vastes annales de la conquête dans les proportions de la vérité.

La première guerre partielle, en dehors des trois principales expéditions de Charlemagne, est dirigée contre le Frioul où il y eut une rebellion du duc Rodgause, excitée par l'esprit de la nationalité lombarde, qui se défendait dans un dernier effort contre la domination étrangère. Charles venait de dompter les Saxons lorsque cette révolte éclata; il parut avec ses comtes et ses leudes dans l'Italie (776), livra bataille à Rodgause, qui fut tué dans l'action, et confia à Marcaire, comte franc, l'administration du Frioul, avec le titre de gouverneur des marches.

Ce n'est pas seulement en Italie que les ducs féodaux veulent briser les liens qui les unissent aux Francs, mais c'est encore le duc de Bavière, du nom de Tassillon, comme le

nomment les chroniques; car les chansons de gestes donnent le nom du sage Naymes au duc des Bavarois. Partout où la puissance régulière des comtes et des leudes de Charlemagne ne s'étendait pas, il avait établi des duchés féodaux se rattachant au vaste tout qui depuis forma l'Empire. Les Bavarois avaient un duc militaire comme les Saxons et les Frisons après la conquête; celui-ci devait tribut aux Francs et à Charlemagne, leur souverain. Tassillon, vassal de cette couronne par serments faits au roi Pépin et à son fils, était allié à la famille lombarde, car il avait épousé une fille de Didier, et par le Tyrol la Bavière s'unissait à la race d'Italie. La rebellion du duc de Bavière fut apaisée par l'intervention des évêques: le pape engagea Tassillon à rester fidèle dans son hommage, et il vint à la diète de Worms (781) livrer des otages et prêter serment de fidélité. La Bavière avait déjà des évêchés, et la cathédrale de Ratisbonne s'élevait magnifique sur le Danube. Les basiliques saintes et l'institution des évêchés étaient alors les signes de la civilisation d'un peuple.

Les annales disent aussi que Charlemagne fit pendant cette période une expédition dans la Bretagne, par lui ou par ses lieutenants. Les Bretons formaient dans les Gaules comme une race indomptée qui habitait l'antique pays des Armoriques; ils avaient des moeurs à part,

une langue qui se rattachait au souvenir de la patrie celtique; leurs villes étaient rares, quelques monastères situés sur les grandes rivières avaient préparé à la civilisation de ces contrées sauvages. Dans la Bretagne, les vieilles moeurs dominaient toujours; on voyait des autels druidiques, l'adoration des arbres sacrés, des forêts séculaires; les comtes étaient tout à fait indépendants, et l'Armorique avait en vain juré foi et hommage aux Mérovingiens; Pépin l'avait maintenue à peine à l'aide des comtes et gouverneurs de marches qu'il y avait établis. Les Bretons se réveillèrent encore, et Charlemagne, dans une diète à Worms, résolut une expédition dans l'Armorique; les stériles chroniques rapportent seulement que les succès furent rapides; les Francs prirent les villes, se divisèrent les terres, et les cartulaires contemporains ont gardé souvenir de quelques-uns de ces partages.

Cependant les Lombards conservent l'esprit italien, léger, facile à la révolte; et d'ailleurs ils se trouvent désormais les alliés des Grecs, qui offrent d'appuyer un mouvement contre Charlemagne. Un pacte secret est conclu entre les empereurs et les ducs de Bénévent et de Spolette par le fils de Didier, Adalgise, qui s'était retiré à Constantinople; et les négociations vont si loin, que pour se ployer mieux encore aux habitudes et aux moeurs des Grecs, Arigise, duc de Bénévent, adopte les vêtements

courts, surchargés d'or, qui distinguent les habitants de Byzance; il fait prendre ce costume à ses sujets et se rase la tête comme les Grecs.

Tous ces engagements secrets, c'est le pape Adrien qui les fait connaître encore à Charlemagne; il lui dénonce les rapports qui se continuent entre les Bénéventins et les officiers des empereurs de Constantinople. Charles paraît de nouveau en Italie; il marche sur le Bénévent (787). Le duc envoie son fils Grimoald à Rome pour solliciter la grâce de son père et reconstituer les liens de vassalité; l'hommage est accueilli, Charles vient le recevoir à Capoue, et désormais il place parmi ses feudataires le duc de Bénévent, en lui imposant un tribut annuel de 7,000 sous d'or. Les papes, largement récompensés de l'intérêt qu'ils portaient aux Francs, reçurent en don les villes de Capoue, Piombino et Viterbe, agrandissement du patrimoine pontifical, conséquence de la conquête.

L'empire de Charlemagne touche donc à l'Adriatique; il est en face de la Macédoine, de l'Épire, de l'Albanie; sa frontière s'étend à l'empire grec; il va nécessairement se trouver en rapport, peut-être en hostilité immédiate même avec les Byzantins, leur flotte, leur armée, qui n'ont pas perdu toute leur antique valeur. La guerre ne se fit pas attendre; les empereurs de Byzance, derniers suzerains des

princes de Bénévent, envoyèrent des navires chargés d'armes et de troupes pour appuyer ces tentatives que les Lombards essayaient contre la domination carlovingienne. Cette armée, sous la conduite de Jean le Logothète et d'Adalgise, débarque en Calabre. Mais Grimoald, duc de Bénévent*) et Hildebrand, duc de Spolette, se joignent à Winegise, chef d'un corps de Francs, pour repousser les Grecs; ils leur livrent bataille; les Grecs prennent la fuite. Adalgise est tué pendant l'action; Jean est pris et mis à mort.

Vers le même temps Tassillon, le duc des Bavarois, naguère soumis, reprit les armes à la suite d'intrigues et de négociations avec les Grecs et les Italiens; et ce fut dans le but de réprimer vivement ces tentatives de séditions armées, que Charles convoqua une diète à Ingelheim, afin d'y juger Tassillon, duc de Bavière. C'était le premier exemple d'application des lois germaniques, que cet appel d'un duc, grand vassal de la couronne, devant la diète convoquée, diète souveraine qui prononçait ainsi sur la destinée d'un vassal. Tassillon est dénoncé, et les feudataires décident que, traître et félon, il a mérité la mort; Charles lui fait grâce de la vie, mais il le dépouille de ses États, il le contraint lui et ses fils à prendre le vêtement ecclésiastique, et les Bavarois entrent sous la domination absolue.

*) Arigise mourut le 26 août 787.

Ce ne sont pas les Sarrasins que Charlemagne peut désormais craindre; il les a domptés jusqu'au-delà de l'Èbre en les poussant devant lui. Les Grecs viennent un moment au secours de la race lombarde, ils sont vaincus. Les civilisations anciennes ne menacent donc plus l'oeuvre d'un grand empire; ce qu'il doit redouter, c'est l'énergie sauvage des peuples qui campent à cheval autour de cet empire comme sous une vaste tente. La défaite des Grecs a raffermi la puissance des Francs en Italie, et à ce moment on voit s'agiter contre Charlemagne les Avares, peuplade de Huns que les Grecs prennent à leur solde. Les Wistles, nation esclavonne, campée sur les bords de l'Elbe, font des courses militaires jusqu'au pays des Obotrites et de la Saxe, frontières militaires des Francs. La guerre n'a désormais plus de limites, il faut dompter la race barbare, et les terres les plus lointaines voient se déployer les étendards de Charlemagne; les guerres de Pannonie succèdent aux expéditions de Saxe: on lit alors dans les chroniques les noms de Hongres, d'Esclavons, de Danois, de Wistles *). Charlemagne n'a posé aucune limite à sa création, il gagne incessamment des terres par la conquête. Pendant huit ans ces guerres de Pannonie contre les

*) Comparez les Annales d'Éginhard et celles de Metz, ad ann. 780—805. Pertz a cherché à éclaircir la géographie très-incertaine de ces guerres.

Avares se continuent, et l'on peut à peine en suivre les traces à travers la géographie incertaine du moyen âge; ce sont des irruptions trop lointaines, trop vagues, avec une empreinte trop tartare, pour qu'elles puissent révéler un esprit général; ce qu'on apprend des chroniques, c'est que le chef des Francs dompte successivement les Hongres, les Bohémiens, les Avares, les Danois. Le voici maintenant dans la Dalmatie et la Vénitie; la Bohème vient de recevoir ses lois; bientôt viennent à lui les députés des Dalmates, nation forte et sauvage qui veut payer tribut afin d'éviter une lutte corps à corps contre un prince dont le nom se répand partout. Charlemagne porte une renommée immense, les barbares en gardent une vive impression, ils en ont effroi; les Scandinaves eux-mêmes, retenus dans leurs limites, n'osent attaquer les frontières du nouvel empire; partout éclate ce nom: les soumissions lui viennent; on offre de payer tribut, de recevoir un roi ou un comte; la Corse envoie son hommage, Venise et la Sardaigne reconnaissent sa suzeraineté: au Nord comme au Midi, tout se soumet à cette formidable renommée. Désormais Charlemagne n'est pas seulement un géant de corps, couvert de fer, c'est encore un géant de puissance dans la pensée des barbares.

CHAPITRE IX.

Rétablissement de la dignité impériale en Occident. 800.

Dans le progrès et le développement d'une oeuvre politique, il se dessine et se révèle toujours plusieurs époques; quelque grand et audacieux que soit un homme, il ne marche jamais droit à son but; il ne saisit pas tout à coup la puissance, il s'avance lentement, dans la crainte de soulever l'opposition des esprits, frappés, étonnés, inquiets de la grandeur nouvelle d'un seul homme. C'est ce qui se produit sous Charlemagne, depuis le titre royal qu'il partage avec Carloman jusqu'à son élévation à la dignité impériale, il y a un long et pénible travail qui s'explique par les embarras de la conquête. Avant qu'un chef se pose fort dans une société, il doit mériter par de grands services l'admiration et la confiance des masses; et c'est en quoi l'histoire du pouvoir est curieuse à étudier dans la période carlovingienne.

A son avénement, Charlemagne, fils de Pépin, exerce la royauté avec Carloman, c'est le point de départ de son pouvoir; cette époque n'est marquée d'aucun capitulaire, d'aucune mesure législative; c'est une lutte morale entre les deux frères; Carloman n'est pas le plus fort, et néanmoins il comprime le caractère

absorbant de Charles; ce n'est que lorsque la royauté se concentre dans les seules mains de Charlemagne que le pouvoir devient une institution vigoureuse pour la conquête et l'organisation. Dans la première période de ce règne, Charlemagne a besoin de faire prévaloir sa suprématie par un grand éclat de victoires, et il réprime les peuplades barbares qui entourent ses domaines. A mesure qu'il obtient un succès, il prend un titre de plus, et ces titres sont presque tous romains ou byzantins.

L'influence des moeurs et des coutumes romaines ou des dignités du palais de Byzance fut la même que celle des chefs-d'oeuvre des arts de la grande époque: les barbares étaient éblouis de leur éclat; ils pouvaient renverser les royaumes, réduire les populations à l'état de servage; mais de ces sociétés détruites ils gardaient la couronne brillante d'escarboucles, le sceptre si merveilleusement travaillé, le trône tout relevé d'or et d'émeraudes; ce respect, cet engouement pour les arts et la dignité antique va si loin, que souvent ils ne se servent plus pour leur scel que des cachets à la face des empereurs de Rome. Dans un grand nombre de chartres, Charlemagne prend le titre de patrice; les papes lui écrivent comme à leur protecteur naturel. Charles fut élevé à cette dignité dans un voyage en Italie, à cause des services qu'il avait rendus à la

chaire de saint Pierre, par les chefs de ces familles sénatoriales qui vivaient sur le mont Aventin, et conservaient les souvenirs de la vieille constitution des Césars. A Rome se voyait encore le mélange des idées chrétiennes et de la forme primitive des institutions républicaines. Charlemagne prend aussi dans quelques monuments le *titre* de consul; le consulat vivait encore de nom au VIIIe siècle; il n'avait plus rien sans doute de cette grande dignité romaine qui fit la gloire de la république, mais l'on gardait à Rome, comme de vénérables débris, les souvenirs antiques des vieux temps; le peuple transtéverin, les fils des citoyens qui habitaient le Campo-Vaccino se *souvenaient* des consuls, des tribuns, et toutes les fois qu'un caractère de grandeur se révélait au monde, les Romains lui décernaient quelques-uns de ces titres qui avaient fait la force de la constitution républicaine. Il est à remarquer que les chefs barbares eux-mêmes, tant le nom de Rome était grand, reçurent avec respect ces marques de dignités d'un empire en décadence; c'est que le souvenir des formes survit toujours à la destruction de l'oeuvre; souvent une institution est en ruines, et ceux-là mêmes qui *l'ont* détruite veulent s'emparer de ses souvenirs, de sa grandeur et briller de son éclat.

Patrice et consul de Rome, Charlemagne vise à une autre dignité: l'empire d'Orient et

d'Occident était un de ces souvenirs qui restaient debout au milieu même des ravages des barbares. L'empire d'Occident était tombé sous les mille excursions des peuples conquérants, qui, comme des fleuves, avaient brisé et séparé les terres en cent royautés diverses. Dès que Charlemagne a conquis et mesuré l'espace qu'occupait l'empire d'Occident, lorsqu'il a réuni sous sa domination les peuples qui habitent depuis l'Èbre jusqu'à l'Elbe, depuis la Bretagne jusqu'au Danube, il songe à reconstituer l'oeuvre des Auguste et des César.

Mais avant de reconstituer l'empire d'Occident, objet de ses vieilles ambitions, Charlemagne veut comme les empereurs instituer des rois et donner à son pouvoir une supériorité politique sur les simples royautés.

Dans les vastes terres acquises par la conquête, il y a deux peuples qui forment chacun un tout capable de constituer une royauté; les Saxons, les Bavarois, les Allemands, n'ont pas de territoires fixes; ils sont campés dans leurs villes, plutôt qu'ils ne constituent un royaume; d'ailleurs, lui, Charlemagne, se réserve le gouvernement particulier de ces peuples germaniques; il est dans son centre, dans ses habitudes; là il peut se couvrir de sa peau de loutre, de ses fourrures d'hiver, il a ses palais, ses fermes qu'il gouverne lui-même avec cette attention, cette surveillance, caractère permanent de son pouvoir. Les deux

peuples les plus stables qui forment des gouvernements à part sont les Lombards et les Aquitains; il peut créer pour ces peuples deux royautés séparées avec des institutions politiques; il veut en doter Louis et Pépin, ses deux fils. Le royaume d'Italie doit donc sa création à Charlemagne; c'est une transformation qu'il faut bien caractériser dans l'histoire, car il ne s'agit déjà plus de la couronne lombarde. La constitution du royaume d'Italie est une idée romaine, pontificale, instituée dans des proportions plus larges que l'ancienne royauté lombarde de la Monza; il ne s'étend pas seulement des Alpes à la Toscane; le royaume d'Italie, tel que le comprend l'institution de Charlemagne, embrasse tout le Milanais, la Toscane, l'Exarchat, les grands fiefs de Bénévent, de Frioul et de Spolette; la portion de la Calabre qui n'est plus sous la domination des Grecs; la Vénitie, la Dalmatie, l'Istrie, de manière que toute l'Adriatique est enlacée par ce royaume d'Italie que Charlemagne confère à son fils Pépin; on doit même ajouter que de la correspondance des papes il semble résulter que le patrimoine de saint Pierre, quoique indépendant et séparé du royaume d'Italie, n'en est pas moins sous la protection du roi: ce n'est pas un fief, mais une terre nouvellement organisée, et qui a besoin de cet appui constant d'un pouvoir militaire et protecteur; avec les

troubles de Rome, avec les révoltes des légations ou de l'Exarchat, les papes appellent incessamment le glaive du chef des Francs; ils *invoquent la protection* de la royauté d'Italie que Charlemagne a substituée à la couronne lombarde.

La constitution du royaume d'Aquitaine est aussi *une création* politique, contemporaine de la royauté d'Italie; le nom de Charlemagne a laissé de grands souvenirs dans le Midi; les tours et les monuments publics gardent la mémoire de ce prince, et ce surnom de Magne est donné à plus d'un débris de l'époque carlovingienne. Cependant Charlemagne a peu de goût pour ces villes et ces populations méridionales; il a passé rapidement pour aller en Espagne; il n'y séjourne pas, il est l'homme du Nord; il crée donc pour son fils bien-aimé Louis le royaume d'Aquitaine; Louis gouverne toutes les populations qui s'étendent depuis la Loire jusqu'à l'Èbre, non-seulement les Aquitains à proprement parler, mais encore les Navarrais, les Basques, les Gascons, les Provençaux, qui forment pour le royaume d'Aquitaine les mêmes grands fiefs, les mêmes marches militaires que Bénévent, Spolette, Frioul pour la royauté d'Italie. Louis n'a pas de résidence fixe, quoique beaucoup de ses chartres soient datées de Toulouse; il n'est pas une abbaye qui n'en conserve des traces dans ses archives. Char-

lemagne vieilli veut se reposer sur son oeuvre; Pépin et Louis, rois d'Italie et d'Aquitaine, font dès lors des guerres contre les populations qui bordent leurs domaines. Pépin guide ses leudes contre les Grecs et les Esclavons; Louis, le roi d'Aquitaine, repousse sur les Pyrénées les excursions des Sarrasins souvent audacieuses, puisqu'elles menacent encore Narbonne et la Septimanie. Au fier Austrasien qui va recevoir la couronne impériale. il faut des rois pour lieutenants.

Charlemagne, roi lui-même, a donc fait deux rois, lorsqu'il s'achemine vers Rome, où la couronne impériale doit toucher son front.

Dans la ville éternelle, de vives agitations populaires s'étaient manifestées: des factions existaient comme dans les vieux comices; on avait des bannières, des couleurs différentes; l'anarchie la plus profonde divisait les quartiers de Rome, et les Transtéverins à la physionomie antique renouvelaient les désordres du Forum. Les empereurs grecs n'étaient point étrangers à ces guerres civiles; dépouillés de l'Italie par la force, ils voulaient la reconquérir par la ruse; ils soudoyaient le peuple de la campagne et du vieux Latium pour les soulever contre les papes; et à la mort d'Adrien, sa famille, de grande race romaine, ne voulut point reconnaître et saluer le pape Léon, qui n'était pas issu des patriciens. Il y eut des agitations de places publi-

ques, des révoltes; le nouveau pape fut traîné par les cheveux, soumis à d'indignes traitements, et les annales racontent qu'échappé miraculeusement à ces comices exaspérés, il vint demander secours et appui à Charlemagne.

On doit présumer que ce fut alors que le pontife, pour fortifier sa propre autorité, conçut la vaste pensée de reconstituer l'empire d'Occident sous l'épée de Charlemagne. Cette élévation à la puissante dignité romaine devait grandir la physionomie du roi des Francs, flatter son orgueil, orner sa pourpre et son diadème. Tout ce qui tenait à Rome, je le répète, avait même chez les barbares un caractère solennel. Léon quitta l'Italie pour aller rejoindre Charlemagne. Le chroniqueur désigné sous le nom de poète saxon a raconté cette entrevue de Charlemagne et de Léon III à la diète de Paderborn; qui sait si ce ne fut pas dans cette intimité que le pape et le roi conçurent l'idée de la reconstitution politique de l'empire d'Occident?

Le poète saxon aime alors à rapporter les tristesses du pape, les désordres de Rome; „Comme Léon allait à pied de son palais à l'église Saint-Laurent, le peuple romain, se jetant sur lui, l'accabla de coups, puis lui arracha les yeux et lui coupa la langue. Mais Dieu, par un miracle, lui rendit la vue et la parole. Alors il se sauva de la prison où on l'avait enfermé et se mit en chemin pour re-

joindre Charles à Paderborn, où il était alors. Il lui envoya d'abord un légat, qui raconta au roi les malheurs du pape; Charles, ne pouvant contenir son indignation, fait une allocution à son peuple pour l'exhorter à porter des secours au pontife. A peine a-t-il parlé, qu'un long frémissement se répand dans l'assemblée; chacun court aux armes, et bientôt une armée formidable est levée en faveur du pontife. Charles se promène joyeux au milieu du camp; son front est protégé par un casque d'or, des armes brillantes défendent sa poitrine, et il est porté sur un cheval d'une taille extraordinaire. Devant le camp s'étendent en foule les prêtres, divisés en trois parties; ils portent devant eux les étendards sacrés de la croix, et tout le monde, clercs et laïques, attendent avec impatience le pontife. L'on apprend bientôt qu'il s'avance, accompagné de Pépin; alors Charles fait former un grand cercle et divise son armée comme une ville; lui-même, placé au milieu du rond, attend avec joie la venue du pontife; sa haute taille surpasse celle de tous ceux qui l'entourent, et domine tout le peuple. Mais déjà le pape a atteint la troupe extérieure, dont les costumes, la langue, les habillements et les armes diverses excitent son étonnement: ces troupes étaient formées de soldats venus de toutes les parties du monde. Aussitôt Charles se hâta d'aller le saluer avec un profond respect; il

l'embrasse et le baise à la bouche; leurs mains se joignent, et c'est d'un pas égal qu'ils marchent, mêlant leurs discours de mots flatteurs. L'armée entière se prosterne trois fois devant le souverain pontife; trois fois aussi le menu peuple se courbe à ses pieds dans la poussière, et par trois fois le pape adresse mentalement au ciel des prières pour ce peuple. Arrivés au milieu du cercle, le roi et le pape s'entretiennent de diverses choses; Charles s'informe des malheurs qu'a subis le vénérable prélat, et c'est avec le plus grand étonnement qu'il apprend comment il a recouvré les yeux et la langue qu'un peuple impie lui avait arrachés. Ils marchent ensuite vers le temple; sur le seuil, les prêtres entonnent à la louange du Créateur un cantique d'actions de grâces; le peuple salue de cris joyeux le passage du pontife, et sa grande voix s'élève jusqu'aux cieux. Conduit par Charles, l'apôtre entre enfin dans le temple et y célèbre avec la pompe d'usage le saint sacrifice de la messe. L'office divin terminé, le roi engage Léon à se rendre dans son palais, et dans ce lieu somptueux, où les murs sont revêtus de tapisseries peintes, où les siéges étincellent d'or et de pourpre, ils jouissent des délices les plus nombreux et les plus variés; puis commence le festin, car déjà le Falerne languissait sur les tables dans les vases d'argent. Charles et Léon mangent et boivent

ensemble; puis, après le repas, le pieux roi comble son hôte de présents magnifiques et se retire dans son appartement, tandis que le souverain pontife regagne son camp. Telle fut la réception que fit Charles à Léon, lorsque ce dernier fuyait les Romains et son propre pays."

Après cette entrevue solennelle, Charles passe les Alpes, suivi de ses leudes et de quelques milliers de lances; il visite Milan, Ravenne, Rimini, Pavie; ses bannières se déploient bientôt dans la campagne de Rome; de loin, il salue les murailles de la cité. Comme Charlemagne est revêtu de la dignité de patrice, les sénateurs, les tribuns, les comices accourent au-devant de lui et l'accueillent avec toutes les pompes de la vieille Rome et de l'Église. Il est là comme un souverain: pape, évêques, patriciens et peuple, recourent à lui pour obtenir justice et jugement: il doit prononcer sur les sanglantes querelles qui divisaient le pape Léon et les patriciens de Rome. Charlemagne monte au tribunal des anciens préteurs: Léon, accusé de crimes secrets, jure par serment solennel qu'il est innocent de tout crime, et la sentence fut prononcée contre les accusateurs; le pape fut exalté, conduit processionnellement dans les basiliques.

Alors, on approchait des fêtes de Noël, solennité de l'Église chrétienne que Charlemagne aimait à célébrer, comme la Pâque,

dans les monastères ou les basiliques. La fête de Noël était d'autant plus brillante encore, que dans ces temps elle commençait l'année; des flots de peuple accouraient aux vieilles églises: la naissance du Christ, rénovation du monde, ouvrait les portes du nouvel an. Lorsque la cloche sonna l'heure des bergers sur la montagne, Charlemagne vint dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran. On y célébrait la messe de la Crèche après matines avec toutes les pompes du pontificat; l'encens s'élevait sur l'autel, et les croix grecques et latines resplendissaient au milieu des chapes et des vêtements dorés des évêques et des diacres. Charlemagne agenouillé priait Dieu devant les reliquaires, lorsque le peuple, agité comme les flots de la mer, fit entendre des cris d'enthousiasme, et mille voix se mêlèrent pour exalter le grand roi des Francs en le proclamant empereur. „Le saint jour de la naissance du Seigneur, dit Éginhard, tandis que le roi Charles assistant à la messe se levait de sa prière devant l'autel du bienheureux apôtre Pierre, le pape Léon lui posa une couronne sur la tête, et tout le peuple romain s'écria: „Charles, Auguste, couronné par Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire!“ Après laudes, il fut adoré par le pontife, selon la coutume des anciens princes, et quittant le nom de patrice il fut appelé empereur et Auguste.

Ainsi dans cette cérémonie de Noël, jour où le Sauveur du monde était né, l'empire d'Occident fut reconstitué. Désormais Léon n'avait plus à craindre ni les Romains séditieux, ni les empereurs de Byzance qui convoitaient incessamment l'Italie. Une sorte de pacte s'établit entre les empereurs d'Occident et les pontifes de Rome, ainsi que le représente la grande mosaïque du palais de Latran, quand Léon et Charlemagne agenouillés se placent tous deux sous la commune protection de saint Pierre. Y avait-il supériorité d'une dignité sur l'autre? Là fut l'objet d'une querelle interminable, duel incessant entre la force matérielle et la force morale: Charlemagne eut la supériorité sur Léon, comme l'homme d'armes vigoureux et fort sur le clerc faible et désarmé, éternel symbolisme de la lutte entre la puissance civile et la puissance ecclésiastique.

Charlemagne, élevé à l'empire, accabla de ses dons l'Église de Rome; les châsses bénites furent ornées de pierres précieuses, de joyaux éclatants, et les annalistes du pontificat ne manquent pas d'énumérer les croix d'or ornées d'améthystes que donna le nouvel Auguste aux basiliques chrétiennes: il y avait des tables d'argent, des bassins ou patènes d'or; un calice, vaste coupe destinée à distribuer le sang du Christ au peuple; puis une immense croix ornée d'hyacinthes belles comme

la violette printanière. Une médaille existe aussi pour transmettre à la postérité la plus reculée la mémoire de l'institution de l'empire d'Occident; la coutume numismatique de Rome s'était même maintenue: sur une face on voit le symbole de cette élévation subite de Charlemagne à la grande dignité impériale; la figure du vieil empereur y est incrustée avec ses traits mâles, belliqueux, et on le qualifie de notre seigneur, dominus noster; sur l'autre face, on voit la ville de Rome, ses murailles antiques, avec cette inscription en caractères majuscules: Renovatio imperii; et pour constater plus magnifiquement l'existence du nouvel empire, la supériorité de son pouvoir, Charlemagne, le grand constructeur des monuments publics, fit bâtir à Rome, à l'imitation des Césars, un palais pour tenir ses plaids et cours de justice. Désormais tout fut inscrit sous la date de l'empire, on ne parle plus de l'empereur Charles qu'avec les titres de seigneur et d'Auguste, et les patriciens et les comices le saluèrent comme leur maître et leur César. Ce ne fut qu'après avoir réglé les destinées de son pouvoir, qu'il repassa les Alpes pour saluer de nouveau les vieilles forêts de la Germanie.

CHAPITRE X.

Organisation de l'Empire.

Ce rétablissement de l'empire romain dans les proportions antiques imprime désormais un vaste caractère d'unité à l'administration des terres conquises par Charlemagne. Sous l'ascendant de son sceptre et de la pourpre, deux royaumes sont fondés, l'Aquitaine et l'Italie; ils forment comme le premier degré de cette hiérarchie qui désormais formulera l'empire d'Occident: deux rois sous le sceptre de l'Empereur, puis les peuples tributaires qui vivent dans les marches et frontières, et les grands fiefs, sorte de vassaux lointains sous la domination impériale. Ce système s'organise alors et prend des proportions régulières: il indique dans le nouvel empereur une intelligence profonde; car sa hiérarchie repose sur trois fonctionnaires principaux qui reçoivent les ordres immédiats du chef suprême. Les premiers résident dans une ville fixe: magistrats civils et militaires à la fois, ils tiennent leur origine des formules romaines: presque partout ils ont le titre de comtes (comites); ils rendent la justice, prennent les armes s'il le faut pour repousser l'ennemi ou s'avancer pour la conquête; leur caractère est néanmoins plus civil que belliqueux. Les seconds, gouverneurs des marches, sous les titres de chefs, marquis,

ont au contraire une mission armée plus encore qu'une magistrature*); c'est le type de Roland, d'Ogier le Danois; ces gouverneurs des marches sont placés aux frontières, à la face des peuplades barbares qui pourraient désoler l'Empire; ils campent comme les centurions et les tribuns qui commandaient les légions sur les extrêmes limites de l'empire. Enfin, une troisième dignité est instituée spécialement par les Carlovingiens; sans avoir rien de permanent, rien de fixe, elle est tout ambulatoire; les missi dominici, interprètes des instructions de l'Empereur, se portent dans un district, dans une ville; ils réunissent tous les pouvoirs, ils rassemblent les comices ou les armées; ils président les institutions municipales ou les assises que tiennent à chaque saison les magistrats des villes, les hommes libres, les possesseurs de terres, tous ceux enfin qui doivent service à la couronne. Les fonctions des missi dominici dominent toutes les autres.

Cette organisation de l'empire de Charlemagne est tout administrative; roi ou empereur, il conserve et maintient les institutions

*) Charlemagne n'est point favorable au système administratif et militaire des ducs (duces). Cette dignité lui paraissait trop puissante, trop indépendante; c'est de la féodalité, et non point de l'administration soumise, obéissante, telle qu'il l'entendait avec sa théorie des missi dominici.

inhérentes aux moeurs et aux habitudes germaniques. Il y aurait excès de classification à rechercher des principes réguliers dans la réunion des assemblées du champ de mars ou de mai: groupées autour des rois carlovingiens, ces assemblées, dont on a trop grandi l'importance, n'étaient que des plaids militaires, des réunions tumultueuses qui venaient à l'appel de l'Empereur se concerter sur l'objet qu'il proposait en délibération. S'il s'agissait d'une expédition militaire où des milliers de lances devaient s'agiter, alors c'étaient les leudes, les possesseurs de terres domaniales qui accouraient au champ de bataille pour marcher sous le gonfanon de leur suzerain; là où il y avait des terres à conquérir et une domination à fonder, chaque leude était à cheval, suivi de ses hommes, et c'est pourquoi ces assemblées, qui se tenaient dans le principe en mars, furent retardées jusqu'en mai: les fourrages étaient rares, les chevaux en manquaient quand le soleil de mars était faible; au mois de mai, au contraire, les prairies étaient fleuries; on campait au milieu des champs sous la tente: dans ces délibérations, on ne discutait pas, on votait par acclamations; l'Empereur disait: „Mes fidèles, j'ai résolu telle expédition en Espagne ou au-delà des Alpes, contre les Huns ou les Arabes," et les leudes s'écriaient: „Nous te suivrons, rex ou imperator!" L'expédition

était prête, et le service militaire promis par acclamation dans les diètes; quelques semaines après, l'expédition militaire marchait à la conquête.

Lorsqu'il s'agissait d'un jugement civil, car l'assemblée du mois de mars ou de mai prononçait aussi des condamnations, la même diète était convoquée, mais on y voyait de vieux leudes qui ne marchaient plus aux expéditions militaires, des évêques et des clercs; cette assemblée, sans époque fixe, se tenait çà et là dans un château, dans une ferme du domaine royal, au milieu d'une forêt. L'accusé paraissait, comme on en voit l'exemple dans Tassillon, duc de Bavière; il portait la tête baissée, le front assombri devant ses pairs; on l'interrogeait, on le pressait, et cette diète avait le droit de déchoir un leude ou un comte, un duc, et même un souverain, et de le confiner dans un monastère. Au milieu de ces grandes diètes, composées d'évêques, de clercs, Charlemagne dictait ses capitulaires, grandes formules législatives de l'époque; mélange un peu confus de dispositions civiles, ecclésiastiques, et pour lesquelles il fallait le concours de la force morale et de la force matérielle. Les capitulaires sont comme le résumé de l'esprit et de la tendance de ces diètes, restées debout dans le droit public de la Germanie. En Allemagne surtout, il faut chercher les traces de l'empereur Charles; là,

tout se rattache à cette physionomie. En France, nous n'en avons que des vestiges faibles, à ce point que les ordonnances de la troisième race ne font presque pas d'emprunt aux capitulaires; l'époque importante de Charlemagne est ce passage de la royauté partagée à la royauté unie, de cette royauté au patriciat, et du patriciat à l'empire. Mais jusqu'ici tout reste militaire et conquérant; l'organisation civile et politique n'arrive jamais que lorsque le pouvoir est affermi. Il faut vivre avant d'étudier et de fixer les conditions de l'existence!

CHAPITRE XI.

Dernière période de la conquête carlovingienne. Les Saxons. Les Danois. Louis d'Aquitaine en Espagne. Pépin en Italie. Les Huns.

L'oeuvre n'était point finie; une dignité, quelque grande qu'elle soit, ne donne pas la force matérielle lorsqu'il s'agit de conduire et de diriger les tribus nomades; il faut des peines, des sueurs incessantes, il faut rester chef de guerre avec toute la puissance de commandement, un manteau, serait-il de pourpre ou d'or, ne donne pas d'autorité sur les compagnons de bataille. Ce qui est né des armes doit se maintenir par les armes; il n'est pas permis à un conquérant de s'arrêter; on reproche souvent l'ambition à ceux

qui se jettent dans ces carrières de périls et de gloire; pour eux, la guerre devient une nécessité; les chefs qui ont partagé le péril ne souffrent pas le repos, l'oisiveté stérile; quand on a élevé des autels à la Victoire, il faut incessamment la servir: une génération ne change pas à chaque période; née avec le fer, il lui faut du fer; le bruit des combats devient pour elle une nécessité: Charlemagne, comme tous les conquérants, ne pouvait comprimer les *flots soulevés*; il avait à satisfaire les justes ambitions des hommes de guerre qui l'avaient suivi dans les conquêtes; il avait fait bouillonner le sang dans les têtes humaines, il ne pouvait pas le calmer à volonté. Sa condition de force, c'était la victoire comme l'avaient accomplie Charles Martel et Pépin; c'était son dur héritage.

A cette époque pourtant, un nouveau caractère semble s'empreindre aux expéditions militaires de Charlemagne; les terres ne lui manquent pas, il en a suffisamment sur une étendue de plusieurs mille lieues carrées. Quand on lit la géographie de l'oeuvre carlovingienne, on voit que ses frontières sont presque plus étendues que l'empire d'Occident d'Honorius; elles se perdent et se confondent au milieu des peuplades germaniques, jamais complètement vaincues par Rome. Charlemagne n'a plus besoin d'élargir cette vaste étendue de territoire; seulement, il faut la contenir dans

les conditions d'obéissance et réprimer ses révoltes. La guerre change donc d'aspect; on ne marche pas pour conquérir, pour ajouter de nouveaux domaines, l'Empire est assez vaste pour satisfaire toutes les ambitions: la France telle qu'elle est aujourd'hui, une large fraction de l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne jusqu'à l'Èbre; que peut-il obtenir de plus? Mais ces territoires sont habités par des populations turbulentes et indomptées, il faut veiller incessamment sur elles, on doit leur imposer l'ordre, la hiérarchie, et c'est là la tâche immense de l'oeuvre carlovingienne.

Presque partout roi, empereur, il a établi des comtes, des gouverneurs des marches et frontières; ce sont comme les chefs de camps militaires; ils se placent à l'extrémité des limites avec de nombreuses troupes de soldats francs, germaniques, lombards, car l'Empereur emploie tous ces éléments à la conquête; ils bâtissent des bourgs, des villages, quelques-uns ont des terres et les cultivent par les colons militaires, à l'imitation de Rome, quand les légions élevaient des villes et des autels en l'honneur d'Auguste ou de Tibère. Ces comtes, ces gouverneurs de marches appellent une surveillance attentive, et c'est pourquoi Charlemagne n'est jamais en repos; il ne le peut pas, le sommeil n'est pas fait pour les fondateurs de grandes choses. Ce qui surprend et qui émerveille en lisant les chroni-

ques contemporaines, c'est l'incompréhensible activité de l'Empereur, même déjà vieilli: on le voit partout: il signe des capitulaires depuis les Pyrénées jusque sur les frontières de la Frise ou du Jutland; pèlerin de la gloire, il ne prend pas haleine, il va tenir ses parlements militaires d'une contrée à une autre; et si l'on remarque combien les voies de communication étaient difficiles, cette activité paraîtra comme un des grands phénomènes de la vie de Charlemagne.

Bientôt sa tâche devient tellement laborieuse, qu'il s'adjoint ses deux fils Louis et Pépin: à l'un il confie les guerres d'Aquitaine, les expéditions en Espagne, la répression des Sarrasins, le midi de l'Empire, avec l'aide des comtes francs qu'il lui adjoint pour le diriger; à l'autre, les guerres de Pannonie et de Bavière, mais toujours avec l'aide de comtes francs et d'Adalard, abbé de Corbie, fils du comte Bernard, qu'il lui donne pour guide. Lui, roi, empereur, se réserve constamment les expéditions de Saxe; elles semblent lui plaire davantage, peut-être aussi parce qu'elles lui paraissent plus difficiles, plus menaçantes pour les frontières d'Austrasie; il fait ces guerres en personne avec son fils chéri, Charles ou Charlot.

Les guerres de conquêtes, dans la période carlovingienne, sont faciles à suivre et à saisir, parce qu'elles paraissent saillantes. Il y a

trois expéditions qui se développent comme des fleuves majestueux : les guerres de Lombardie, de Saxe et d'Espagne ; on peut en voir le commencement, le milieu, et en suivre la fin à l'aide des chroniques ; elles sont chacune si vivement empreintes de la spécialité, qu'elles pourraient être le sujet de vastes épopées. Il n'en est pas de même de ce qu'on peut appeler les guerres de répressions militaires, accomplies par Charlemagne sur toute la surface du vaste Empire ; ses armées ne débordent plus à l'extérieur, elles marchent dans les terres acquises pour en contenir les peuplades. A chaque parlement, on se réunit, non plus pour s'élancer sur des contrées lointaines au-delà même de la civilisation, mais pour maintenir l'obéissance de celles qu'on a déjà sous sa loi. L'histoire de ces guerres obscures, brièvement racontée, est insaisissable pour la chronologie et le classement, et cependant les chroniques en sont remplies ; elles forment des épisodes plus ou moins curieux dans la vie du suzerain : voyez ces comtes qui campent sur les marches ou frontières, ils ont pour mission de réprimer les Saxons, les Bretons, les Sarrasins ou les Visigoths d'Espagne, les Lombards ou les Grecs d'Italie ; si ces peuples refusent l'obéissance, s'ils ne paient pas les tributs ou le service militaire, les comtes se précipitent sur leur territoire et éteignent la révolte dans le sang.

La partie épique de la guerre contre les Saxons a fini avec Witikind; la conversion de ce chef de guerre, la foi et l'hommage qu'il a prêtés ont opéré un changement notable dans l'état politique ou militaire des Saxons; ils n'ont plus cette grande personnalité autour de laquelle ils peuvent se réunir; des comtes ont été établis et à côté des comtes les évêques; la force militaire est aux uns, la puissance répressive et morale aux autres; les comtes surveillent les tribus, les évêques enseignent et civilisent. Ces deux moyens peuvent être puissants, mais ils n'arrêtent rien encore; l'esprit remuant, actif des Saxons se manifeste incessamment, les chroniques en sont remplies. Sept ans après la conversion de Witikind, voici ce qu'on lit dans les annales contemporaines (793): „Tandis que le roi songeait à terminer la guerre commencée, et était résolu à envahir une seconde fois la Pannonie, on lui apporta la nouvelle que les troupes que conduisait le comte Théodoric avaient été arrêtées et taillées en pièces par les Saxons, près de Rastingen sur le Weser. Instruit de ces faits, mais dissimulant la grandeur du mal, le roi renonça à l'entreprise de Pannonie (794). Le roi résolut d'attaquer la Saxe avec une armée divisée de telle façon qu'avec la moitié il entrerait en personne par la côte méridionale, et que son fils Charles passerait le Rhin à Cologne avec l'autre portion,

et viendrait en Saxe par l'Occident. Ce dessein fut accompli, quoique les Saxons se fussent arrêtés à Sintfeld, et attendissent là l'arrivée du roi, se disposant à le combattre; ils perdirent l'espérance de la victoire qu'ils se promettaient faussement peu de temps avant, se rendirent à discrétion, et vaincus sans combat, se soumirent à la puissance du roi. Ils donnèrent des otages et s'engagèrent par serment à grande fidélité (795). Quoique les Saxons eussent donné des otages l'été passé, et prêté les serments qui leur avaient été imposés, le roi, ne perdant pas le souvenir de leur perfidie, tint, selon la coutume solennelle, l'assemblée générale dans le palais de Kuffenstein, sur le Mein, au-delà du Rhin, vis-à-vis de Mayence. Il entra en Saxe avec son armée, et la parcourut presque entière en la ravageant; lorsqu'il fut parvenu à Bardinwig, il y dressa son camp, et attendit l'arrivée des Esclavons, auxquels il avait donné ordre de s'y rendre; mais il reçut la nouvelle que Wiltzan, roi des Obotrites, en passant l'Elbe, était tombé dans les embûches que lui avaient tendues les Saxons près du même fleuve, et qu'il avait été tué par eux. Cette action mauvaise ajouta dans l'esprit du roi comme de nouveaux aiguillons pour attaquer plus tôt les Saxons, et redoubla sa haine contre cette nation perfide. Il dévasta une grande partie du pays, reçut les otages qu'il exigea, et retourna en France.

(796) Le roi attaqua en personne la Saxe avec l'armée des Francs, et après avoir dévasté une partie de ce pays, il revint au palais d'Aix pour y passer l'hiver. (797) Le roi entra en Saxe pour dompter l'orgueil de ce peuple perfide, ne s'arrêtant qu'après en avoir parcouru tout le pays, car il s'avança jusqu'à ses dernières frontières, à l'endroit où la Saxe est baignée par l'Océan, entre l'Elbe et le Weser. (798) Le roi, fortement irrité contre les Saxons, qui avaient tué Gottschalk, un de ses officiers, et plusieurs autres comtes qu'il avait envoyés à Siegfried, roi des Danois, réunit son armée dans le lieu nommé Minden, et plaçant son camp sur le Weser, il attaqua les traitres qui avaient violé leur foi, et vengeant la mort de ses envoyés, il dévasta par le fer et le feu toute la partie de la Saxe qui se trouve entre l'Elbe et le Weser. (799) Le roi tint son assemblée générale près du Rhin à Lippenheim, passa le même fleuve avec toute son armée, s'avança jusqu'à Paderborn, y plaça son camp, et y attendit l'arrivée du pontife Léon qui s'avançait vers lui. Il envoya cependant son fils Charles vers l'Elbe avec une partie de l'armée, pour régler certaines affaires entre les Wiltzes et les Obotrites, et recevoir quelques Saxons du Nord. (802) Le roi, pendant l'été, se livra à la chasse dans les Ardennes, envoya une armée en Saxe, et fit dévaster le pays des Saxons au-delà de

l'Elbe. (804) L'Empereur passa l'hiver à Aix-la-Chapelle; au retour de l'été, il conduisit en Saxe une armée, transporta en France avec leurs femmes et leurs enfants tous les Saxons qui habitaient au-delà de l'Elbe, et donna leur pays aux Obotrites."

Dans ces guerres contre les Saxons, Charlemagne commence ses rapports avec les Scandinaves et particulièrement aves les Danois, qui habitent la presqu'île du Jutland; ils sont gouvernés par un roi que les chroniques appellent Siegfried, le vieil ami de Witikind, et qui lui a prêté la main dans les batailles. La presqu'île du Jutland était, comme la Lombardie, le refuge de tous les mécontents de l'Empire; on fuit la main de Charlemagne parce qu'elle blesse et comprime: les Saxons ne furent si intrépides, ne s'élancèrent si souvent sur les terres de Charlemagne, que parce qu'ils avaient pour appui les Danois et derrière eux toute la nation scandinave. Lorsque les fiers Saxons reculent devant le pouvoir de l'empereur des Francs, les Danois apparaissent comme auxiliaires, car leurs terres sont menacées; les comtes francs établis par Charlemagne aux marches et frontières posent leurs camps jusque sur la terre scandinave. Les chroniques font aussi souvent mention de ce Godefried qui régnait après sur les Danois. Il faut encore ici rappeler le récit de ces

vieux âges. (804) „Godefroi, roi des Danois, vient avec une flotte et toute la cavalerie de son royaume au lieu nommé Schleswig, sur les confins de son royaume et de la Saxe. Il promit qu'il se rendrait à une conférence avec l'Empereur; mais, effrayé par le conseil des siens, il ne s'approcha pas davantage, et consentit par ses ambassadeurs à tout ce qu'on voulut. L'Empereur s'était arrêté près de l'Elbe, au lieu nommé Holdenstein, et lui avait envoyé une légation pour qu'il rendît les déserteurs. (808) Au commencement du printemps, comme on annonça à l'Empereur que Godefroi, roi des Danois, était entré avec une armée dans le pays des Obotrites, il envoya, avec de nombreuses troupes franques et saxonnes, son fils Charles sur l'Elbe, et lui ordonna de résister à ce roi insensé, s'il essayait de passer les confins de la Saxe. Mais Godefroi, après quelques jours de station sur le rivage, ayant assiégé et pris quelques forts des Esclavons, s'en retourna avec une grande perte des siens. (809) Godefroi, roi des Danois, envoya de certains négociants pour dire qu'il avait appris que l'Empereur était irrité contre lui, parce que, l'année précédente, il avait conduit une armée dans la région des Obotrites et vengé ses injures; il ajoutait qu'il voulait se justifier de l'imputation portée contre lui, et qui le taxait d'avoir le premier rompu l'alliance; il demandait qu'on tînt en deçà de

l'Elbe, et sur les confins de son royaume, une assemblée des comtes de l'Empereur et des siens, afin que les choses qui s'étaient faites pussent être mutuellement expliquées et réparées de concert. L'Empereur ne rejeta pas cette demande, et le congrès se tint avec les grands Danois en deçà de l'Elbe, dans le lieu nommé Badenfliot. On énuméra et l'on mit en avant de côté et d'autre beaucoup d'affaires, et l'on se sépara en laissant la chose très-imparfaite. — L'Empereur apprenant plusieurs traits de l'orgueil et de la jactance du roi des Danois, ordonna de bâtir une ville en deçà de l'Elbe et d'y placer une garnison franque. Il assembla pour cet effet des hommes en Gaule et en Germanie, les munit d'armes et de toutes les choses à leur usage, et commanda de les mener par la Frise au lieu désigné. Thrasicon, duc des Obotrites, fut tué en trahison dans le port de Rerich par des hommes de Godefroi. Quand le lieu où on devait bâtir la ville eut été déterminé, l'Empereur mit à la tête de cette affaire le comte Egbert, et lui ordonna de passer l'Elbe et d'occuper ce terrain : il est situé sur la rive de la Sture, et porte le nom d'Esesfelth. Egbert et les comtes saxons en prirent possession vers le milieu de mars, et commencèrent à le fortifier. (810) L'Empereur, alors à Aix-la-Chapelle, méditait une expédition contre le roi Godefroi. Il reçoit tout à coup la nou-

velle qu'une flotte de deux cents navires, venue du pays des Nortmans, avait abordé en Frise et dévasté toutes les îles adjacentes à ce rivage; que cette armée était entrée sur le continent, et que trois combats entre elle et les Frisons avaient eu lieu; que les Danois vainqueurs avaient imposé un tribut aux vaincus: que sous le nom d'impôt, cent livres d'argent avaient été payées par les Frisons, et que le roi Godefroi était de retour chez lui. Cette nouvelle irrita tellement l'Empereur, qu'il expédia de tous côtés des envoyés pour toutes les régions, afin qu'on assemblât une armée, et partit de son palais et se rendit sur-le-champ à la flotte. Bientôt il passa le Rhin au lieu nommé Lippenheim, et résolut d'y attendre les troupes qui n'étaient pas encore arrivées. L'armée assemblée, il se rendit sur la rivière de l'Aller avec autant de vitesse qu'il fut possible d'y aller, et dressa ses tentes auprès du confluent de ce fleuve avec le Weser. Il attendit là l'issue des menaces de Godefroi; car ce roi, enflé de la vaine espérance d'une victoire, se vantait d'en venir aux mains avec les troupes de l'Empereur. Mais quand il eut demeuré quelque temps dans ce lieu, il fut instruit que la flotte qui avait dévasté la Frise était rentrée en Danemark, et que le roi Godefroi avait été tué par un de ses serviteurs.“

Ce mouvement des Danois préoccupe vi-

vement l'Empereur; déjà il cherche à le comprimer sur l'Elbe; il établit là des postes avancés de quelques mille lances; il fait camper sur les frontières les comtes saxons dévoués à son système; il est sûr d'arrêter l'invasion. Mais avec cette rapidité de coup d'oeil qui saisit et voit tout, Charlemagne s'est aperçu que les moyens militaires vont changer pour l'attaque comme pour la défense: il a donné le plus puissant essor à la guerre territoriale; il a traversé les montagnes, les fleuves et les contrées les plus lointaines; il imite les Romains dans la formation de ses troupes, dans ses marches et contre-marches; mais l'intervention des Danois modifie les éléments de la guerre; ce ne sont pas ici seulement des soldats valeureux sur le champ de bataille comme les Saxons; mais toutes ces nations scandinaves se sont livrées avec ardeur aux expéditions maritimes, elles ont des flottes, des milliers de barques qui transportent intrépidement des troupes nombreuses sur les côtes les plus éloignées, comme on l'a vu dans la conquête de la Grande-Bretagne.

Charlemagne sent bien que sur ce point son empire est vulnérable; il a toujours combattu en rangs pressés sur la terre solide; ses comtes savent conduire des nuées de lances, des chevaux bardés de fer; mais cela ne sert à rien pour arrêter les expéditions maritimes: qu'opposera-t-il à ces hommes, lors-

qu'ils se présenteront sur les côtes de la Frise et de la Neustrie*)? Il n'y a nul moyen de lutter contre ces flottes qui pénètreront par tous les côtés; son empire est comme un homme cuirassé de fer atteint à la jointure du cuissard: c'est le lion qui se roule en vain lorsque le dard de la guèpe le pique. Il est déjà trop avancé dans la vie pour créer un système maritime; il le tente, mais c'est en vain: et voilà pourquoi il se préoccupe si tristement de l'avenir de l'Empire, lorsqu'il aperçoit en mer les flottes danoises.

La seule expédition qu'avait accomplie Charlemagne au-delà des Pyrénées, avant de ceindre la couronne impériale, n'avait poussé sa domination militaire que jusqu'à l'Èbre; les romans de chevalerie seuls supposent la conquête féodale de toute l'Espagne par Charlemagne jusqu'à Cadix et le Portugal (portus Galliae), elle ne dépassa par Saragosse et Pampelune; il s'établit sur la frontière méridionale une espèce de système féodal, toujours fondé sur l'idée romaine des camps militaires; on créa des comtes des marches d'Espagne, comme il y avait des comtes saxons; ils durent contenir les populations sarrasines, les

*) Les côtes de la Frise furent déjà attaquées par les Scandinaves en 810; la Neustrie ne le fut que sous le règne de Louis le Débonnaire, particulièrement sous Charles le Chauve.

Visigoths et les Saxons eux-mêmes; les conquêtes carlovingiennes en Espagne furent alors divisées en deux marches: 1° la marche de Gothie ou de Septimanie, qui répondait à la Catalogne actuelle, et qui eut Barcelonne pour capitale; 2° la marche de Gascogne, qui comprenait les villes françaises de Navarre et d'Aragon. Ensuite des rapports de vassalité s'étaient presque partout établis entre les alcayds gouverneurs des villes rapprochées des frontières et Louis, roi d'Aquitaine. Le gouvernement des Sarrasins en Espagne s'était morcelé, la guerre civile était partout, les enfants du prophète se battaient de cité à cité; les comtes francs profitèrent de ces divisions pour recevoir des hommages et conquérir des villes. Louis accomplit cette mission donnée par Charlemagne, et contint fermement les populations jusqu'à l'Èbre.

Dans l'Italie, la répression des races vaincues est plus facile, les conquêtes sont plus durables; passer les Alpes n'est rien pour cette armée austrasienne si intrépide. Pépin, roi d'Italie, est là le lieutenant de l'Empereur, comme Louis conserve ce titre aux Pyrénées: Charlemagne se préoccupe de cette guerre parce que l'Italie se lie au Tyrol et aux Alpes, qui sont les clefs de la Germanie; maître de la Pannonie et de la Dalmatie, il lui faut garder la Lombardie, les fiefs qui lui donnent la domination de l'Adriatique; ses campagnes

d'Italie deviennent un théâtre actif où il se trouve en présence non-seulement des Grecs, mais encore des Huns, des Avares, des Bulgares, qui campent au centre de l'Europe. C'est pourquoi ses dernières guerres d'Italie s'accomplissent simultanément avec ses campagnes d'Allemagne. Si Pépin part du royaume de Lombardie pour remonter par le Tyrol et les Alpes vénitiennes jusque dans l'Allemagne, l'Empereur part du Rhin et du Danube pour faire sa jonction avec son fils et marcher de concert contre les tribus nomades qui campent sous la tente, depuis le Danube jusque dans la Bulgarie.

Les Huns ou Hongres sont les premiers repoussés par Charlemagne; ils ont secondé la révolte des Bavarois, et cela suffit pour soulever contre eux le courroux de l'Austrasien impitoyable. Cette guerre contre les tribus nomades, ces rapports des Francs et des barbares datent de loin, car voici ce qu'on lit aux chroniques: „(792) Le roi demeura en Bavière à cause de la guerre avec les Huns; il bâtit sur le Danube un pont de bateaux dont il devait se servir pour la guerre, et célébra la fête de Noël et celle de Pâques. (795) Tandis que le camp du roi était sur l'Elbe, il reçut des envoyés venus de Pannonie, et dont l'un était un des chefs des Huns, nommé par les siens Thudun; celui-ci promit de revenir, et assura qu'il voulait être chrétien.

Le roi se rendit à Aix, et passant là son temps comme l'année précédente, il fêta les solennités de Noël et de Pâques. (796) Pépin chassa les Huns au-delà du fleuve de la Theiss, dévasta de fond en comble le palais de leur roi, palais que les Huns appellent ring et les Lombards camp, pilla presque toutes les richesses des Huns, se rendit à Aix-la-Chapelle près de son père pour y passer l'hiver, et lui offrit les dépouilles du royaume qu'il avait apportées avec lui. Thudun, de qui il a été fait mention plus haut, tenant sa parole, se rendit près du roi, et fut baptisé avec tous ceux qui étaient venus avec lui. Il reçut des présents et retourna chez lui après avoir juré de garder fidélité; mais il ne demeura pas constant à la foi promise, et ne fut pas longtemps non plus sans recevoir la peine de sa perfidie. (805) Le chagan, ou prince des Huns, se rendit près de l'Empereur pour les besoins de ses peuples, et lui demanda de lui donner un lieu pour habiter entre Sarvar et Haimbourg, parce qu'à cause des invasions des Esclavons, qu'on nomme Bohémiens, ses peuples ne pouvaient plus habiter leurs premières demeures. En effet, les Esclavons, dont le chef se nommait Léchon, ravageaient la terre des Huns. Le chagan était chrétien et se nommait Théodore. L'Empereur le reçut avec bonté, lui accorda ses demandes, le combla de dons, et lui permit

de s'en aller. Il revint à son peuple, et peu de temps après il mourut. Le nouveau chagan envoya un de ses grands demander la confirmation de l'antique dignité que lui-même avait sur les Huns. L'Empereur donna son consentement à ses demandes et ordonna que le chagan eût la souveraineté de tout le royaume, selon la coutume de leurs ancêtres.“

Ces guerres nomades, ces traités de paix avec des nations barbares se prolongent pendant une longue période jusqu'à la fin du règne de l'Empereur. Il fallait que la renommée de Charlemagne fût bien grande, pour que de tous côtés on vînt ainsi à son hommage; il n'était pas de nation barbare qui ne fût à ses pieds; le nom des conquérants a pour ces nations primitives un prestige bien plus puissant que la renommée d'un législateur ou d'une intelligence supérieure; ce qui frappe les barbares, c'est cette grandeur de la force qui éclate dans les batailles et se fait obéir du monde: Alexandre, César, Charlemagne et Tamerlan, tels sont les noms qu'elles conservent dans les mémoires et qu'elles récitent sous la tente; ces noms vivent à l'abri des ravages du temps, bien que les siècles les défigurent, comme l'airain se rouille par les âges; or rien n'est comparable à la renommée de Charlemagne: dans quelle contrée ce nom n'a-t-il pas retenti? Quel est le pays où son souvenir soit resté inconnu? Quelle est l'oeuvre

du IXe siècle qui ne soit empreinte de son passage ?

CHAPITRE XII.

Relations diplomatiques de Charlemagne. Rapports avec Rome et Constantinople. 768—814.

Les rois mérovingiens avaient concentré leurs relations politiques dans les nationalités franques, salique et ripuaire; absorbés par les dissensions intérieures, par les guerres intestines, ils furent rarement en rapport avec les peuples de la vieille civilisation. Les rois de Neustrie ou d'Austrasie, d'Aquitaine ou de Bourgogne se disputent des villes, des provinces, mais on ne trouve que des relations lointaines et irrégulières avec les grands empires d'Orient, Constantinople et le califat. Ils sont comme des chefs barbares qui sollicitent de l'Empereur une dignité de palais; peuples à peine civilisés, ils imitent les costumes et la pompe des princes plus avancés dans le luxe et les splendeurs du pouvoir. Il n'en est pas ainsi de la race carlovingienne depuis Charles Martel; cette dynastie accomplit une grande oeuvre; Charlemagne fonde un empire qui peut le disputer en étendue au califat, ou à la couronne des Grecs: roi et empereur, sa correspondance est active: non-seulement il reçoit les hommages et les tributs des vaincus, mais

encore, il entretient des rapports réguliers avec les papes, les empereurs et les califes.

A Charlemagne Étienne III (élu pape en 767, mort en 772) doit l'extension de ses domaines et la protection accordée à la chaire de saint Pierre contre les Lombards; les Francs ont dompté la race si souvent hostile au siége pontifical; cette continuité de rapports entre Rome et Charlemagne prend une extension encore plus active à la suite de l'avénement du pape Adrien (772—795).

Consacré roi des Lombards, Charlemagne prend les États du saint-siége sous la protection de son épée, et nul n'ose y toucher, Grec, Italien, ou Sarrasin. En même temps, Adrien exerce pour le roi des Francs une surveillance attentive sur l'Italie; tous les faits qui peuvent troubler la puissance de Charlemagne lui sont dénoncés; quand un comte ou un évêque lombard menace d'une sédition, Adrien se hâte de l'écrire à son ami; c'est l'agent attentif de la puissance des Francs; les intérêts sont communs. Les épîtres d'Adrien, adressées à son fils et protecteur le roi des Francs, sont nombreuses; toutes sont relatives à l'organisation de l'Italie et à l'esprit séditieux et mécontent des Lombards.

Non-seulement Adrien aime à correspondre par lettres, mais encore il demande sans cesse que Charlemagne lui envoie ses missi do-

minici: il veut savoir toute la pensée du roi des Francs, son cher fils; il persiste pour qu'il lui députe ses envoyés, et comme ils ne viennent pas, le pape délègue à Charlemagne des évêques pour conférer avec lui.

De plus, il invite son ami à un prochain voyage en Italie, il veut le voir et conférer avec lui, et combien le pontife n'est-il pas rempli de joie, en apprenant que Charlemagne est résolu de visiter son riche patrimoine de Lombardie. „Les lettres de Ton Excellence nous annonçaient que tu comptes venir en Italie vers le mois d'octobre prochain, pour accomplir tout ce que tu as promis à saint Pierre; le départ des enfants est le bonheur du père, et leur approche le comble de joie. Reconnaissant ta perfection, nous avons été rempli d'allégresse, en apprenant que tu te prépares à venir en Italie, afin d'accomplir ce que nous désirons le plus: que le Seigneur Jésus-Christ fasse donc que nous jouissions le plus tôt possible de ta présence. Nous étions prêt, d'après tes ordres, à faire partir nos envoyés le chorévêque Andréas, et le prieur Pardus, avec l'évêque Possessor, notre frère, et le religieux abbé Dodon, tes envoyés, afin qu'ils aillent ensemble te trouver dans le lieu que tu as désigné; mais Pardus n'a pu partir à cause de la faiblesse de son corps, et à sa place nous avons envoyé l'évêque Valentianus. Vale (adieu).“

Adrien et Charlemagne, ce sont deux pouvoirs qui s'entendent, deux intérêts qui se trouvent en rapport, deux intelligences qui cheminent ensemble pour rétablir l'unité de l'Église et de l'Empire. Aussi, à la mort d'Adrien, Charlemagne le regrette-t-il comme son ami; il dicte les vers de son épitaphe, écrite en lettres d'or sur sa tombe; le chef, le grand roi des Austrasiens, se fait poète latin: „Charles pleurant son père a écrit ces vers: Tu étais mon doux amour, je te pleure, père; nous avons joint nos deux noms illustres; Adrien, Charles, moi roi, toi père, souviens-toi de ton enfant, père très-bon, jusqu'à ce que cet enfant te rejoigne*)."

C'est le pape Adrien qui prépare l'exaltation de Charlemagne à l'Empire, et c'est Léon (795—816) qui l'accomplit.

Dès ce moment, les rapports des empereurs et des papes s'établissent d'une manière plus régulière: dans l'ordre matériel, l'Empereur est tout; dans l'ordre moral, le pape est chef. Charlemagne et Léon se tiennent par la main dans une voie commune de protection et d'appui; leur union est telle, leur intimité si con-

*) Post Patrem lacrymans Carolus haec carmina scripsit:
Tu mihi dulcis amor, te modo plango, Pater...
Nomina jungo simul titulis clarissima nostra:
Adrianus, Carolus, Rex ego tuque Pater . . .
Tum memor esto tui nati, Pater optime, posco,
Cum Patre dic natus pergat et iste tuus.

stante, que les chansons de gestes, les romans de chevalerie, supposent que Léon était fils de Charlemagne; idée toute féodale, tradition germanique, pour expliquer les dons infinis de terre que l'Empereur fit au pape. —

Au règne d'Irène, il faut rattacher les premiers rapports d'intimité entre Charlemagne et l'empire d'Orient; ils commencèrent sans doute aux invasions des provinces lombardes et de l'exarchat de Ravenne, des fiefs de Frioul, de Bénévent, de Spolette par les comtes francs; mais alors ils avaient un caractère de conquête et de guerre. Ces terres n'étaient-elles pas possédées par les Grecs? Elles formaient, il y a moins d'un siècle, les attenances de l'empire d'Orient; l'Adriatique était grecque, et les conquêtes des Lombards les avaient arrachées à la couronne d'or des empereurs. Irène eut des rapports d'amitié avec Charlemagne, roi des Francs, lorsqu'il fut couronné à la Monza; les annales disent qu'elle proposa son fils Constantin pour époux à une des filles de Charlemagne, Gertrude; les fiançailles furent célébrées. Les chansons de gestes racontent même qu'Irène, l'impératrice couronnée, avait offert sa main à Charlemagne, qui aurait ainsi uni les deux couronnes impériales. Léon III fut le grand promoteur de ce mariage; les papes, ces véritables symboles du principe d'unité, voulaient faire cesser les querelles religieuses de l'Occident et de l'Orient; l'union

mystique ou matérielle d'Irène et de Charlemagne eût été comme la fin du schisme par la reconstitution de l'univers romain.

Tout cela fut rompu par les intrigues secrètes des princes lombards, réfugiés à la cour de Constantinople; il y eut même une guerre déclarée entre les Grecs et les Latins. Cependant Irène ne renonça point au projet d'unir son fils Constantin Porphyrogénète avec Gertrude; elle envoya une ambassade grecque, qui vint trouver Charlemagne à Aix-la-Chapelle; là, de nouvelles fiançailles furent célébrées, et ces noces étaient si positivement convenues pour un temps prochain, que les envoyés grecs laissèrent à Gertrude un maître très-instruit, pour lui apprendre les moeurs, les habitudes de Byzance et la langue qu'elle devait parler aux ministres du palais. Ces rapports d'Irène et de Charlemagne se continuèrent jusqu'à ce qu'une nouvelle révolution renversa le pouvoir de l'impératrice.

Cette révolution du palais de Byzance qui brisait le sceptre d'Irène élevait à la pourpre un chef de guerre, Nicéphore; les soldats le portèrent sur leurs boucliers, ainsi qu'on le voit aux miniatures contemporaines; le patriarche le couronna dans Sainte-Sophie. Irène, respectueusement traitée d'abord comme l'épouse de Léon et la mère de Constantin Porphyrogénète, fut ensuite jetée dans un monastère, et on conduisit celle qui était naguère la puis-

sante impératrice captive et prisonnière dans l'île de Lesbos. Une lettre des envoyés francs à Constantinople raconte cette révolution de palais; ils avaient soutenu Irène tant qu'ils l'avaient pu, comme l'alliée de Charlemagne. Quand la révolution fut accomplie, ils quittèrent Constantinople pour rapporter eux-mêmes à l'Empereur les événements qui avaient agité l'empire d'Orient et les causes politiques qui avaient amené l'élévation de Nicéphore.

Telle était la *puissance* de *Charlemagne*, que Nicéphore comprit qu'il devait avant tout rechercher son alliance; ses frontières touchaient aux siennes, et l'on redoutait ces invasions de *guerriers francs* que couronnait toujours la victoire. Pour s'attirer l'amitié et la bienveillance de Charlemagne, Nicéphore lui députa une ambassade solennelle: ces Grecs, habiles rhéteurs, devaient justifier l'avénement de Nicéphore et les causes qui avaient brisé le sceptre d'Irène, l'amie de l'empereur des Francs. Le moine de Saint-Gall, le chroniqueur pittoresque, suit attentivement le voyage des ambassadeurs grecs qui viennent saluer Charlemagne au nom de Nicéphore. Les Francs avaient un grand mépris pour cette race de Byzance; les évêques que Charles avait envoyés à Constantinople firent mille récits sur les moeurs bizarres des Grecs; quelques-uns de ces récits circulaient sous la tente, et voici comment les raconte le moine de Saint-Gall:

„Pendant la guerre contre les Saxons, Charles envoya des députés à l'empereur de Constantinople. Celui-ci demanda si les États de son fils Charles*) étaient en paix ou troublés par les nations voisines. Le chef de l'ambassade lui répondit que tout était en paix, à l'exception d'un certain peuple, appelé les Saxons, qui infestait de ses brigandages les frontières de France: „Hélas! répliqua ce prince, qui croupissait dans le repos et n'était nullement propre à la guerre, pourquoi mon cher fils se fatigue-t-il à combattre des ennemis si peu nombreux, sans renom ni courage? Je te donne à toi cette nation et tout ce qui lui appartient.“ A son retour, l'autre raconta ce propos à Charles: „Cet empereur, répondit le roi guerrier, aurait fait beaucoup plus pour toi s'il t'eût donné un bon manteau pour faire une route si longue.“

Ainsi, les évêques que Charlemagne avait envoyés dans l'empire de Constantinople avaient été mal accueillis, ils s'en souvenaient, et le moine de Saint-Gall ne manque pas d'ajouter à son récit comment les Francs s'en vengèrent: „Peu après, l'empereur grec à son tour adressa des ambassadeurs au glorieux Charles. Le hasard voulut alors que le même évêque et le duc dont on a parlé fussent auprès du

*) Les empereurs de Constantinople ne donnaient que le nom de fils aux autres souverains.

roi. Ceux-ci, quand on annonça la venue de ces députés, conseillèrent au sage monarque de les faire conduire à travers les Alpes, par des chemins impraticables, jusqu'à ce que tout ce qu'ils avaient emporté avec eux fût usé et consommé complètement, et de les forcer à paraître devant lui quand ils seraient ainsi réduits à un dénûment absolu. A leur arrivée, ce même évêque et son compagnon firent asseoir le connétable au milieu de tous ses subalternes et sur un trône élevé; de cette manière, on ne pouvait manquer de prendre cet officier pour l'Empereur; aussi les ambassadeurs, dès qu'ils le virent se prosternèrent-ils à terre pour l'adorer; mais les serviteurs de Charles les repoussèrent et les contraignirent de passer dans des appartements plus reculés. Là ils aperçurent le comte du palais qui parlait aux grands réunis autour de lui; ils crurent que c'était le monarque et se précipitèrent à terre de nouveau. Chassés plus loin et souffletés par les assistants, qui leur disaient: „Celui-là n'est pas l'Empereur,“ ils allèrent encore plus avant et trouvèrent le surintendant de la table royale entouré de tous les gens de son service, couverts de magnifiques habits; ne doutant pas que ce ne fût le roi, les voilà derechef à terre. Repoussés encore de ce lieu, ils virent dans une grande salle les hommes du service de la chambre royale autour de leur chef, et ne mirent pas

en doute que, pour le coup, celui-ci ne fût réellement le premier des mortels. Mais cet officier s'en défendit, et leur promit d'unir ses efforts à ceux des premiers du palais pour leur obtenir, s'il y avait possibilité, la faveur de paraître en présence de l'auguste empereur. Quelques-uns de ceux qui se trouvaient près de ce prince furent alors chargés de les introduire honorablement.

„Charles, le plus illustre des rois, radieux comme le soleil à son lever, et tout brillant d'or et de pierreries, était assis auprès d'une fenêtre*) qui répandait un grand jour, et appuyé sur Hetton, ainsi se nommait l'évêque envoyé autrefois à Constantinople; autour de l'Empereur étaient rangés en cercle à l'instar de la milice céleste, ses trois fils déjà associés au pouvoir, ses filles et leur mère, non moins resplendissantes de sagesse et de beauté que de parure; des prélats d'une tournure et d'une vertu sans égal, des abbés aussi distingués par leur noblesse que par leur sainteté, des ducs tels que ne parut pas autrefois Josué dans le camp de Galgala. Cette troupe,

---

*) Charlemagne, dont le costume si simple nous a été décrit par Éginhard, déployait un grand luxe dans ses cours plénières et d'apparat; alors tout était riche jusqu'à son épée: „Aliquoties gemmato ense utebatur, quod tamen nisi in praecipuis festivitatibus, vel si quando exterarum gentium legati venissent, faciebat.“

ainsi que le fit celle qui chassa loin des murs de Samarie Cyrus et ses Assyriens, comme si elle eût eu David au milieu d'elle, aurait pu justement chanter: „Que les rois de la terre et tous les peuples, que les princes et tous les juges de la terre, que les jeunes hommes et les jeunes filles, les vieillards et les enfants louent le nom du Seigneur.“ Les ambassadeurs grecs, frappés de stupeur, se sentirent défaillir, perdirent la tête et tombèrent muets et évanouis sur le carreau. L'Empereur, plein de bonté, les fit relever et s'efforça de leur rendre quelque courage par des paroles de consolation. Mais quand enfin ils virent comblé de tant d'honneurs cet Hetton, traité par les Grecs avec tant de haine et de mépris, saisis d'un nouvel effroi, ils retombèrent à terre jusqu'à ce que le monarque leur eût juré par le Roi des cieux qu'il ne leur serait fait aucun mal. Rassurés par cette promesse, ils commencèrent à montrer plus de confiance; mais une fois de retour dans leur patrie, ils ne mirent plus le pied dans notre pays.

„C'est ici le lieu de dire combien l'illustre Charles eut autour de lui d'hommes savants dans tous les genres. Après la célébration des matines devant l'Empereur, ces Grecs, le jour de l'octave de Noël, chantèrent en secret et dans leur langue des psaumes en l'honneur de Dieu; le roi, caché dans une chambre

voisine, fut ravi de la douceur de leur poésie, et défendit à ses clercs de goûter d'aucune nourriture avant de lui avoir apporté ces antiennes traduites en latin; de là vient que toutes sont du même style, et que dans l'une d'elles on trouve écrit contervit au lieu de contrivit. Ces mêmes ambassadeurs avaient apporté avec eux des instruments de toute espèce; les ouvriers de l'habile Charles les virent à la dérobée, ainsi que les autres choses rares qu'avaient ces Grecs, et les imitèrent avec un soin intelligent. Ils excellèrent principalement à faire un orgue, cet admirable instrument qui, à l'aide de cuves d'airain et de soufflets de peaux de taureau chassant l'air comme par enchantement dans des tuyaux aussi d'airain, égale par ses rugissements le bruit du tonnerre, et par sa douceur les sons légers de la lyre. Où fut placé cet orgue, combien il dura, et comment il périt, ainsi qu'une foule d'autres choses précieuses que perdit l'État, ce n'est ni le lieu ni le temps de le raconter.‟

Cette ambassade que Nicéphore a envoyée auprès de Charlemagne n'a pas seulement pour objet de préparer l'alliance entre les deux empires, mais encore de fixer les limites sur les frontières d'une manière précise et permanente. Une telle démarche supposait la reconnaissance pure et simple du titre d'empereur d'Occident en la personne de Charlemagne, et

dans les quelques fragments qui nous restent, on aperçoit une modification qui s'opère dans les rapports diplomatiques du grand prince austrasien avec les empereurs byzantins. Charles n'est plus seulement rex, mais basileus, ou quelquefois même imperator; il n'appelle plus les souverains qui règnent à Byzance du titre de père. il leur donne celui de frère; il n'est plus leur tributaire, mais leur égal; changement décisif dans le formulaire, car le formulaire était tout à Constantinople.

Les limites des deux empires furent fixées en Italie, sur les frontières de la Pouille, au duché de Tarente et de Naples; sur l'Adriatique, à la Vénitie, à la Dalmatie, à l'Istrie; vers le Danube, les territoires furent séparés par les nations barbares campées dans les steppes depuis le Danube jusqu'au Volga. Cette délimitation se fit avec une sorte de justice et d'impartialité, et le résultat le plus significatif fut la reconnaissance d'un empire d'Occident, salué par les Césars de Constantinople comme un renouvellement de cette époque de partage du monde romain, qui avait pris pour siége deux grandes capitales, Rome et Constantinople. Dans la marche des siècles, les idées survivent aux choses; cet empire romain avait déposé tant de souvenirs de ses Augustes et de ses Césars, qu'il n'est pas étonnant que les hommes, même d'origine germanique, se prissent à honneur de restaurer

l'empire avec les débris de la civilisation qu'il avait légués au monde. Le titre d'empereur d'Occident avait laissé de grandes traces, même parmi les nations barbares, et l'éclat de Charlemagne en brilla plus vif au milieu des générations.

CHAPITRE XIII.

Suite. Rapports avec Aroun-al-Raschid. — Multiplicité d'hommages.

La renommée de cet empereur, le bruit de ses conquêtes et de ses merveilles étaient parvenus en Orient. L'an de l'hégire 170, et du Christ 786, il s'éleva un grand calife du nom d'Aroun-al-Raschid, ou le Justicier; Aboulféda a raconté les guerres de ses premières années, qui lui assurèrent le califat. Les civilisations de l'Inde, de la Perse et de la Grèce avaient agi sur la nationalité arabe; on en trouvait partout des traces; les Arabes ne furent point un peuple créateur, mais un peuple imitateur qui reflétait les traditions persanes, indiennes et grecques; traducteurs des études byzantines, copistes habiles de l'architecture et des arts de l'Indoustan ou des monuments sassanides, héritiers de l'école d'Alexandrie, ils ne créaient rien d'eux-mêmes, mais ils étaient habiles à contrefaire, à imiter et à traduire. Depuis son avénement, Aroun était en guerre avec les empereurs byzantins, et il n'est donc

pas étonnant qu'il ait recherché l'alliance de Charlemagne; cette politique devait trouver sympathie parmi les Francs d'Occident, si hostiles aux Grecs de Byzance. Les chroniques disent qu'Aroun envoya une ambassade à Charlemagne, chargée d'un présent singulier; c'était une de ces horloges dans le genre byzantin, avec la finesse et la patience de travail que les Arabes possèdent au plus haut degré: douze petites portes composaient le cadran et formaient la division des heures; elles s'ouvraient pour donner passage à des boules qui, en tombant sur des tympans d'airain, frappaient l'heure. Chaque porte restait ouverte, puis, à la douzième heure, douze petits cavaliers, sortis ensemble, faisaient le tour du cadran et fermaient toutes les portes; ce qui recommençait le lendemain. Ce travail d'ivoire, admiration de toute la cour de Charlemagne, fut placé dans la cathédrale de Compiègne.

Le moine de Saint-Gall, l'écrivain anecdotique, n'a pas manqué de rapporter en tous ses détails l'arrivée des ambassadeurs d'Aroun, et les rapports qui s'établirent entre le califat et le nouvel empereur d'Occident: „Des ambassadeurs furent envoyés de Perse à l'Empereur; ignorant la position de la France, ils crurent faire beaucoup que d'atteindre les côtes de l'Italie, en raison de la célébrité de Rome, qu'ils savaient soumise à l'empire de Charles.

Mais les évêques de la Campanie et de la Toscane, de la Romagne et de la Ligurie, de la Bourgogne et de la Gaule, ainsi que les abbés et les comtes auxquels ils firent connaître le motif de leur voyage, les reçurent avec défiance et même les repoussèrent; enfin, après une année révolue, ces malheureux, fatigués et affaiblis par leur immense voyage, joignirent à Aix-la-Chapelle cet empereur si fameux par ses vertus. Mais, comme ils arrivèrent et furent annoncés à ce prince dans la semaine la plus solennelle du carême, on différa de les admettre en sa présence jusqu'à la veille de Pâques. Comme dans cette fête, la plus grande de l'année, ce monarque incomparable était revêtu d'ornements qui n'avaient rien d'égal, il fit introduire devant lui les députés de cette nation autrefois la terreur de l'univers. Le très-grand Charles leur parut tellement plus imposant que tout autre mortel, qu'ils crurent n'avoir vu avant lui ni roi ni empereur. Il les accueillit avec douceur et leur accorda la faveur insigne de pouvoir, comme un de ses propres fils, aller partout où ils voudraient, examiner toutes choses, faire des questions et prendre des renseignements sur quoi que ce fût. Transportés de plaisir, ils préférèrent à toutes les richesses de l'Orient le bonheur de ne pas quitter l'Empereur, de le contempler et de l'admirer sans cesse. Montant donc dans la tribune qui règne autour

de la basilique, regardant de là, soit le clergé, soit les troupes, mais reportant les yeux sur le monarque et ne pouvant, dans l'excès de leur joie, retenir leurs éclats de rire, ils frappaient dans leurs mains et s'écriaient: „Jusqu'à présent nous n'avions vu que des hommes de terre, mais aujourd'hui nous en voyons un d'or.“ S'approchant ensuite de chacun des grands, ils admiraient la nouveauté de leurs vêtements ou de leurs armes, et en revenaient encore à l'Empereur, comme plus digne de leur hommage. Après avoir ainsi passé la nuit du samedi saint et le dimanche suivant à tout voir dans l'église, ils furent invités dans ce très-saint jour au somptueux dîner de l'opulent Charles avec les grands de la France et de l'Europe; mais, saisis d'étonnement de tout ce qu'ils voyaient, ils se levèrent de table presque à jeun. Le lendemain, au moment où l'Aurore quittant le lit de Tithon répandait la lumière du soleil, voilà que Charles, impatient d'un oisif repos, va dans la forêt chasser le buffle et l'a u r o c h, et emmène avec lui ces envoyés; mais, à la vue de ces immenses animaux, les Persans, saisis d'une horrible frayeur, prennent la fuite; cependant le héros Charles, qui ne connaît pas la crainte et monte un cheval plein de vitesse, joint une de ces bêtes sauvages, tire son épée, et s'efforce de lui abattre la tête: le coup manque, le féroce animal brise la chaussure du roi avec les

bandelettes qui l'attachent, froisse de l'extrémité de ses cornes la partie antérieure de la jambe de ce prince de manière à le faire boiter un peu, et, rendu furieux par sa profonde blessure, s'enfuit dans un fourré très-épais de bois et de rochers. Tous les chasseurs, empressés de servir leur seigneur, veulent se dépouiller de leur chaussure; mais lui le leur défend en disant: „Il faut que je me montre en cet état à Hildegarde.“

„Cependant Isambart, fils de Warin, avait poursuivi l'animal; n'osant l'approcher de trop près, il lui lança son javelot, l'atteignit au coeur entre la jointure de l'épaule et la gorge, et le présenta encore palpitant à l'Empereur. Le monarque, sans avoir l'air de s'en apercevoir, et laissant à ses compagnons de chasse le corps de l'animal, retourna dans son palais, fit appeler la reine et lui montra ses bottines déchirées: „Que mérite, dit-il, celui qui m'a délivré de l'ennemi dont j'ai reçu cette blessure? — Toutes sortes de bienfaits,“ répondit la princesse. L'Empereur alors lui raconta comment les choses s'étaient passées, fit apporter en preuve les terribles cornes de l'animal, et on vit la reine fondre en larmes, pousser de profonds soupirs et se meurtrir la poitrine de ses poings. Quand elle eut appris qu'Isambart, alors dans la disgràce et dépouillé de tous ses honneurs, était celui dont le bras

avait délivré l'Empereur d'un si redoutable adversaire, elle se précipita aux pieds de son mari, et en obtint de rendre à Isambart tout ce qu'on lui avait ôté; ne s'en tenant pas là, elle-même lui prodigua des présents. Les Persans, au surplus, offrirent à l'Empereur un éléphant, des singes, du baume, du nard, des essences diverses, des épices, des parfums et des drogues médicinales de toute espèce*); il semblait qu'ils en eussent épuisé l'Orient pour en remplir l'Occident. Cependant, comme ils se trouvaient plus à l'aise avec l'Empereur, un certain jour qu'ils étaient plus gais que d'ordinaire et échauffés par un vin généreux, ils adressèrent en plaisantant ces paroles à Charles, toujours fort de sa tempérance et de sa sérénité: „Certes, Empereur, votre puissance est grande, mais elle est bien moindre cependant que ce que la renommée en a publié dans les royaumes d'Orient.“ A ce propos, Charles, dissimulant sa profonde indignation, leur dit en riant: „Pourquoi, mes enfants, parlez-vous ainsi? D'où vous vient une pareille pensée?“ Eux alors, remontant aux premiers temps de leur voyage, lui racontèrent

*) Monach. S.-Gall., lib. II. Éginhard parle moins longuement des rapports de Charlemagne et du calife Aroun-al-Raschid. Évidemment ici le moine de Saint-Gall traduit une chanson de gestes sur Charlemagne, les cours plénières et les grandes chasses.

dans le plus grand détail tout ce qui leur était arrivé dans les contrées d'en deçà des mers, disant: „Nous autres Persans, Mèdes, Arméniens, Indiens et Élamites, nous vous craignons plus que notre propre maître Aroun. Que dirons-nous des Macédoniens et des Grecs, qui redoutent votre grandeur comme plus capable de les accabler que les flots de la mer d'Ionie? Quant à tous les insulaires chez lesquels nous avons passé, ils se montrent tellement empressés et dévoués pour votre service, qu'on les croirait nourris dans votre palais et comblés de vos plus magnifiques et plus honorables bienfaits. Mais les grands de votre pays ne nous semblent pas assez soigneux de vous plaire, si ce n'est en votre présence; et en effet, quand, comme voyageurs, nous les avons suppliés de daigner faire quelque chose en notre faveur, par respect pour vous, que nous venions chercher de si loin, ils nous ont renvoyés sans nous écouter et les mains vides.“ L'Empereur alors priva de toutes leurs charges et honneurs les comtes et les abbés auxquels les ambassadeurs s'étaient présentés; quant aux évêques, il les condamna à de fortes amendes, et ordonna ensuite que les députés fussent reconduits avec les plus grands honneurs et les soins les plus attentifs jusqu'aux frontières de leur propre pays.“

Ces rapports entre l'empereur d'Occident et les califes reposaient particulièrement sur

la nécessité mutuelle de surveiller les souverains de Byzance; l'admiration des califes était fort naturelle pour Charlemagne, mais la politique ne restait point étrangère à ces relations suzeraines.

Le moine de Saint-Gall continue à raconter les ambassades merveilleuses qui vinrent saluer l'Empereur aux cours plénières d'Aix-la-Chapelle: „Il vint aussi des envoyés du roi d'Afrique, qui offrirent en présent un lion de Libye, un ours de Numidie, du fer d'Ibérie, de la pourpre de Tyr, et d'autres productions rares de ces contrées. Le généreux Charles, non-seulement alors, mais pendant tout le temps de sa vie, fit don, à son tour, aux Libyens, très-pauvres en terres labourables, des richesses que fournit l'Europe, le blé, le vin, l'huile; il les nourrit ainsi d'une main libérale, se les conserva éternellement soumis et fidèles, et n'eut pas besoin de les assujettir à de vils tributs. Lui-même cependant envoya au roi de Perse des ambassadeurs qui lui présentèrent des chevaux et des mulets d'Espagne, des draps de Frise blancs, unis ou travaillés et bleu saphir, les plus rares et les plus chers qu'on pût trouver dans ce pays; on y joignit des chiens remarquables par leur agilité et leur courage, et tels que le monarque persan les avait demandés précédemment pour chasser et prendre les lions et les tigres. Ce prince, donnant à peine un coup d'oeil

aux autres présents, demanda aux envoyés quelles bêtes sauvages ces chiens étaient dressés à combattre. Les députés ayant répondu qu'ils mettraient en pièces sur-le-champ tous les animaux contre lesquels on les lâcherait: „C'est, répliqua le roi, ce que prouvera l'événement.“ Voilà que le lendemain des bergers, fuyant devant un lion, poussent de grands cris; on les entendit du palais du roi, et celui-ci dit aux ambassadeurs: „Amis Francs, montez vos chevaux et suivez-moi.“ Ceux-ci, comme s'ils n'eussent éprouvé ni fatigue ni lassitude, marchèrent gaiement à la suite du monarque. Quand on fut arrivé en vue du lion, quoique encore loin, le chef des satrapes dit à nos gens: „Lancez vos chiens contre le lion.“ Obéissant à cet ordre, et courant avec la plus grande vitesse, les Francs égorgèrent avec leurs épées d'un acier du Nord, et encore endurcies par le sang des Saxons, le lion saisi par les chiens de Germanie. A cette vue, Aroun, le héros le plus brave des princes de son nom, frappé de la supériorité de Charles, même dans les plus petites choses, lui prodigua les plus grands éloges en ces termes: „Je reconnais maintenant combien est vrai tout ce que j'entends raconter de mon frère Charles; je le vois par son assiduité à la chasse et son soin infatigable d'exercer sans cesse son corps et son esprit; il s'est accoutumé à vaincre tout ce qui existe sous

le ciel. Que puis-je donc faire qui soit digne de ce roi qui m'a comblé de si honorables soins? Quand je lui donnerais la terre promise à Abraham et qu'a vue Josué, il ne pourrait, à cause de l'éloignement, la défendre des attaques des barbares; ou si son magnanime courage le portait à la protéger contre eux, je craindrais que les pays qui confinent à celui des Francs ne tâchassent de se soustraire à sa domination. Je chercherai cependant les moyens de lui faire ce présent, je lui céderai la suprême puissance sur ce pays, et je le gouvernerai comme son lieutenant. Que toutes les fois qu'il le voudra ou le jugera convenable, il m'envoie des commissaires, et il me trouvera administrateur fidèle des revenus de cette contrée*)."

L'histoire ne doit point prendre comme une vérité absolue ce récit du moine de Saint-Gall, si enthousiaste pour Charlemagne, mais il constate l'importance que désormais le califat et les empereurs d'Occident apportent dans

---

*) Monach. S.-Gall, lib. II. Il y a dans ce passage du moine de Saint-Gall une grande exagération; évidemment les califes ne cédèrent point la souveraineté, mais un droit de passage pour le saint sépulcre. C'est depuis lors que le nom de Franc est devenu si glorieux dans la Palestine. La vie de saint Willibald montre que les privilèges des pèlerins remontent haut. Marseille, Venise, commerçaient avec l'Orient.

leurs bons rapports : les Grecs leur étaient hostiles ; les califes aussi avaient pour adversaires les Arabes d'Espagne, que les Francs comptaient également pour ennemis. Charlemagne et Aroun-al-Raschid n'avaient aucun intérêt opposé ; si la foi religieuse était un obstacle à leur intimité profonde, la politique, le commerce, les rapprochaient incessamment ; ils se ménageaient. Les deux empires ne se touchaient par aucun point ; Charlemagne trouvait dans l'amitié d'Aroun un moyen de développer sa marine et de favoriser l'esprit de pèlerinage, qui alors s'étendait vers la Syrie. Aroun-al-Raschid ne céda point la souveraineté de la Palestine à Charlemagne ; c'était là une de ces traditions de chroniques que l'on peut placer dans les romans de chevalerie ; mais il accorda aux pèlerins un libre passage pour Jérusalem. Les idées de pérégrination étaient familières à l'Orient ; un tombeau faisait mouvoir des générations entières ; les moeurs nomades rendaient communs les voyages d'un point à un autre du désert pour des actes de foi et de piété. On s'accorda mutuellement des priviléges, des prérogatives ; Charlemagne et Aroun s'entendirent par une politique commune contre les Grecs ; l'ascendant moral de l'Empereur en Orient grandit à ce point, qu'on reporte à son règne l'origine de la plupart des chartres commerciales et des priviléges mercantiles des Français en Syrie.

Roi et empereur, Charlemagne se trouve en rapport avec les émirs d'Espagne, les comtes de Castille, les vassaux ou les peuplades qui entourent ses immenses domaines d'Occident. Quand on parcourt les chartres, on est frappé de cette multiplicité d'hommages qui viennent saluer l'Empereur. Tantôt ce sont les émirs ou alcayds de Catalogne ou du Guadalquivir, qui, chargés de présents, se déclarent vassaux dans ses cours plénières; tantôt les chefs de tribus, les ducs, les comtes, viennent se grouper autour de l'autorité suzeraine de l'Empereur. Le nom de Charlemagne est partout si connu, que dès l'instant qu'il se montre, on vient à lui. Ce règne est tellement heureux, tellement fort, qu'on ne trouve qu'une seule défaite lamentable, celle de Roncevaux. On ne peut pas appeler rapports diplomatiques les relations qui s'établissent entre les émirs, alcayds, comtes de Castille et Charlemagne; ce sont des hommages féodaux, des soumissions par tributs et présents: il n'y a de rapports sérieux, d'égal à égal, qu'avec les empereurs de Constantinople et les califes de Perse.

Quelques chartres constatent aussi les relations de Charlemagne avec les chefs, rex ou conducteurs de l'heptarchie saxonne, et particulièrement avec Offa, roi d'Écosse, qui parait l'ami de l'Empereur. L'Angleterre, dans ses divisions et ses morcellements infinis, avait eu le privilége d'envoyer presque tous les

puissants convertisseurs de peuples qui parcouraient l'Allemagne pour y prêcher la loi du Christ. Ces prêtres, dont Boniface fut le chef, venaient de la Grande-Bretagne pour annoncer la foi au monde; ils avaient quelque chose de hardi, d'audacieux, comme toutes les populations saxonnes. Ils traversaient la Belgique, la Neustrie, pour se transporter sur les bords de l'Elbe; Charlemagne mit beaucoup de prix à favoriser ces prédicateurs, instruments actifs pour la conversion de la Saxe; l'Empereur les exhorte, les prie incessamment de visiter les provinces de son empire; l'exemple de saint Boniface est puissant; Charles veut qu'il soit suivi, les prédicateurs chrétiens affermissent les conquêtes; ces relations avec les prêtres anglo-saxons préparent les plus vastes rapports qui s'établirent à la fin des Carlovingiens. Mais jusqu'au règne d'Alfred le Grand, rien d'un peu grand ne s'accomplit en Angleterre. La race saxonne demeure dans ses campements militaires morcelée en heptarchie; il n'y a pas plus d'unité que dans l'Austrasie et la Neustrie avant l'avénement de Charlemagne. Chercher là des rapports réguliers, ce serait mentir à l'esprit du temps et à l'histoire.

CHAPITRE XIV.

Travaux publics. Commerce. 768—814.

Lorsqu'un homme supérieur a dominé une génération par sa renommée, les traditions populaires lui attribuent toutes les grandes choses que son époque a produites. On réunit en lui les oeuvres d'un temps, les labeurs des races couchées au tombeau; il est comme le symbolisme des merveilles d'une civilisation morte: existe-t-il un temple brisé, des vestiges, des ruines monumentales? c'est toujours cet homme qui les a laissés en passant dans la vie. Autour de lui se groupent tous les événements, toutes les pompes d'un siècle. Ainsi se présente le souvenir de Charlemagne! Parcourez les villes du Rhin et du Mein, Mayence, Francfort, Cologne, Aix-la-Chapelle, les cités allemandes ou belges, chaque pan de muraille en ruine, chaque palais démoli, ces églises en décombres, c'est toujours le vieil empereur qui les a construits. Dans le midi même de la France, les tours larges et carrées de l'art romain lui sont attribuées, témoin la tour Magne de Nîmes. Depuis les rochers des Pyrénées où retentit Roncevaux, jusque chez les Saxons où le nom de Witikind est encore si populaire, il n'y a qu'une seule tradition: Charlemagne a tout fait, il est le fondateur de tout ce qu'il y a de puissant et de fort pendant les VIIIe et IXe siècles.

Il est donc bien difficile de préciser dans les recherches de l'histoire le vrai ou le faux de toutes ces traditions; Charlemagne fut le grand constructeur de monuments publics, nul n'en doute; il avait emprunté aux idées romaines ce besoin de laisser de longues traces de son nom; ses rapports avec les Lombards, ses visites fréquentes à Rome, ses relations avec la Grèce lui avaient donné le goût et les moyens d'accomplir de larges oeuvres d'art. Dans l'intérêt de son système militaire d'abord, il s'occupa spécialement de la construction de fortes tours et de camps retranchés à la manière des légions, pour protéger ses frontières contre l'invasion des peuples voisins. On en trouve encore des vestigès qui par leur caractère datent du VIIIe et IXe siècle; elles sont construites comme les tours carrées que les Romains établissaient dans les pays conquis pour maintenir les peuples domptés; elles se réduisent à quatre fortes murailles dont quelques-unes crénelées, avec des ouvertures et des jours. A côté des tours, sur les côtes, des phares pour l'observation des mers; le poète saxon et le moine de Saint-Gall rapportent que dans la crainte des invasions des Nortmans Charlemagne avait fait construire quelques-uns de ces phares qui se renvoyaient des signaux entre eux pour indiquer la présence des flottes ennemies. Plus tard, lorsque les terribles invasions des Nortmans menacèrent toutes les

côtes de la Gaule et les fleuves qui fécondent les terres, ces tours placées çà et là furent destinées à préserver les pays des pirates scandinaves. Quand elles furent négligées aux jours de décadence, les Normans vinrent jusqu'aux monastères et aux cités de la Seine et de la Loire : fatale désolation qui assombrit tout le IXe siècle !

Charlemagne s'applique surtout à la construction des chapelles et basiliques ; le christianisme étant son principe de civilisation, sa puissance de gouvernement, non-seulement il protége les monastères, les dote de trésors, les enrichit de redevances, mais il en construit de nouveaux. Maîtres des mines et des forêts germaniques, il envoie à Rome l'étain, le plomb, les charpentes nécessaires pour les églises du monde chrétien ; mais la cathédrale de son amour, c'est à Aix qu'il la construit : il dépouille Ravenne de ses marbres, de son porphyre pour élever la chapelle royale où il prie à chaque solennité, et dans laquelle sera construit son vaste tombeau.

Si vous visitez la vieille cité, vous voyez partout des traces de Charlemagne ; à Aix, ces eaux qui coulent brûlantes dans ce vaste réservoir où l'ouvrier descend chaque jour pour boire dans la tasse de cuir commune à tous comme les hanaps du moyen âge, c'est Charlemagne qui les a découvertes ; il a fait bâtir la piscine où les pauvres souffreteux se

faisaient guérir, et où lui-même aimait à se baigner. Cette cathédrale, qui est la gloire et le fleuron de la cité plus vieille que Cologne, c'est l'Empereur qui l'a fait construire, les fondements ont été posés par lui; là se voient encore la chaise de pierre froide où il s'assit, le trésor resplendissant de sa mémoire, le tombeau où il voulut être couché, lui l'homme fort, au-dessous du grand dôme de pierre. La cathédrale d'Aix est antérieure à l'art gothique; le byzantin domine, il n'y a rien de l'école sarrasine et de ces petites fantaisies du XIIe siècle; il y a des additions que la marche du temps a faites, que l'ignorance est venue ajouter à la simple basilique, mais la pensée de ce monument est du IXe siècle; la piété des générations a disputé ces débris aux âges qui brisent tout.

Parmi ces oeuvres immenses que l'on attribue à un seul homme, il est quelques projets dont les chroniques laissent trace, et qui peuvent montrer à quel point d'activité était parvenue l'intelligence de Charlemagne. Les traditions rapportent que l'Empereur avait fait construire un vaste pont sur le Rhin, en face de Mayence; les arches en furent emportées par une crue du fleuve, et cet événement causa une vive tristesse à Charlemagne, qui le fit rebâtir en bois. Si l'on remarque la largeur du fleuve à Mayence, la rapidité des flots du Rhin, on doit reconnaître que si le

génie de l'Empereur aimait à vaincre les difficultés de la nature et ne connaissait pas les obstacles, l'art de l'ouvrier devait être déjà porté à une grande perfection. La solidité des cathédrales et des édifices constate à quel point de grandeur l'art était parvenu. Charlemagne avait à sa disposition non-seulement des hommes de race germanique, patients, laborieux, mais encore les ouvriers lombards, qui avaient hérité de toutes les traditions de l'ancienne Rome, et les Grecs, que nul ne pouvait égaler dans les ouvrages d'adresse. Les machines de guerre étaient poussées à une grande perfection, et les Romains se trouvaient encore là les maitres de tous pour élever une tour ou rendre solide une muraille. Ce pont du Rhin vis-à-vis de Mayence, rebâti sur pilotis en bois et pierres, fut incendié par l'imprudence des mariniers, et la fin du règne de Charlemagne ne permit pas de le reconstruire.

Un projet plus vaste, plus gigantesque dont l'exécution rivalise peut-être avec les plus beaux travaux modernes, c'est la résolution prise par Charlemagne de joindre le Rhin et le Danube par un large canal; Ratisbonne et Mayence étaient les points extrêmes de la ligne: l'importance de ce canal n'avait point échappé à l'Empereur; il voulait joindre la Baltique à la mer Noire; on pourrait naviguer par le Rhin et le Mein, de l'Océan jusqu'à Constantinople. Dès que l'Empereur est maître des

terres qui s'étendent de la Belgique à la Hongrie, ce projet préocupe son esprit; la distance de Mayence à Ratisbonne est de cent lieues environ; les canaux de Drusus et de Corbulon, le premier qui joint le Rhin à l'Yssel, et le second qui réunit le Rhin à la Meuse, lui donnent l'idée d'un plus vaste travail qui enlacerait comme deux grands frères le Danube et le Rhin. Charlemagne visite lui-même le pays, sonde les rivières, reconnaît la possibilité de son oeuvre, et y met la main avec ardeur.

Quand vous visitez Ratisbonne, à trois lieues dans les terres, vous trouvez une petite rivière qui se nomme encore l'Altmulh; elle prend la source près de Rothenbourg en Franconie; aujourd'hui elle n'est plus complétement navigable, parce que toutes les belles campagnes ont fait des saignées à la rivière et absorbent ses eaux. En remontant cette rivière l'espace de sept lieues, on se trouve à peu de distance de la Riza, que nous retrouvons encore en Franconie sous le nom de Retnitz; la Retnitz passe à Nuremberg, et se jette par Bamberg dans le Mein. Ce système fluvial se rattache à de très-courtes distances comme une belle lisière d'argent; il n'y avait qu'à lutter contre des obstacles de terrain et la difficulté de naviguer dans des rivières où les lits ne sont pas toujours profonds. Du Rhin au Mein, les eaux se marient dans de larges nappes, du

Mein à la Retnitz, rien de plus simple encore; on arrivait ainsi jusqu'à Nuremberg: le travail pénible était seulement d'ouvrir un chemin de l'Altmulh à la Retnitz, et ce chemin offert aux eaux fut le canal large de vingt pieds que l'Empereur fit creuser avec une activité infatigable.

Les annales de Fulde nous donnent quelques détails sur ces travaux remarquables, et le poète saxon les a célébrés dans ses vers; il indique ce canal comme un fossé grand et très-grand; dans quelques parties il avait près de trois cents pieds de large, comme un vaste bassin. On eut à lutter pour l'accomplir contre les courses des Saxons, et ce qui était plus difficile à vaincre encore, contre les continuels éboulements de terre. Charlemagne, pour encourager les travailleurs, fit lui-même le voyage de la canalisation qu'il voulait ouvrir. Du Danube où il s'embarqua à Ratisbonne, il entra dans l'Altmulh, la remontant jusqu'au canal dans une petite barque très-frêle; le fossé n'était point achevé; il se rendit par terre jusqu'à la Retnitz, où, se réembarquant, il suivit le cours de la rivière jusque dans le Mein; il séjourna quelque temps à Wurtzbourg et à Francfort, où il tint une diète solennelle. On peut voir encore aujourd'hui quelques vestiges de ce canal ou de ce vaste creusement de terre; ce n'est plus qu'un fossé, et le village qui est situé à peu de distance a retenu encore le nom de Graben, traduc-

tion du mot *fossé* en langue germanique. On ne sait quelles grandes et mélancoliques pensées vous saisissent au coeur lorsqu'on parcourt ces fleuves, ces rivières, ces terres que Charlemagne foula des pieds pour concevoir l'oeuvre immense d'une canalisation germanique. Que les projets de l'homme sont fragiles! Où sont les traces de sa grandeur?

Dans ces temps primitifs où les idées ne se présentent jamais nettement, on ne peut pas dire d'une manière absolue que Charlemagne protégea le commerce; ce serait là un de ces systèmes qu'il ne faut jamais proclamer hautement en histoire parce qu'ils sont faux; le commerce naît, se développe de lui-même, on ne le crée pas plus qu'on ne le domine. L'administration régulière de Charlemagne favorisa des rapports plus actifs et plus sûrs; les comtes, les juges, les *missi dominici* firent cesser la plupart de ces pillages et de ces dévastations qui empêchaient les rapports de ville à ville, de province à province. Comme Charlemagne eut des relations politiques avec la Grèce, les Lombards, les califes et les Sarrasins, il dut s'ensuivre une plus active fréquence dans les rapports, une plus grande sûreté dans les relations; on put transporter les épices de la Syrie, les tapis de Bagdad, les soies de Constantinople, les reliquaires d'or, les ouvrages d'ivoire, les vins d'Espagne, les parfums d'Arabie. Ce commerce était la suite

des rapports politiques avec l'Orient, la conséquence des nouvelles voies ouvertes de peuple à peuple. La vie des pieux pèlerins indique que déjà les navires francs au IXe siècle visitaient les villes de Syrie.

CHAPITRE XV.

État des sciences et de la littérature sous Charlemagne.

Charlemagne se présente en histoire comme un caractère évidemment scientifique; souvent du milieu des civilisations primitives il s'élance des hommes qui se précipitent vers l'étude avec une indicible ardeur; il se mêle alors à leurs oeuvres quelque chose de rude, de sauvage, d'étrange qui se ressent de l'éducation première. Si Charlemagne se préoccupe avec enthousiasme des études romaines, au fond il reste germanique. Éginhard rapporte qu'il sut à peine former ses lettres; il compose avec difficulté les caractères de son monogramme de Karolus, inscrit au bas des chartres et diplômes. Est-ce par goût, est-ce par le désir de donner une grande empreinte à son oeuvre que Charlemagne étudie la science romaine? Homme de guerre et de conquêtes, il a compris néanmoins tout le parti qu'il peut tirer d'une éducation latine pour les moeurs et pour assouplir les âmes; il a vu l'Italie, ses monuments, ses grandeurs; il a entendu sa langue,

sa musique; que ne peut-on tirer de la grande éducation romaine ou byzantine pour les peuples? Il est en rapport avec les papes, entouré d'évêques et d'abbés qui parlent la langue grecque ou latine, qui écrivent en latin; il veut rester à la tête du double mouvement de l'Église et de la science, et comme tous les esprits supérieurs il domine et dirige ce qu'il touche.

Trois hommes lui servent à ses desseins d'organisation scientifique: Alcuin, Théodulfe et Leidrade; ils représentent pour lui trois civilisations, trois langues, trois peuples; Alcuin (né en 735 dans la province d'York) est saxon d'origine, comme saint Boniface; il parle l'idiome de ces peuples que Charlemagne dompte jusque sur l'Elbe; il en a l'imagination vive, enthousiaste; Théodulfe est lombard; il représente les lettres romaines, la littérature latine, la civilisation de Milan, de Ravenne et de Rome. Leidrade, né dans la Norique, est l'homme de la patrie allemande, il conserve et perpétue la science profonde, solide et ferme.

Alcuin est un clerc très-fort d'études comme tout le clergé anglo-saxon de cette époque; il a fait d'actives et fécondes recherches sur les livres saints, sur la grammaire et la rhétorique; il a beaucoup écrit.

Théodulfe est le poète italien; la plupart de ses oeuvres sont en vers; il décrit tout

dans sa belle langue; on voit qu'il a étudié Horace et Virgile, Ovide même. L'un des *missi dominici* de Charlemagne dans les provinces méridionales, il emprunte au spirituel Voyage à Brindes l'idée de décrire en vers les lieux qu'il a visités dans sa mission, et il le fait avec un art particulier. La peinture qu'il donne de la Septimanie, de la Provence, est vive, colorée; il ne visite pas une ville sans en dire minutieusement toutes les origines, les coutumes et les moeurs.

Leidrade, travailleur comme tous les hommes d'origine germanique, correspond incessamment avec les abbés; il enseigne la science, l'étude aux clercs, aux femmes, aux enfants. A l'imitation de saint Jérôme, il compare, il ponctue les ouvrages de l'Écriture sainte; modèle de patience, il rectifie les caractères mérovingiens, en leur imprimant un type plus pur, plus étudié.

Alcuin est aussi le grand ponctuateur du grec et du latin; critique patient et sérieux, il corrige les fautes des manuscrits de la Bible; puis il apprend l'hébreu, le syriaque; il est tellement identifié avec Rome, qu'il donne le titre de *Pandectes* à la collection de ses oeuvres: son travail sur la Bible est sérieux, car la Bible est le grand livre des peuples: toute la génération s'en occupe: dans les abbayes on commente les psaumes, les religieu-

ses elles-mêmes dissertent sur le sens des livres saints.

Théodulfe enseigne avec non moins d'ardeur, il abrége, il commente, il fait des résumés à l'usage des laïques; comme la lecture des livres saints est difficile, Alcuin et Théodulfe les mettent à la portée de tous par des abrégés en latin et même en langue vulgaire. Toutes ces intelligences s'agitent sous l'impulsion généreuse et forte de Charlemagne qui les protége, encourage; Alcuin reçoit de riches abbayes, Théodulfe s'élève à l'évêché d'Orléans, Leidrade obtient la métropole de Lyon; tous se font les instruments de Charlemagne pour l'éclairer et le grandir: l'un lui enseigne les lettres, l'autre le latin et le grec; il entretient avec eux une correspondance intime, familière.

La nature de Charlemagne n'était point destinée à l'étude; presque continuellement dans les longues campagnes, quel temps pouvait-il donner à la lecture et à la méditation des livres? Et cependant il a laissé des oeuvres recueillies avec un soin religieux. — Il se fait et reste théologien dans une explication curieuse qu'il donne de s e x a g é s i m e, s e p t u a g é s i m e et q u i n q u a g é s i m e, noms ecclésiastiques des trois dimanches qui précèdent le carême. — Il fait dresser un recueil d'homélies pour servir aux églises, et à la tête de ce livre il écrit une préface: quel est son but, quel dessein se propose-t-il? Il veut

prouver que l'étude est la première condition du devoir; il revient sur sa vie entière, et s'il trouve des éloges pour son oeuvre, c'est qu'il a fait quelque chose pour les sciences. On dirait, à voir sa vie active, qu'il est tout occupé de conquêtes, tout préoccupé d'ajouter quelque nouvelle terre à son vaste empire: ici dans la guerre contre les Huns, là contre les Sarrasins et les Saxons; eh bien, dans ses oeuvres, rien ne révèle le conquérant; tout se ressent du législateur et du prince studieux. On voit qu'il se complaît, lui si grand, à la science théologique. Le croirait-on? il fait un petit traité sur les sept dons du Saint-Esprit; il descend jusqu'à la plus minutieuse dissertation pour encourager le mouvement des études.

Le voici maintenant poète; il scande des vers latins, l'idiome scientifique de cette génération.

La douce et funèbre épitaphe d'Adrien, adieu d'un fils à un père, fut l'oeuvre de Charlemagne, ainsi qu'un petit psautier envoyé au pape, et qui contient tout un poème à l'éloge du pontificat. Le diacre Paul Warnefrid s'est retiré sur le Mont-Cassin pour y vivre de l'existence des ermites; Charlemagne lui adresse quelques vers élégiaques pour qu'il vienne de nouveau dans son palais; on dirait Auguste écrivant à Virgile; si Alcuin se retire de la cour, car il est vieux et cassé, Charlemagne lui écrit comme à son maître et à son docteur: „Père,

vous avez pris le parti de la retraite et vous avez bien fait; aidez-moi par vos prières à parvenir au bonheur éternel.“ L'Empereur est à Rome, et il dicte encore de la ville éternelle quelques vers familiers pour le solitaire du Mont-Cassin, Paul Warnefrid.

C'était aussi en vers qu'il s'exprimait quelquefois dans la langue de la patrie, il en dictait souvent en tudesque et en idiome germanique; il fit recueillir les traditions des ancêtres; il voulut que les souvenirs du passé, les victoires des aïeux, fussent écrits par les scaldes et les poètes. Là fut peut-être l'origine de ces chansons de gestes, dont il reste aujourd'hui de grands débris; le temps a détruit les originaux de ces monuments en langue barbare; quelques mots, quelques phrases, jetés çà et là dans les inscriptions latines, indiquent à peine la langue parlée au VIIIe siècle.

Le suzerain puissant se fait grammairien; il commence une sorte de lexicon en langue tudesque, il y rattache les mots latins. Ce travail de comparaison, il l'établit sur une vaste échelle; il corrige de sa main les exemplaires de l'Écriture; il fallait qu'il fût parvenu à un haut degré de perfection dans l'étude des langues, puisque ses annalistes ont pris soin de noter que, roi et empereur, il revit avec un soin extrême les quatre évangiles sur le texte grec et la version syriaque. Il savait donc les langues orientales à ce point qu'il traduisait les

évangiles de l'hébreu en langue tudesque. Critique vigilant, il compare les évangélistes entre eux, les ponctue, les rectifie.

A cette époque, il se fait une rénovation dans les études: il y a un travail dans les esprits, travail fervent, enthousiaste, comme pour toute chose qui commence; l'horizon paraît sans bornes, l'avenir sans limites. Quelle joie naïve n'ont pas tous ces savants, lorsqu'ils perçoivent l'antiquité avec sa littérature et ses merveilles! Ils forment comme une académie autour de Charlemagne, à ce point que les savants du XVIIe siècle ont voulu trouver dans cette réunion l'origine de l'université; on s'y occupe de grammaire, d'astronomie, de poésie; il faut les voir assis dans le palais d'Aix-la-Chapelle, autour de l'Empereur; ils dédaignent les noms francs et germains de leur origine; Rome et la Grèce leur paraissent seules dignes de leur grande émotion: Damétas écrit à Homère, David est le protecteur suprême; l'un est Virgile, l'autre Horace; ils ont plaisir à scander les vers latins, ils vivent sous les impressions romaines: légendes, poèmes épiques, épigrammes, épitaphes, tout est en latin; eux, pieux chrétiens, catholiques fervents, ils invoquent les muses et mêlent aux descriptions de l'Église des réminiscences de l'antiquité profane. Virgile, tes vers harmonieux excitent un indicible enthousiasme dans cette académie naissante; ils pleurent avec Ovide, ils

parcourent Rome régénérée avec Macrobe; Homère, le sublime aveugle, trouve des sectateurs dans toutes les abbayes.

Sur chaque point de ce vaste empire se trouvent des écoles publiques et monastiques, sortes de métropoles de l'instruction. La Neustrie comptait plusieurs de ces écoles-mères, répandant partout la science; la plus célèbre par son antiquité était celle de Saint-Martin de Tours, sous la direction d'Alcuin, les leçons étaient publiques; on y enseignait les belles-lettres, la grammaire, l'astronomie; le concours d'étudiants était prodigieux; il en venait d'Allemagne, d'Angleterre. Alcuin était secondé par un jeune homme du nom de Signlfe; ardent admirateur de Virgile, Virgile faisait ses délices, il l'étudiait nuit et jour; de pieux évêques venaient s'instruire à Saint-Martin de Tours; les sciences se répandaient dans toute la Neustrie; les bibliothèques se composaient de quelques centaines de volumes; les livres n'étaient point rares comme ils le devinrent plus tard au Xe siècle; les bibliothèques monastiques s'étaient enrichies dans les pèlerinages en Italie et en Orient; Charlemagne avait tiré de Constantinople et de la Syrie de riches manuscrits; les auteurs de l'antiquité devenaient familiers.

C'était encore une école neustrienne que celle de Corbie, sous le docte Adalard; à Tours, la doctrine saxonne, l'érudition anglaise

paraissaient dominer; à Corbie c'était l'influence romaine du pape. Là était peut-être une bibliothèque plus riche que celle de Saint-Martin de Tours. Les écoles enseignaient nuit et jour la science sous les célèbres abbés Pascase Radbert et Anschaire. C'est à l'abri de ces *hautes murailles* que fut rédigé le livre du Calcul des temps par Raban Maur; c'est de Corbie que s'élançaient les missionnaires chargés d'enseigner la science et le christianisme dans le nord de l'Europe: qu'elle est curieuse et belle la relation de saint Anschaire qui parcourut la Dacie et la Suède au IXe siècle! Que dire des écoles de Saint-Waast d'Arras, de Saint-Fleury ou de Saint-Benoît-sur-Loire, de Fontenelle, la merveilleuse source de la science ecclésiastique? Voici Ferrières, plus célèbre encore par ses études chéries de l'antiquité profane, car on y étudiait Salluste et Cicéron; les plus purs, les plus beaux ouvrages n'étaient point étrangers aux occupations de ces moines; ils commentaient Quintilien et Térence; il y avait dans le monastère de jeunes clercs qui ne s'occupaient qu'à transcrire les anciens poëtes et les orateurs. Toutes les écoles neustriennes correspondaient avec l'aréopage qui entourait Charlemagne; il y avait un centre pour la science comme il en existait un pour l'administration et la politique.

Fulde et Saint-Gall furent les deux métropoles des études germaniques; l'une, presque

au nord, et l'autre tout à fait au midi de l'Allemagne. Fulde n'existait que depuis la prédication chrétienne de saint Boniface ; le saint évêque qui avait prêché le christianisme aux Saxons crut indispensable d'établir un centre des sciences humaines, pour les répandre de là dans toute la Germanie ; Fulde fut sa création chérie après l'épiscopat de Mayence ; elle était pour ainsi dire jetée au milieu des Saxons comme la souche sainte des enseignements ; Raban fut entre ses abbés le plus instruit et le plus versé dans les sciences ; à celui-ci succéda Rudolfe, moine d'Allemagne, historiographe, poète et auteur dans tous les arts. Ne dédaignons pas ces morts qui occupaient l'attention de tout un siècle : qui sait s'il restera quelque chose des oeuvres de notre propre génération ! Fulde eut de dignes filles de sa science, comme Corbie en avait des siennes ; l'école d'Hirsauge, au diocèse de Spire, fut une émanation des études de Fulde ; de jeunes moines à la tête ardente y commentèrent les Cantiques des cantiques et le Livre de Tobie ; Herdéric en dirigeait la musique avec un art si doux, qu'on accourait de cent lieues pour l'entendre ; l'origine d'Hirsauge était déjà antique au Xe siècle.

Saint-Gall, le monastère de l'Allemagne méridionale, vit grandir sa bibliothèque ; ses religieux s'occupaient surtout à transcrire les livres avec une patience admirable, service

immense qu'ils rendaient ainsi à l'avancement des connaissances humaines. Qui n'aime à rechercher les débris de Saint-Gall, le véritable monastère de l'époque carlovingienne! Mabillon, le savant voyageur, a reproduit le tracé de ce monastère, tel qu'il existait sous Louis le Débonnaire; on y voit, comme il le dit dans la simplicité de son langage: „des écoles au-dedans, et des écoles au-dehors;“ l'enseignement pour les moines, l'éducation pour tous. Les sept arts libéraux figurent comme le grand arbre de l'intelligence; dans les heures solitaires, au bord du lac de Constance, ces moines de Saint-Gall se livraient aux labeurs des mains; ils avaient l'adresse de ces montagnards des Alpes qui pensent, réfléchissent, et travaillent à la face de Dieu. Là vécut, dans le IXe siècle, un moine du nom de Syntramne; il excella, dit la légende, dans la peinture, la gravure, et l'art de toucher toutes sortes d'instruments. La gravure ne serait donc pas ainsi une invention du XVe siècle, elle appartiendrait à une époque allemande plus reculée, au moyen âge germanique. Ce fut à l'abri de ce monastère que se forma l'imagination pittoresque et conteuse du moine de Saint-Gall, le chroniqueur qui composa par ordre de Charles le Chauve l'histoire de Charlemagne.

Si les écoles de Fulde et de Saint-Gall étaient purement germaniques, celles de Mayen-

ce et de Metz gardaient comme un mélange d'origine austrasienne neustrienne: Mayence sur le Rhin, fondation de saint Boniface! C'est de là qu'il était parti pour convertir les Saxons, les Allemands, les Bavarois: la série de ses maîtres et docteurs était considérable; le docte Lulle fut le successeur de saint Boniface; on parlait le grec à l'école de Mayence; quelques moines même savaient l'hébreu; son saint monastère avait donné naissance à l'école de Paderborn, à l'enseignement de Metz et de Verdun: Metz, célèbre surtout par ses grammairiens, Verdun par ses copistes. Toutes ces écoles allemandes furent aussi renommées pour le chant d'église: à Metz, à Fulde et à Saint-Gall, on s'occupait des antiphonies, des hymnes comme d'une chose sérieuse; c'est que les Allemands avaient déjà ce sentiment profond de l'art dans la musique. Au sein de ces solitudes, quand le silence régnait partout, ils aimaient à se faire entendre en chœur, accompagnés de l'orgue. La voix des Francs était criarde, elle n'avait ni la douceur de celle des Grecs, ni l'accentuation facile des Italiens; les Allemands avaient d'admirables notes basses, de sons graves et solennels; ils étaient de sublimes compositeurs pour ces hymnes de morts ou d'actions de grâces qui s'élevaient à Dieu au milieu des bruissements des orgues dans la cathédrale.

Ainsi la triple nationalité germanique, austrasienne et neustrienne était parfaitement reproduite par les écoles monastiques. Restait maintenant l'Italie et le royaume des Lombards, dont la nationalité était représentée par la vénérable école du Mont-Cassin; ici la science était poussée à son plus haut degré de perfection, depuis que saint Benoît lui avait donné ses règles; placé entre la civilisation grecque et la civilisation latine, le monastère du Mont-Cassin recevait le double reflet de Rome et de Byzance. Au milieu des tempêtes publiques, le Mont-Cassin était resté comme un monument religieux des temps antiques; sa bibliothèque si riche était demeurée intacte, la barbarie ne l'avait pas dispersée: on y trouvait des Bibles sur or, des textes aussi précieux que ceux de Constantinople, les livres de l'école d'Alexandrie, la philosophie d'Aristote; Homère et Cicéron avaient là un culte aussi vénéré que les Pères de l'Église. Le Mont-Cassin fut le puissant instructeur des ordres monastiques, le type sur lequel on se modela partout, et cette influence fut d'autant plus vive, d'autant plus grande, qu'il existait une douce et invariable fraternité entre tous les moines; ils formaient comme une vaste république. Un frère de Saint-Benoît voulait-il voyager? il trouvait partout hospitalité et appui; il pouvait parcourir les bibliothèques, écouter les enseignements! le plus souvent les monastères étaient des

succursales ou des colonies fondées par les églises-mères. Il n'y avait pas pour eux de patrie; un moine d'Angleterre venait dans la Neustrie ou l'Austrasie, et un frère d'Aquitaine venait s'abriter sous l'hospitalité d'une abbaye lombarde ou italienne. De là devait naître cette influence mutuelle et scientifique d'une abbaye sur une autre. Quand un monastère avait une science immense, il la donnait, il la communiquait; toutes les fondations religieuses appartenaient au même rang; il y avait des moines messagers de la science qui allaient échanger les chartres, porter les manuscrits, ou renouveler les études d'une solitude à une autre.

Tel fut l'esprit de cette époque littéraire. Charlemagne voulut la centraliser dans ses mains; devait-elle survivre à cette haute impulsion? L'Empereur une fois au tombeau, les études ne devaient-elles pas disparaître avec lui? Le commencement du règne de Louis le Débonnaire présente encore quelques hautes physionomies dans les sciences ou dans les lettres; c'est sous son règne que fleurit Hincmar, l'archevêque de Reims, le clerc qui célébra dans la pompe de son style les coutumes et les habitudes du palais de Charlemagne; Agobard, archevêque de Lyon, homme politique encore plus que littéraire; il n'est pas un événement alors d'une certaine importance auquel ne se trouve mêlé le nom d'Ago-

bard. Pascase Radbert conserve un caractère sérieusement scolastique; il suit les études pour elles-mêmes, il se préoccupe de ce qu'elles ont de large et d'actif: Anschaire est l'évêque voyageur, le prédicateur qui court enseigner aux nations sauvages le christianisme et la civilisation; c'est le saint Boniface de la Scandinavie. Mais quels que soient ces hommes d'intelligence et de portée, on doit remarquer que la science et les études, favorisées sous le règne de Charlemagne, sont en décadence pleine et entière déjà même sous Louis le Débonnaire. Les écoles n'ont plus leur importance, les études leur ardeur; les populations sont revenues à leur état d'ignorance, et ceci tient à plusieurs causes.

Il en fut de l'oeuvre littéraire de Charlemagne comme de ses conceptions politiques: l'unité tenait à sa personne, elle n'était ni dans les idées, ni dans les habitudes de cette société. Quand l'Empereur toucha la tombe, il n'y eut plus de sciences, plus d'instruction; le peuple n'en souhaitait pas: le serf pouvait-il désirer la lumière! L'homme d'armes dédaignait les livres même chrétiens et pieux, si ce n'est pour les dépouiller de l'escarboucle brillante: combattre et s'agiter dans les batailles était bien plus dans ses habitudes et ses goûts, et que pouvait importer aux comtes et aux leudes l'avancement de l'intelligence? On ne cite pas un seul de ces hommes de fer

qui ait écrit une pensée; ainsi toute l'impulsion fut personnelle à Charlemagne; après lui, on revint à l'instinct grossier de la conquête, on se dépouilla, on se fit la guerre de manoir à manoir.

Les études disparurent dans le morcellement de l'Empire; il n'y eut plus de centre, plus de mouvement organisateur; si quelques hommes isolés s'occupèrent encore des études, il n'y eut plus cette tendance ardente littéraire qui domina le règne de Charlemagne.

CHAPITRE XVI.

Vie privée de Charlemagne. Sa famille.

Dans ses habitudes journalières, la vie de Charlemagne était sobre, Éginhard aime à le dire, et son témoignage, quoique souvent prévenu pour son maître, son suzerain, est empreint d'un si grand caractère de vérité, qu'on ne saurait en récuser la puissance: „Sobre dans le boire et le manger, dit-il, il l'était plus encore dans le boire, haïssant l'ivrognerie dans quelque homme que ce fût, il l'avait surtout en horreur pour lui et les siens. Quant à la nourriture, il ne pouvait s'en abstenir autant, et se plaignait souvent que le jeûne l'incommodait. Très-rarement donnait-il de grands repas; s'il le faisait, ce n'était qu'aux principales fêtes; mais alors il réunissait un grand nombre de personnes. A son repas de tous les jours, on ne servait jamais que quatre

plats, outre le rôti que les chasseurs apportaient sur la broche, et dont il mangeait plus volontiers que de tout autre mets. Pendant ce repas, il se faisait réciter ou lire, et de préférence, les histoires et les chroniques des temps passés. Les ouvrages de saint Augustin, et particulièrement celui qui a pour titre, *de la Cité de Dieu*, lui plaisaient aussi beaucoup. Il était tellement réservé dans l'usage du vin et de toute espèce de boisson, qu'il ne buvait guère que trois fois dans tout son repas ; en été, après le repas du milieu du jour, il prenait quelques fruits, buvait un coup, quittait ses vêtements et sa chaussure, comme il le faisait le soir pour se coucher, et reposait deux ou trois heures. Le sommeil de la nuit, il l'interrompait quatre ou cinq fois, non-seulement en se réveillant, mais en se levant tout à fait. Quand il se chaussait et s'habillait, non-seulement il recevait ses amis, mais si le comte du palais lui rendait compte de quelques procès sur lesquels on ne pouvait prononcer sans son ordre, il faisait entrer aussitôt les parties, prenait connaissance de l'affaire, et rendait sa sentence, comme s'il eût siégé sur un tribunal; et ce n'étaient pas les procès seulement, mais tout ce qu'il avait à faire dans le jour, et les ordres à donner à ses ministres, que ce prince expédiait ainsi dans ce moment.

La première femme de Charlemagne, comme

il a été déjà dit, s'appelle Himiltrude; son origine, on ne la connaît pas; elle habita les palais d'Aix, de Mayence, elle suivit Charlemagne dans sa première guerre, et lui donna un fils, Pépin, surnommé le Bossu. Himiltrude vivait encore, lorsque Charlemagne épousa Désidérade ou Ermengarde, fille de Didier, roi des Lombards; il la garda un an à peine auprès de lui. Hildegarde, la troisième femme, était issue d'une maison illustre de Souabe; un grand nombre de fondations pieuses se rattachent à la vie de cette noble Allemande qui demeura onze ans la chaste épouse du roi puissant; elle mourut après onze ans d'un doux mariage (en 782), et l'épitaphe de l'illustre femme fut écrite par Paul Diacre, alors évêque de Metz. Fastrade ensuite, fille du comte Rodolphe, partagea la couche de Charlemagne; ce comte Rodolphe était un Franc, et Fastrade (morte en 794) fut l'épouse peut-être qui exerça le plus d'ascendant sur l'esprit de Charlemagne. C'est pour cette reine Fastrade que furent composées les litanies dans lesquelles on prie pour l'Empereur et ses fils très-sacrés Charles, Pépin et Louis. Enfin, dans ses palais d'Aix-la-Chapelle, de Liége ou de Francfort, Charlemagne fit régner à ses côtés Luitgarde, qui mourut dans le monastère de Saint-Martin de Tours (en 800).

De son union avec Himiltrude, Charlemagne eut pour premier né, comme je l'ai dit, Pépin

le Bossu; enfant, il avait une face admirable, des cheveux blonds, un regard fin et noble qui indiquait son origine; mais il était mal fait de corps et tout contourné. Intrépide et très-actif, il se jeta dans les plus hardies entreprises; comme il craignait de ne pas avoir sa part d'héritage, Pépin prépara une conjuration contre son père. Charlemagne, au retour de ses guerres en Pannonie, devait passer l'hiver en Bavière, lorsqu'il apprit que Pépin s'était uni de complot avec quelques grands de la cour pour usurper sa couronne et obtenir partage. Charlemagne avait trop besoin de faire respecter son pouvoir encore contesté, pour ne pas punir un projet aussi hardi; Pépin, rasé dans une cour plénière, dut embrasser l'état ecclésiastique au monastère de Pruym, tandis que ses complices, condamnés à l'exil, eurent les yeux crevés, comme cela se pratiquait à la cour de Constantinople.

La grande lignée de Charlemagne se composa désormais de trois fils, tous trois associés à son oeuvre, et qui le secondèrent dans le développement de sa pensée politique. L'aîné est ce Charles ou Charlot dont parlent les chroniques et les romans de chevalerie; les barons cherchèrent à le rendre ridicule et odieux, parce qu'il fut le fils chéri du suzerain et un digne et fort soutien de Charlemagne; sa vie fut courte, mais laborieusement occupée. Quelques documents le font fils d'Hildegarde,

d'autres disent que Charles fut seulement le bâtard de l'Empereur, issu d'une concubine. Il était né en 772, et à peine avait-il atteint sa douzième année qu'on le voit déjà suivre son père dans la guerre contre les Saxons. C'était le devoir de ces jeunes Francs, après l'éducation les batailles; il n'y avait point d'âge pour eux. Cet enfant fut de bonne heure glorieux; car, chef d'un corps d'Austrasiens qu'il menait de sa personne, il battit les Saxons. Pendant cinq ans il disparaît de la scène militaire, et les chroniques ne parlent de lui qu'afin de rappeler que son père l'envoya dans le Maine pour régir ces peuples.

Maintenant le jeune Charles reparaît dans les expéditions militaires; il suit Charlemagne dans ses guerres contre les Huns: en Bavière, en Saxe constamment à côté de son père, partageant le repos de ses cours plénières et les fatigues des guerres, toujours le fils de prédilection du suzerain, il l'accompagne à Rome, lorsque Charlemagne va recevoir la couronne impériale. Le pape le sacre roi comme il a oint la tête de l'Empereur. Désormais le jeune Charles prend ce titre. Partout dans les grandes missions ce fils Charles est désigné, c'est lui qui va au-devant du pape Léon; Alcuin, le grand conseiller de toute la famille carlovingienne, lui écrit: „Ayez pour fidèles et leudes des gens sages, habiles, pieux, craignant Dieu, qui soient gouvernés par la vérité, non par

la cupidité... Ne souffrez pas que votre dignité soit ternie par les mauvaises actions des méchants, qui voudraient abuser de votre nom.“ Ces conseils supposent nécessairement que le jeune Charles était chargé d'une administration réelle, et que ce nom de roi n'était pas un simple titre d'honneur. „Vous n'avez pas besoin (continue Alcuin) de chercher bien loin des modèles, vous en trouverez dans votre propre famille; imitez les vertus de votre père, l'empereur des chrétiens, vous mériterez par là d'être béni de lui et d'obtenir la miséricorde de Dieu, qui vaut mieux que toute la gloire des siècles.“ Charles, le jeune homme, marche contre les Slaves; chef des Austrasiens sous l'Empereur, il fait construire des forts sur l'Elbe; il a incessamment les armes à la main jusqu'à sa mort, qui arrive l'an 811, trois ans avant celle de son père.

Pépin, le second des fils de l'Empereur, était né cinq ans après Charles, et, selon la chronique, d'une même mère, Hildegarde; la vie de ce prince fut active comme celle de son frère. Tous les enfants du grand empereur avaient le titre de nobilissime: ils le méritaient par leurs glorieux labeurs. Pépin commence son existence de guerre plus jeune encore que Charles; roi d'Italie à quatre ans, il fait à onze une expédition contre les Avares, et son père lui donne pour guide le comte Bérenger: ces jeunes hommes de race germa-

nique devaient être forts de bonne heure. Trois ans après, Pépin est dans le Bénévent; c'est là que son père le charge de toutes les expéditions en Pannonie, sur la Drave et le Danube; il est partout heureux, et les chroniques ont célébré le riche butin fait sur les Huns qu'il apporta dans la cour plénière d'Aix-la-Chapelle. A vingt et un ans, il gouverne par lui-même le royaume d'Italie; Charlemagne n'est pas content de lui; il craint pour ses fils une trop grande indépendance: il donne un guide à Pépin dans Adalard, abbé de Corbie. Prince intrépide à la hauteur de Charlemagne, il fait incessamment la guerre; on le voit paraître sur la flotte, et c'est lui qui chasse les Sarrasins de l'île de Corse. Il dompte même les Vénitiens, et ces républicains commerçants sont obligés de se réfugier dans le Rialto, l'île riante, enchantée, que l'Adriatique baigne de ses flots. Il meurt jeune homme encore; à peine a-t-il trente-quatre ans!

Il ne reste donc plus des fils de Charlemagne que Louis, le roi d'Aquitaine, le prince méridional dont la vie militaire commence à la robe virile. On voit en effet, en 791, Louis, le dernier de ses fils, à sa treizième année, faire solennellement ses premières armes dans la campagne sur le Danube sous les ordres du roi son père, voler de là en Aquitaine, y lever une armée, et la mener en Italie au secours de son frère Pépin. Voilà donc trois fils, trois

jeunes hommes de la race germanique; enfants, ils se trouvent aux batailles, c'est leur devoir; pour commander aux Francs, ils doivent braver tous les périls. Charlemagne a compris que ceux-là étaient ses lieutenants naturels; qu'ils doivent entrer en partage de sa pensée; mais il les fait surveiller; il craint toujours leur indépendance; il leur donne des tuteurs: des comtes francs marchent à leurs côtés; il leur écrit incessamment; aucun acte important ne se fait sans ses ordres. Dans des circonstances même il désapprouve leur conduite; il leur écrit en termes durs et impératifs; Louis a nommé un comte qui lui déplaît, Charlemagne le destitue; Pépin ne se conduit pas selon son voeu, il lui nomme un tuteur; une autre fois, mécontent de la manière dont Louis administrait les finances du royaume d'Aquitaine, Charlemagne y envoya des commissaires pour recouvrer les biens du fisc. Un diplôme, daté de 795, fournit encore une preuve de l'autorité que ce prince exerçait dans les États de ses enfants. Louis, roi d'Aquitaine, ayant concédé à un de ses leudes un terrain à défricher dans son propre royaume, le Franc fut obligé d'en obtenir la confirmation de Charlemagne, qui la lui accorda à la sollicitation du roi son fils. Partout on voit apparaître cette surveillance de l'Empereur sur le gouvernement des siens; tous les esprits supérieurs sont ainsi faits;

comme ils ont conçu une grande pensée, ils n'acceptent que rarement les conseils et jamais les résistances. Quand un homme sort du cercle d'idées qu'ils ont tracées, ils le brisent; quand une volonté s'élève contre eux, ils la secouent violemment. Toute grande intelligence ne veut que des instruments; elle ne supporte rien à côté d'elle et encore bien moins au-dessus d'elle.

Les filles de l'Empereur furent plus nombreuses que les fils; elles habitaient dans ses palais sous sa garde, et Charlemagne se montra toujours très-tendre, très-affectueux pour ces jeunes femmes que les chroniques nomment ainsi: Rotrude, un moment fiancée à l'empereur Constantin Porphyrogénète, fut ensuite mariée à Roricon, comte du Maine; la seconde fut Berthe, qui épousa Angilbert*). On trouve encore dans les chartres les noms de Théodrate et de Hiltrude, aussi filles de Charlemagne, abbesses d'Argenteuil et de Marmoutier. La plus célèbre parmi ces filles, celle qui a laissé de longues traces dans les souvenirs légendaires, fut Imma ou Emma, que la tradition donne pour amante et pour femme à Éginhard, l'historien, le chancelier de Charlemagne, le clerc attentif qui a recueilli les moindres actions de son seigneur.

---

*) Berthe fut la mère de l'historien Nithard, qui a écrit les **Annales** de son temps.

CHAPITRE XVII.

Les trois dernières années de la vie de Charlemagne.

L'Empereur vieilli choisit pour demeure stable le palais d'Aix-la-Chapelle; lorsqu'il était jeune et qu'un sang énergique coulait dans ses veines chaudes d'un vin généreux, Charlemagne n'avait pas de résidence fixe: on le voyait partout, sur le Rhin, au Mein, en Bavière, chez les Esclavons ou bien sur l'Èbre; caractère impatient dans un corps vigoureux et actif, il aimait les demeures sur les montagnes ou au bord des fleuves; à mesure qu'il avance dans la vie, cette force, cette activité l'abandonnent; Aix-la-Chapelle devient le lieu de son séjour; le vieil empereur a de fréquentes attaques rhumatismales contractées aux époques des chasses royales dans les forêts; il ne s'est point assez ménagé dans sa jeunesse, tous les exercices lui ont été familiers; vieillard, il s'en ressent; il lui faut des bains chauds, des eaux minérales et une source a jailli à Aix-la-Chapelle. Il fait construire un large bassin de marbre où il se plonge tout entier dans l'eau qui bouillonne pour fortifier ses membres débiles; Charlemagne nage dans ces bains comme un enfant du Rhin et de l'Elbe; il y reste des journées entières, il veut donner de la vigueur à ses

membres endoloris; la faiblesse vient, il sent qu'il n'est plus le même homme.

Après qu'il a organisé son vaste empire, Charlemagne s'occupe plus spécialement de ses devoirs religieux qui préparent les voies à la mort; il multiplie les chartres de donations aux monastères, aux églises; il bâtit, il élève, il construit; l'Empereur s'absorbe dans la recherche des moyens qui peuvent perpétuer son oeuvre, il va léguer un vaste héritage; l'Empire pourra-t-il se continuer? Des dangers le menacent encore: les peuplades du Nord, un moment arrêtées, ne sont point soumises; les Scandinaves conservent leur fierté et le désir de vengeance, les Saxons frémissent sous le joug. A la face du tombeau, une vive inquiétude s'empare de Charlemagne, il a mesuré le péril, il lui a fallu une main de fer pour arrêter le soulèvement des barbares contre le vaste tout qu'il a fondé. Là est la cause immense, inévitable, de dissolution; il le sent, il veut l'arrêter; il fait encore la guerre, il organise les Saxons, il promulgue des capitulaires; les Danois menacent ses frontières; l'Empereur, qui n'a plus la force de bataille, veut que ses comtes, ses leudes traitent directement avec les Scandinaves; il veut, il désire une paix, une trève, une délimitation territoriale: la Bavière, la Saxe, la Frise font partie de son empire; les Danois

restent dans la presqu'île du Jutland; il voudrait les contenir là, le pourrait-il?

La vaste centralisation qu'il a établie doit mourir avec lui; il a refoulé les nations scandinaves jusque dans la Baltique; il a repoussé les Huns jusqu'au-delà du Danube: ces peuplades belliqueuses se vengeront sur ses fils; un traité avec les Esclavons est le dernier acte diplomatique de sa vie*), tout se fait désormais par ses comtes et ses *missi*. A ce moment, le tombeau préoccupe plus le grand empereur que les vaines affaires du monde; il choisit le lieu de sa demeure éternelle, son palais de la mort, sous le dôme de la chapelle qu'il a bâtie à Aix; il a pris tant de plaisir à l'orner de marbre de Ravenne, de châsses d'or et de riches pierreries! Son tombeau, bâti en larges pierres, sera de huit pieds: couché dans ses vêtements impériaux, il attendra fixement, les mains jointes pour la prière, le grand réveil du jugement dernier. Quelque temps avant sa mort, il dicte sa chartre testamentaire, il la retouche, il la revoit; quand on a construit un grand oeuvre avec peine, on aime à le transmettre avec les conditions de la vie par une volonté suprême.

Chose curieuse! l'Empereur a passé son existence à *constituer* l'unité, et l'*idée* de mor-

---

*) Ce traité est de l'année 813.

cellement lui vient avec la mort. Les habitudes des partages mérovingiens dominent encore; la pensée de centralisation s'efface et disparait dans l'esprit de Charlemagne; son testament est au fond une large répartition, non-seulement pour les terres de la monarchie, mais encore pour ses meubles, ses richesses, qu'il distribue entre les églises et les pauvres. Or c'est encore son chancelier Éginhard qui a transmis ce dernier acte de sa vie. „Trois ans avant sa mort il régla le partage de ses trésors, de son argent, de sa garderobe et du reste de son mobilier, en présence de ses familiers et de ses ministres, et requit leur témoignage afin qu'après sa mort la répartition de tous les objets faite par lui et revêtue de leur approbation fût maintenue. Il consigna ses dernières volontés sur les choses qu'il entendait partager ainsi dans un écrit sommaire, dont voici l'esprit et le texte littéral: „Au nom de Dieu tout-puissant, le Père, le Fils, le Saint-Esprit. Ici commencent la description et la distribution réglées par le très-glorieux et très-pieux seigneur Charles, empereur auguste, des trésors et de l'argent trouvés ce jour dans sa chambre, l'année huit cent onzième depuis l'incarnation de Notre Seigneur Jésus-Christ, la quarante-troisième du règne de ce prince sur la France, la trente-sixième de son règne sur l'Italie, la onzième de l'Empire, indiction quatrième.

Les voici telles qu'après une sage et mûre délibération il les arrêta et les fit avec l'approbation du Seigneur. En ceci, il a voulu principalement pourvoir d'abord à ce que la répartition des aumônes que les chrétiens ont l'habitude de faire solennellement sur leurs biens eût lieu pour lui, et de son argent, avec ordre et justice; ensuite à ce que ses héritiers pussent connaître clairement et sans aucune ambiguïté ce qui doit appartenir à chacun d'eux, et se mettre en possession de leurs parts respectives sans discussion ni procès. Dans cette intention et ce but, il a divisé d'abord en trois parts tous les meubles et objets, soit or, argent, pierres précieuses et ornements royaux, qui, comme il a été dit, se trouveront ce jour dans sa chambre. Subdivisant ensuite ces parts, il en a séparé deux en vingt et un lots, afin que chacune des vingt et une villes qui, dans son royaume, sont reconnues comme métropoles, reçoive à titre d'aumône, par les mains de ses héritiers et amis, un de ces lots. L'archevêque qui régira alors une église métropolitaine, devra, quand il aura touché le lot appartenant à son église, le partager avec ses suffragants de telle manière que le tiers demeure à son église, et que les deux autres tiers se divisent entre ses suffragants. De ces lots formés des deux premières parts, et qui sont au nombre de vingt et un, comme les

villes reconnues métropoles, chacun est séparé des autres et renfermé à part dans une armoire, avec le nom de la ville à laquelle il doit être porté. Les noms des métropoles auxquelles ces aumônes ou largesses doivent être faites sont: Rome, Ravenne, Milan, Fréjus, Gratz, Cologne, Mayence, Juvavum (aujourd'hui Salzbourg), Trèves, Sens, Besançon, Lyon, Rouen, Reims, Arles, Vienne, Moustier dans la Tarentaise, Embrun, Bordeaux, Tours et Bourges. Quant à la part qu'il a décidé de conserver dans son intégrité, son intention est que les deux autres étant divisées en lots, ainsi qu'il a été dit, et renfermées sous son scel, cette troisième serve aux besoins journaliers, et demeure comme une chose que les liens d'aucun voeu n'ont soustraite à la possession du propriétaire, et cela tant que celui-ci restera en vie, ou jugera l'usage de cette part nécessaire pour lui; mais après sa mort, ou son renoncement volontaire aux biens du siècle, cette part sera subdivisée en quatre portions: la première se joindra aux vingt et un lots, dont il a été parlé ci-dessus; la seconde appartiendra aux fils et filles du testateur et aux fils et filles de ses fils, pour être partagée entre eux raisonnablement et avec équité; la troisième se distribuera aux pauvres, suivant l'usage des chrétiens; la quatrième se répartira de la même manière, et à titre d'aumônes, entre les serviteurs et les

servantes du palais, pour assurer leur existence. A la troisième part du total entier, qui, comme les deux autres, consiste en or et argent, on joindra tous les objets d'airain, de fer et d'autres métaux, les vases, ustensiles, armes, vêtements, tous les meubles soit précieux, soit de vil prix, servant à divers usages, comme rideaux, couvertures, tapis, draps grossiers, cuirs, selles, et tout ce qui, au jour de la mort du testateur, se trouvera dans son appartement et son vestiaire, et cela pour que les subdivisions de cette part soient plus considérables, et qu'un plus grand nombre de personnes puisse participer aux aumônes. Quant à sa chapelle, c'est-à-dire tout ce qui sert aux cérémonies ecclésiastiques*), il a réglé que, tant ce qu'il a fait fabriquer ou amassé lui-même, que ce qui lui est revenu de l'héritage paternel, demeure dans son entier et ne soit pas partagé. S'il se trouvait cependant des vases, livres, ou autres ornements qui bien évidemment n'eussent point été donnés par lui à cette chapelle, celui qui les voudra pourra les acheter et les garder, en payant le prix d'une juste estimation. Il en sera de même des livres dont il a réuni un grand nombre dans sa bibliothèque: ceux

*) C'est sans doute la première origine du trésor d'Aix-la-Chapelle; mais ce qui existe aujourd'hui ne remonte pas tout entier à l'époque carlovingienne.

qui les désireront pourront les acquérir à un prix équitable, et le produit se distribuera aux pauvres. Parmi ses trésors et son argent, il y a trois tables de ce dernier métal et une d'or fort grande et d'un poids considérable. L'une des premières, qui est carrée, et sur laquelle est figurée la description de la ville de Constantinople, on la portera, comme l'a voulu et prescrit le testateur à la basilique du bienheureux apôtre Pierre à Rome, avec les autres présents qui lui sont assignés; l'autre, de forme ronde, et représentant la ville de Rome, sera remise à l'évêque de l'église de Ravenne; la troisième, bien supérieure aux autres par la beauté du travail et la grandeur du poids, entourée de trois cercles, et où le monde entier est figuré en petit et avec soin, viendra, ainsi que la table d'or qu'on a dit être la quatrième, en augmentation de la troisième part à répartir tant entre ses héritiers qu'en aumônes. Cet acte et ces dispositions, l'Empereur les fit et les régla en présence des évêques, abbés et comtes qu'il put réunir alors autour de lui, et dont les noms suivent: évêques, Hildebald, Richulfe, Arne, Wolfer, Bernoin, Leidrade, Jean, Théodulfe, Jessé, Hetton, Waldgaud; abbés, Friedgis, Audoin, Angilbert, Irmine; comtes, Wala, Méginhaire, Othulfe, Étienne, Unroch, Burchard, Méginhard, Hatton, Richwin, Eddon, Erchangaire, Gérold, Béra, Hildigern, Roculfe."

Ce testament, dont la formule est toute romaine, repose sur l'idée la plus absolue du partage; rien ne se ressent de l'unité politique que Charlemagne voulait imprimer à son oeuvre; singulière contradiction! Toute une vie entière est passée à réaliser la pensée d'un grand empire, et au moment de la mort Charlemagne le brise et l'abîme par la pensée de morcellement. C'est qu'alors la mort venait, et avec elle la vieillesse et la maladie. Il ne veut point que le titre d'empereur périsse; il a fait appeler à Aix-la-Chapelle son fils Louis, roi d'Aquitaine, le seul qu'il eût vivant d'Hildegarde, la plus chérie de ses femmes. Dans une cour plénière, il réunit tous les comtes francs, les évêques, les leudes, les clercs, tout ce qui pouvait donner force et vie à une grande solennité. Il s'associe, du consentement de tous, Louis, au titre d'empereur; il le fait reconnaître et saluer, et lui mettant de ses mains affaiblies la couronne sur la tête, il dit: Voilà désormais l'Empereur et Auguste. „Ayant ensuite envoyé son fils en Aquitaine, continue Eginhard, le roi, suivant sa coutume, et quoique épuisé de vieillesse, alla chasser dans les environs de son palais d'Aix. Après avoir employé la fin de l'automne à cet exercice, il revint à Aix au commencement de novembre pour y passer l'hiver. Au mois de janvier, une fièvre violente le saisit et il s'alita. Dès ce moment, comme il le faisait toujours

quand il avait la fièvre, il s'abstint de toute nourriture, persuadé que la diète triompherait de la maladie, ou l'adoucirait; mais à la fièvre se joignit une douleur de côté que les Grecs appellent pleurésie. Le roi, continuant toujours de ne rien manger, et ne se soutenant qu'à l'aide d'une boisson prise encore en petite quantité, mourut, après avoir reçu la communion, le septième jour depuis qu'il gardait le lit, le 28 janvier, à la troisième heure du jour, dans la soixante et douzième année de sa vie, et la quarante-septième de son règne.“

Ainsi mourut l'empereur Charles, et presque avec lui son oeuvre si laborieusement accomplie. Comme à toutes les morts d'une grande renommée, les chroniques signalent plusieurs prodiges qui annoncèrent le dernier terme de cette puissante existence. Quand la vie de Charlemagne s'en allait, il y eut de fréquentes éclipses de soleil et de lune; on remarqua pendant sept jours une tache noire au soleil; une galerie qui joignait le palais s'écroula tout d'un coup; le pont de Mayence fut brûlé en trois heures. Un jour l'Empereur vit une grande flamme de feu qui, fendant les nuages, courait de l'occident à l'orient; en plein champ son cheval s'abattit; il fut violemment jeté à terre; l'agrafe d'or de sa selle fut brisée ainsi que le ceinturon de son épée; on trouva son javelot à plus de dix pieds

dans la terre. A Aix, on ressentit des secousses d'un tremblement de terre; la boule dorée qui ornait le dôme de la chapelle fut frappée de la foudre; quand l'Empereur avait élevé la basilique, il avait fait peindre une inscription en rouge portant: Charles, prince. Or, dans l'année où mourut Charlemagne, le mot prince était tellement effacé qu'on ne pouvait plus le lire. Ainsi, à Rome, la mort de César fut annoncée par une comète échevelée et par des présages sinistres. Or tous ces symptômes étaient pris comme des avertissements d'en haut; alors Charlemagne, s'absorbant dans la pensée de la mort, reçut les sacrements de Dieu, s'étendit sur la cendre, et mourut dans les sentiments de pénitence comme David et Salomon; l'église d'Aix-la-Chapelle sonna le glas des grandes funérailles et il fut enterré au tombeau qu'il avait fait bâtir en sa présence; il s'habituait depuis longtemps à l'idée de mourir, il se coucha doucement au sépulcre.

Fin.

Erläuterungen in alphabetischer Ordnung.

Die vorkommenden Eigennamen sind der Vollständigkeit wegen, namentlich aber im Hinblicke auf die Mangelhaftigkeit der Handwörterbücher bezüglich der Eigennamen, sämmtlich aufgezählt. Wo aber eine Erläuterung für Jeden reinweg überflüssig, oder wo eine solche vom Schriftsteller selbst gegeben ist, hat man es bei der Aufführung resp. Verweisung auf die betreffende Seite bewenden lassen.

Geschichtliche Erläuterungen.

A.

Abd-Almalek, maurischer Feldherr, Nachfolger des in der Schlacht bei Tours und Poitiers (732) gefallenen Abd-Alrahman, aber schon im J. 735, weil er unglücklich in Navarra gekämpft hatte, durch Ocba ersetzt. S. 68. — Abd-Alrahman (Abdérame), Abderrhaman, I Chalif von Cordova 756—787, nicht zu verwechseln mit dem ebengenannten Feldherrn gleiches Namens. — Abiathar 71. — Aboulféda, Abulfeda, Fürst von Hamat in Syrien, gb. 1273, gest. 1331, Verfasser berühmter Werke in arabischer Sprache: Annalen der Araber etc. — Abraham 159. — Adalard (Adélard, Allard), Enkel Carl Martells, geb. 755, Abt von Corbie in der Picardie, gest 826. — Adalgise, Adalgis. — Adrien, Hadrian. — Agobard, Erzbisch. von Lyon, gst. 840. — Aimery 23. — Aimes (*Aimo, Aymo*), Haimon 22. — Albion

65. — Alcuin, gb. 735, gest. 804 vgl. S. 172. — Alda 90. — Alexandre, Alexander (der Gr.), geb. 356, gest. 323 vor Chr. — Alfred (le Grand), König von England 871—901. — Almanzor (Al-Mansour), II Chalif aus der Dynastie der Abbassiden 754—775, Erbauer von Bagdad. — Alori 24. — Andrèas 139. — Angilbert (= Engelbert), Vertrauter Carls, Mitglied der Hof-Academie unter dem Namen Homer, heirathete des Kaisers Tochter Bertha, aus welcher Ehe Nithart hervorgegangen ist, trat später (wie auch Bertha) in den klösterlichen Stand, ward Abt zu St. Riquier bei Abbeville in der Picardie, wurde aber von Carl wieder an den Hof gezogen und mit den wichtigsten Aemtern und Aufträgen betraut, starb 814. — Annibal, Hannibal, gest 183 vor Chr. — Anschaire (S. *Ansgarius*, *Anscharius*), Ansgar (h.), der Apostel des Nordens, geb in der Picardie 801, erzogen zu Corbie in der Picardie, Vorsteher der Klosterschule zu Corvey bei Höxter in Westfalen, Erzbischof von Hamburg und päbstlicher Legat für Dänemark, Schweden und Norwegen, später Vorsteher der vereinigten Bisthümer Bremen und Hamburg, starb 865 zu Bremen. — Aréopage, Areopag, der angesehenste Gerichtshof zu Athen; hiernach werden auch andere ähnliche Versammlungen so genannt 179. — Arigise, Arichis 96. — Aristote, Aristoteles, der berühmte griechische Philosoph, Naturforscher etc., geb. 384 zu Stagira in Macedonien, Lehrer Alexanders, gest. 322 vor Chr. — Arminius, lat. = Hermann 55, 65. — Arne, Arno, 785 Bischof, 798 Erzbischof von Salzburg. — Aroun-al-Raschid, V Chalif aus der Dynastie der Abbassiden, 786—809. — Astolphe, Aistulf, Kg. der Longobarden, † 756. — Aubouins 22. — Aude, Alda 90. — Audoin, Adalung, Abt des Klosters St. Vedasti zu Arras. — Auguste, Augustus, I römischer Kaiser von 30 vor bis 14 nach Chr.; überhaupt auch = Kaiser. — Augustin (*S. Augustinus*), Kirchenvater, Bischof

von Hippo in Africa, † 430. — Aurore, Aurora, die Göttin der Morgenröthe, Gemahlin Tithons 153. — Aymon (auch Haimon oder Haymon geschrieben), Haimon, „Herzog von Dordogne," Vater von Alard, Richard, Guichard und Regnault de Montauban (Adelhart, Ritsart, Writsart und Reinald von Montalban), den Helden einer vielfach behandelten Sage, die unter dem Namen „die vier Haimonskinder" bekannt ist. Diese Sage dreht sich um die Kämpfe der vier Helden gegen Carl, ihren Lehnsherrn. S. 23, 30.

B.

Bayard, das sagenhafte Ross der vier Haimonskinder (s. Aymon) 30. — Benoît (*S. Benedictus*), geb. 480 zu Nursia im ehemaligen Herzogthum Spoleto, Stifter des Benedictiner-Ordens, † 543. — Bèra oder *Bero* 202. — Bèrenger, Berengar 191. — Bernard, Bernhard, Oheim Carls. — Bernoin, Bischof von Besançon. — Berthe (alte Schreibweise Berte), Bertha (*Bertrada*, *Bertradis*), Mutter Carls; — desgl. Tochter Carls; vergl. Angilbert. — Blanchefleurs, Blanceflos 2. — Boniface (*S. Bonifacius*), geb. in England um's Jahr 680, ursprünglich Winfried geheissen, der Apostel der Deutschen, seit 732 Erzbischof von Mainz, 755 in Westfriesland von den Heiden erschlagen. — Boulle 22.

C.

Carloman, Name eines Oheims (1), desgl. des Bruders von Carl Auch nennen so irriger Weise die Basken Carl selbst 89. — Caribert, Bruder Dagoberts I, gest. 631. S. 11. — César, Caesar, ermordet 44 vor Chr. — Les Césars, öfter zur Bezeichnung der römischen Kaiser gebraucht z. B.

103, seit Hadrian (gest. 138 nach Chr.) hiessen eigentlich die erklärten Thronfolger der Kaiser *Caesares* 149. — „Chagan" = Kan, Chan oder Khan, Titel der mongolischen Herrscher 135. — Charles oder Charlot, Sohn Carls des Gr. — Charles le Chauve, Carl der Kahle, Sohn Ludwigs des Frommen, herrschte in Frankreich 840—877. — Charles Martel, Carl Martell (d. h. Hammer, wegen seiner Tapferkeit und Stärke), Vater Pipins, Majordomus von Austrasien 717—741. — Childeric III, Childerich III, letzter fränkischer Scheinkönig aus dem Geschlechte der Merovinger, abgesetzt von Pipin 752. — Christophe (*S Christophorus*) 8. — Cicéron, Cicero, der bekannte römische Staatsmann, Redner und Schriftsteller, geb. 106, gest. 43 vor Chr. — Clotaire II, Clotar II, regiert 584—628, ursprünglich König der neustras. Franken, seit 613 Kg. sämmtlicher Franken. — Clovis, Clodwig, Kg der Franken 481—511. — Les Comices, die Comitien, „die förml. Versammlung des ganzen römischen Volks" (*comitia curiata*, *tributa*, *centuriata*). — Constantin Porphyrogénète (der im Purpur Geborene), Sohn des byzantinischen Kaisers Leo IV und der Irene, geb. 770, nach dem Tode seines Vaters 780 „Kaiser" unter Vormundschaft seiner Mutter; 797 von der herrschsüchtigen Mutter geblendet, stirbt er an den Folgen dieser Verwundung. — Corbulon, *Corbulo* (Domitius C.), römischer Feldherr unter Kaiser Nero (54—68), berühmt durch seine Thaten in Germanien, Armenien, Parthien. S 168. — Cyrus, der Stifter des persischen Reichs, reg. 558—529 vor Chr.

D.

Damétas 177. — Darius (I), Kg der Perser 521—485 vor Chr. — Daunou, französischer Schriftsteller und Staatsmann, geb. 1761, gest. 1840. — Da-

vid. So nannte sich auch Carl als Mitglied der Hof-Academie. — Dèsidèrade (*Desiderata*), Tochter des Königs Desiderius (vergl. Didier), II Gemahlin Carls. Mehre Geschichtschreiber stellen auf, das Wort *Desiderata* in der betreffenden Chronik sei nicht Eigenname, sondern = die gewünschte, begehrte. — Desiderat 45. — Didier, Desiderius, Kg. der Longobarden 756—774. — Dodon 139. — Druidique, Adj. von Druides (les), *Druïdae*; so hiessen die Priester der alten Celten 96. — Drusus (Nero Claudius D.), Stiefsohn des Augustus, berühmt durch seine Feldzüge in Germanien, gest. 9 vor Chr. — Durandal 82.

E.

Ebn-Alarabi 71. — Eddon (*Eddo*, *Edo*) 202. — Egbert 129. — Éginhard, Eginhart, Einhard, Geheimschreiber Carls, Gemahl Emma's, gest. 844 in dem von ihm selbst gegründeten Kloster Seligenstadt im Grossherzogthum Hessen, schrieb ein Leben Carls und Annalen. — Emma, Tochter Carls, † 836. — Empereur wird als Eigenname behandelt und mit (*grossem*) *E* geschrieben, wenn es = Deutscher Kaiser — und nicht etwa als Praedicat oder Apposition steht; ebenso Empire, wenn = das deutsche Kaiserreich. — Engerrans de Moncler 2. — Erchangaire, Ercangar 202. — Ermengarde. Nach mehren Geschichtschreibern hiess so Carls zweite Gemahlin S. 188. Vergl. Dèsidèrade. — Estourmi 22. — Etherius 41. — Étienne III, Stephan III. Wird Stephan (II), der, zum Pabste gewählt, noch vor der Consecration starb, in der Reihe der Päbste mitgezählt, so ist der von Capefigue gemeinte Pabst — Stephan IV (767—772), und dies ist die bei den kath. Kirchengeschichtschreibern insgemein übliche Bezeichnung. — Eudes, Eudo, Herzog von Aquitanien, hielt mehremal den Andrang der

Mauren auf und entledigte sich ihrer völlig mit Hülfe Carl Martells; er starb, nachdem er sein Reich zwischen seine Söhne Hatton und Hunald getheilt hatte, im J. 735.

F.

Fastrade (*Fastrada*) 188. — Frédégaire, Fredegar (*Fredegarius*), der angebliche Name des Verfassers einer Chronik („Chronik des Fr."), welche die Zeit von 583—642 umfasst und hauptsächlich die Geschichte der Franken behandelt. Der sonst unbekannte Verfasser lebte offenbar gegen d. J. 650. — Friedgis, Fredugis, Abt von St. Bertin zu St. Omer in der Grafschaft Artois.

G.

Galafre 8. — Ganes oder Ganelon, Genelun 81. — Garin 23. — Garnier 80. — Gauthier, Walther 23. — Geilon 62. — Geoffroy, Gottfried 80. — Gerberge (*Girberga*). — Gerbert 2. — Gérin 2. — Gérold 202. — Gertrude 141. — Géva 57. — Girars 23. — Godefroi, „Godefried" 127 ö. — Goliath 8. — Gottschalk 126. — Grimoald, Herzog von Benevent, Sohn und Nachfolger von Arichis, gest. 807. — Guibald, Wibald 22. — Guillaume, Wilhelm 23. — Guy, Veit 80.

H.

Haton 12. — Hatton, Hatto, Name verschiedener Männer. Vergl. Eudes und Hunald. — Hégire, Hegira, Hedschra = Flucht, nämlich von Mecca nach Medina, 15. (16?) Juli 622. — Hercule, Hercules. — Herdéric 180. — Hermann 55. —

Hesso 53. — Hetton, Hetto, Bischof von Basel 146, 202. — Hildegarde 154. — Hildebrand 98. — *Hildigern* 202. — *Hiltrude* 194. — Himiltrude 14, 158. — Hincmar, XXXII Erzbischof von Reims, gest. 882. — Homère, Homer. So nannte sich Angilbert als Mitglied der Hof-Academie. — Honorius, des Theodosius (M.) Sohn und Nachfolger im weströmischen Reiche 395—423. — Horace *(Horatius)*, römischer Dichter, gest. 8 vor Chr. So nannte sich Alcuin als Mitglied der Hof-Academie. — Humbert 22. — Hunald oder Hunold, Sohn Eudo's *(Eudes)*, Hzg. von Aquitanien 735, führte fast beständig Krieg gegen Carl Martell und später gegen Pipin. Carl Martell hatte Hunalds Bruder, Hatton, in sein Interesse zu ziehen gewusst. Von Rachedurst getrieben, lockte nachmals Hunald seinen Bruder zu sich, stach ihm die Augen aus und liess ihn im Gefängnisse sterben. Hierüber von Gewissensbissen gequält, ging er in's Kloster, nachdem er die Regierung an seinen Sohn Waifar abgetreten hatte. Dieser wurde 768 von Pipin meuchlerisch aus dem Wege geräumt. Noch in demselben Jahre starb auch Pipin selbst Da verliess Hunald sein Kloster und führte den S. 12 ff. beschriebenen unglücklichen Krieg gegen Carl. Im J. 771 gelang es ihm, zu dem Könige Desiderius zu entkommen. Bei der Belagerung von Pavia soll er 774 von den Longobarden, die ihn als den Urheber des Krieges mit Carl ansahen, zu Tode gesteinigt worden sein.

I.

Imma 194 — Indiction, eigentlich = das Ansagen, nämlich von gewissen, unter Kaiser Constantin eingeführten, alle 15 Jahre zu entrichtenden Steuern. Hieraus gestaltete sich eine im Mittelalter sehr beliebte Weise der Zeitrechnung nach Indictionen, also nach Zeiträumen von 15 Jahren, Die erste

Indiction begann mit dem 15. Sept. 312 nach Chr., später bestimmte eine päpstliche Verordnung, dass man der Einfachheit wegen vom 1. Jan. 313 an zählen solle. — Irène, Irene, griechische Kaiserin, ausgezeichnet durch Geist und Herrschertalent, berüchtigt durch ihre Grausamkeit und Herrschsucht. 790 ermordete sie ihren Gemahl, Leo IV; 802 entthront, stirbt sie 803 in einem Kloster auf Lesbos. Vergl. Constantin Porphyrogénète und Nicéphore. — Irmine, Irmin, Irmino, Abt von St. Germain in Paris. — Isambart 154.

J.

Jaktan 71. — Jean le Logothète. S. Logothète. — Jérôme (*S. Hieronymus*), Kirchenvater, gest. 419 (420). — Jesse 22. — Joseph 5. — Jules César, Julius Caesar. — Josué, Josua 146. — Julien (Julianus), westgothischer Graf, Gouverneur von Andalusien und Ceuta, rief aus persönlicher Rache gegen König Roderich die Araber aus Afrika nach Spanien herüber. Die Westgothen wurden in der Schlacht von Xeres de la Frontera 711 völlig besiegt.

K.

Karolus 171. — Koerling 3.

L.

Léchon 135. — Leidrade, geb. 736, XLVI Erzbischof von Lyon, gest. 816 zu Soissons. S. 172 ff. — Léon III (Leo III), Papst 795—816. — Léon IV, byzant. Kaiser 775—780. Vgl. Irène — Léon X, Pabst 1513—21, zweiter Sohn Lorenzos von Medici, geb. 1475, eifriger Förderer von Kunst und Wissenschaft

41. — Leudes, Leute, Mannen, heissen die zum Heerbanne pflichtigen Freien, welche das ursprüngliche Dienstgefolge der fränkischen Könige bildeten. — Limousin, l'astronome limousin, der Astronom von Limoges, wird der unbekannte Verfasser des grösseren Lebens Kaiser Ludwigs des Frommen genannt. Den Namen „Astronom" hat man ihm deshalb gegeben, weil er oftmals astronomische Bemerkungen in *seinem* Werke anbringt. Derselbe ist offenbar ein Geistlicher gewesen, der vielfach in der Nähe des *Kaisers* Ludwig gelebt hat. — Logothète (λογοθέτης, der die Rechnungen abfordert und prüft; so hies der Kanzler am byzantinischen Hofe), Beiname des byzantinischen Feldherrn Johannes. S. 98. — Loherin, Lohengrin 23. — Louis (I)-le-Débonnaire, Ludwig der Fromme, Nachfolger Carls des Gr. 814—840. — Louis II (le Bègue, der Stammler) Kg. in Frankr. 877—879. — Louis IX (Saint-Louis), Kg in Frankr. 1226—1270. — Loup (*Lupus*), Hzg. von Wasconien (Gascogne) 76. — Luitgarde 188 — Lulle (*Lullus*), des heil. *Bonifacius'* Schüler und Nachfolger im Erzbisth. Mainz.

M.

Mabillon (Jean), einer der gelehrtesten Mauriner (Benedictiner), in der Umgegend vom Reims 1632 geboren, Verfasser einer Reihe berühmter Werke („Acta Sanctorum ordinis S. Benedicti" u. v. a.), Herausgeber der Werke des h. Bernhard u. a. Derselbe wurde 1683 beauftragt, Deutschland, und 1685, Italien zu bereisen, um die Bibliotheken auszubeuten. Gest. 1707. — Macrobe, *Macrobius*, Philosoph und Grammatiker des V. Jahrh. — Mahomet, Mohammed, Muhamed, geb. zu Mecca 571 (570), gest. 8. Juni 632. — Marcaire, Marcarius 94. — Martiaus, alt = Martel. S. Charles Martel. —

Maur. s. Raban Maur. — Méginhaire, Meginher 202. — Méginhard 202. — Ménestrels, Minstrels (*Ministeriales* = Hofdienstleute) hiessen eigentlich diejenigen, welchen die musikalische Darstellung der Gedichte der Troubadours oblag. — Les Mérovingiens. — Montjoie la royale 83.

N.

Naismes 3. — Napoléon geb. 15. Aug. 1769, gest. 5. Mai 1821. — Naymes 80. — Nicéphore, *Nicephŏrus*, byzant. Kaiser 802—811. — Nithard, Sohn Angilberts und Bertha's, Vertrauter Ludwigs des Frommen und Carls des Kahlen, gest. gegen 858. Er schrieb auf Befehl des Letzteren: „De dissensionibus filiorum Ludovici Pii usque ad annum 843", welches Werk für die Geschichte jener Zeit von grösster Wichtigkeit ist.

O.

Offa 161. — Ogger, Ogier 36. 22. — Olivier 78. — Orson 22. — Othulfe 202. — Ovide, ***Ovidius***, der römische Dichter, gest. 17 nach Chr.

P.

Paladin (*palatinus*), ursprüngl. ein an fürstlichem Hofe (palatium) sich aufhaltender Edelmann; namentlich heissen in den alten Rittersagen die Helden und Genossen Carls des Grossen paladins. — Les Pandectes, die Pandecten (*Pandectae*), Name der auf Geheiss des Kaisers Justinian (527—565) von Tribonian und 16 andern Rechtsgelehrten veranstal-

teten Sammlung wichtiger Aussprüche und Erkenntnisse berühmter Rechtskenner (von Ciceros Zeiten herab) in 50 Büchern. — Pardus 139. — Pâris, französischer Sprach- und Geschichtsforscher der neuern Zeit, rühmlich bekannt durch seine Forschungen auf dem Gebiete der franz. Literatur des Mittelalters. — Pasease Radberte *(Paschasius Radbertus)*, Abt zu Corbie (von 844—851) gest. 865, Verfasser mehrer theologischen Werke. — Patrice, Patricier, seit dem Ende des III. Jahrh. zur Bezeichnung der hohen Adeligen im römischen Reiche gebraucht. *Patricius* vom Rom wurde seit Pipin in weit höherem Sinne gesagt (= Schirmvogt von R.). — Paul *(S. Paulus)* 43. — Paul Diacre *(Paulus Diaconus)* oder Paul Warnefried (nämlich Warnefrieds Sohn), der Geschichtschreiber der Longobarden, lebte am Hofe des Kgs. Desiderius, darauf am Hofe Carls, starb als Mönch auf Monte Cassino im J. 799. — Pèpin (andre schreiben auch Pepin), Pipin zubenannt der Kleine, Kg. der Franken 752—768, Vater Carls. — Pèpin (le Bossu, der Bucklige), Sohn Carls, gest. 859. — Pèpin, Kg. von Italien, anderer Sohn Carls, gest. 810. — Pertz, berühmter Geschichtsforscher, geb. 1795 zu Hannover, Oberbibliothekar etc in Berlin, hochverdient namentlich als Herausgeber der *Monumenta Germaniae historica*. — Philippe (II) Auguste, Kg in Frankr. 1180—1223. — Philippe (IV) le Bel, dsgl. 1285—1314. — Pierre *(S. Petrus)* 43. — Pinabel 86. — Possessor 139.

Q.

Quintilien, *Quintilianus*, berühmter Lehrer der Beredsamkeit in Rom, geb. 42 nach Chr. in Spanien, gest. gegen 118 (?).

R.

Raban Maur (*Rabanus Maurus*), geb. gegen 776 zu Mainz, 822 Abt zu Fulda, 847 Erzbisch. von Mainz, einer der gelehrtesten und thätigsten Kirchenfürsten seiner Zeit, berühmter Schriftsteller, hochverdient um das deutsche Schulwesen, gest. 856. — Radbert, s. Pascase. — Regnold oder Renauld, Reinald, S. 22. s. Aymon — Richelieu. Name einer französischen Familie (Schloss Richelieu in Poitou), von welcher am bekanntesten ist der Cardinal Richelieu, (geb. 1585, gest. 1642), der „allmächtige" Minister von Louis XIII. — Richulfe *Rikolf, Erzbisch. von Mainz* 202. — Richwin 202. — Roard 22. — Robert Wace, s. Wace. — Rocnife 202. — Rodgause oder Rotgause, Rotgaut, Hzg. von Friaul, gest. 776 S. 94. — Rodolphe 180. — Roland 21 ff. — Roricon 194. — Rotrude 194. — Rodolfe 180. — Rutland 21.

S.

(Saint-Gall). Le moine de Saint-Gall, *Monachus Sangallensis*, Bezeichnung für den seinem Namen nach unbekannten Mönch von St. Gallen, der auf Geheiss Carls des Dicken (876—887) hauptsächlich nach den im Munde des Volkes lebenden Erzählungen und Sagen eine Lebensbeschreibung Carls des Grossen abfasste. *De gestis Caroli Magni.* 2 Bücher. — Salluste, *Sallustius (Salustius)*, der bekannte lat. Geschichtschreiber, gest. 35 vor Chr. — Salomon 205. — Sassanide (150). Adj. Sassaniden hiess die über das neu-persische Reich herrschende Dynastie, 226—651 nach Chr. — Saxon. Le poète saxon, *poëta Saxo*, nicht näher bekannt, gegen 900 lebend, schrieb in lat. Versen „Annales de gestis Caroli M." — Scalde

(176), altnordische Bezeichnung für einen solchen, der der Sängerklasse angehört und das Dichten als seinen Beruf treibt. — Sibylle (*Sibylla*), Sibylle, Seherin, Wahrsagerin; das Alterthum zählte 10 Sibyllen auf, worunter die von Cumae die berühmteste war. — Siegfried 57, 127. — Sigonius (Carl), berühmter Philolog des XVI. Jh. — Sigulfe 178. — Sivard 57. — Soleymann 72. — Syntramne 181.

T.

Taillefer, ein Normanne, tapferer Kämpfer und gefeierter Sänger, der sich in der Schlacht bei Hastings (1066) auszeichnete. „Il poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant fameux dans toute la Gaule de Charlemagne et de Roland. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force et la recevait dans sa main droite; les Normands répétaient ses refrains ou criaient: Dieu aide! Dieu aide!" Thierry, Hist. de la conquête de l'Angleterre par les Normands. — Tamerlan = „Timur-Leng" = der lahme Timur (Eisen), berüchtigter asiat. Eroberer, geb. gegen 1336, drang bis Kleinasien vor (Sieg über Bajazet bei Ancyra 1402), gest. während der Vorbereitungen zu einem Vernichtungszuge gegen China 1405. — Tassilon, Tassilo, Hzg. in Bayern 748—788, gest. im Kloster zu Sanct-Goar am Rh — Térence, ***Terentius***, römischer Lustspieldichter, gegen 194 vor Chr. zu Carthago geboren, gegen 154 gest. — Théodore 135. — Théodoric 62. — Théodrate 194. — Théodulfe, gest. 821. S 172 ff. — Thrasicon 129. — Thudun 134. — Tibère, ***Tiberius***, II römischer Kaiser, 14—37 nach Chr. — Tithon, Tithōnus, Gemahl der Aurora. — Tobie, Tobias. — Trouvère hiess im nördl. Frankreich der höfische Kunstdichter, während in der südfranzösischen (provençalischen) Poesie ein solcher durch

U.

V.

W.

Geographische Erläuterungen.

Durch das Zeichen * wird ein Name als ein der alten oder der mittelalterlichen Geographie angehöriger hervorgehoben.

A.

L'Adriatique, das adriatische Meer. — Afrique. — Agen, St. an der Garonne im südlichen Frankreich (Guyenne). Adj agénois. — Aix-la-Chapelle, im Zusammenhange auch bloss Aix, Aachen. — Alava, die südlichste der drei baskischen Provinzen, im nördlichen Spanien. — Albanie, Albanien, türkisch Arnaut, Landschaft der westlichen Türkei (Illyria, Epirus). — Albi, St. im südlichen Frankreich (Languedoc). — Alexandrie, Alexandria, in Aegypten, 331 vor Chr. von Alexander dem Grossen gegründet, lange Zeit Hauptsitz der griechischen Kunst und Gelehrsamkeit. — Allemagne, Deutschland. Adj. allemand; les Allemands. — Aller, Nebenfluss der Weser (Hannover). — Les Alpes. — Altmulh, Altmühl, Nebenfluss der Donau (Bayern). — Andalousie, Andalusien, Landschaft im südlichen Spanien. — *Angarii, Angrier, Engern S. 50. — Angleterre, England. Adj. anglais; les Anglais. — *Anglo-saxon, angelsächsisch (449 nach Chr. zogen von der unteren Saale und Elbe Angeln und Sachsen nach Britannien hinüber). — Anjou, Landschaft im westlichen Frankreich mit der Hauptst. Angers. — *Aquitaine, Aquitanien, zur Zeit der Carolinger die Länder zwischen Loire und Ga-

ronne umfassend. Das Königreich Aquitanien (von Ludwig) war von weit grösserer Ausdehnung; hierüber s. S. 106. Adj. aquitain; les Aquitains. — Arabie, Arabien. Adj. arabe; les Arabes. — Aragon, Kgr. in Spanien. — Les Ardennes, die Ardennen. — Argenteuil, unweit St Denis, nördlich von Paris. — Arles, St. an der Rhone, in der Provence. — Les Arméniens, die Armenier. — *Armorique, Amorica d. h. Küstenland (celtisches Wort: *ar* = an; *Mor* = Meer), die heutige Bretagne nebst einem Theile der Normandie umfassend. — Arras, Haupst. von Artois im nördlichen Frankreich. — *Les Assyriens, die Assyrier. — Asturie, Asturien, im nördlichen Spanien; die Bewohner les Asturiens. — Attigny, an der Aisne in der Champagne. Dort hatte Carl ein Hofgut. — Augsbourg. — *Austrasie, Austrasien, Land der östlichen Franken, Austrasiens, hauptsächlich die rheinischen Gebiete der Franken umfassend (Main, Rhein, Mosel, Maas), übrigens von wechselnder Begränzung. — *Les Avares, die Awaren, mongolischen Stammes; sie waren im VI. Jahrh in Europa eingebrochen und hausten zu Carls Zeiten im jetzigen *Ungarn*. — Aventin, le mont Aventin, mons Aventinus, in Rom.

B.

Badajoz, *St.* in Spanien (*Estremadura*), an der Guadiana. — *Badenfliot, von ungewisser Lage, vermuthlich das heutige Beienfleth am rechten Ufer der Stör in Holstein. — Bagdad, am Tigris, einst Sitz der Chalifen, von Almanzor 766 gegründet. — La Baltique, die Ostsee. — Barcelonne, Barcelona, *St.* in Spanien (Catalonien). — *Bardinwig (Bardenwich), an der Ilmenau bei Lüneburg (im jetzigen Königreich Hannover) gelegen, 1189 von Heinrich dem Löwen zerstört, später wieder

aufgebaut; h. z. T. *Bardewik.* — Les Basques, die Basken (Golf von Viscaya). — Bavière, Bayern. Adj. bavarois; les Bavarois. — Belgique, Belgien. Adj. belge. — Bénévent, Name der Stadt wie des Landes Benevent in Unteritalien; les Bénéventins. — Besançon, St. am Doubs in der Franche-Comté (östl. Frankreich). — Blois, St. an der Loire. — Les Bohémiens, die Böhmen. — Bordeaux. — Bourges, St. im ehemaligen Herzogth. Berry (Frankreich). — Bourgogne, Burgund; les Bourguignons. — Bremen. — Bretagne. Adj breton; les Bretons. — Brindes, Brindisi (*Brundusium* oder *Brundisium*), St. in Unteritalien am adriatischen Meere. „Voyage de Brindes“ (173) Hinweisung auf Horat. I Serm. V, wo Horaz eine Reise von Rom nach Br. beschreibt. — *Brunesberg, Berg und Ortschaft an der Weser, bei Höxter gelegen. — les Bulgares, die Bulgaren, ein ursprünglich tartarisches Volk, vom kaspischen Meere nach Europa vorgedrungen, liessen sich zuletzt in dem alten Mösien und den angränzenden Ländern nieder. — Bulgarie, Bulgarei, zwischen Serbien, der Donau, dem schwarzen Meere und dem Balkan gelegen. — Byzance. Adj. byzantin; les Byzantins.

C.

Cadix. — Calabre, Calabrien, die Südwest-Spitze von Italien. Das *Calabria* der alten Römer dagegen bezeichnete die südöstlichste Landschaft von Italien. — Cambrai, St. im franz. Flandern. — Campanie, Campanien. — Campo-Vaccino (Kuhfeld, Kuhplatz), in Rom. — Capoue, Capua (Mittelitalien). — Carbonac, jetzt Cherbonne, an der Aisne 18. — Carlstadt (7), Städtchen am Main, unterhalb Würzburg. — Casseneuil 73. — Cassinolle 73. — Cassin (le Mont-Cassin),

Monte Cassino, Berg im Königreich Neapel mit der ältesten Benedictiner-Abtei. — Castille, Castilien, „Königreich" in Spanien. — Catalogne, Catalonien (spanisch Cataluña), nord-östlichste Landschaft Spaniens. — *Les Celtes, die Celten, ein uralter Volksstamm, über Britannien, Gallien, Nord-Spanien, Oberitalien . . . verbreitet. Adj. celtique. — Cenis, le Mont-Cenis, Berg (c. 11000'), auf der Gränze der cottischen und grajischen Alpen. — Champagne, Landschaft in Frankreich. — Chartres, St. im nördlichen Orléannais. — Clermont, St. in der Auvergne (Frankreich). — Cologne, Cöln. — Côme, Como, St. in der Lombardei, am Comer-See. — Compiègne, St. in Isle de France (Frankreich). — Constance, Constanz, Costnitz (Baden); le lac de Constance = Bodensee. — Constantinople. — Corbie, berühmte Abtei in der Picardie (Frankreich). — Cordoue, Cordŏva, St. im südlichen Spanien. — Corse, Corsica.

D.

*Dacie, Dacien (*Dacia*), umfasste zur Zeit der römischen Kaiser die Gegenden, welche jetzt dem östlichen Ungarn, Siebenbürgen, der Walachei, der westlichen Moldau und der Bukowina entsprechen. — Dalmatie, Dalmatien; les Dalmates. — Danemark; les Danois. — Danube (le), Donau. — Dordogne, Nebenfluss der Garonne (Frankreich). — Drave, Drau, Nebenfluss der Donau. — Duren, in den Chroniken Duria (53), bei den Römern *Marcodurum* (h. z. T. Düren), St. zwischen Cöln und Aachen mit einem carolingischen Hofgute.

E.

Èbre, Ebro. — Écosse, Schottland. — *Les Élamites, eine Völkerschaft im glücklichen Arabien an der Meeresküste. — Elbe. — Embrun, St. im Département des Hautes-Alpes (Frankreich). — Épire, Epirus. — *Éresbourg, Eresburg, die Veste der Sachsen; h. z. T. liegt dort Marsberg oder Stadtberge im Reg.-Bez. Arnsberg. — Escaut, Schelde. — *Esesfelth, dem heutigen Itzehoe in Holstein entsprechend. — Espagne, Spanien Adj. espagnol. — Europe. — *Exarchat, das ehemalige byzantinische Gebiet im nord-östlichen Italien (mit der Hauptst. Ravenna), der jetzigen Romagna entsprechend.

F.

Falerne (le), der Falerner-Wein, aus dem fruchtbaren Falerner Gebiete (ager Falernus) in Campanien. — Ferrières, zwischen Orléans und Sens gelegen, ehemals mit einer berühmten Abtei. — Flandre, Flandern; h. z. T. gibt es ein französisches und ein belgisches Flandern. — Fontenelle (Fontenaille), südwestlich von Auxerre in Burgund (Frankreich). — *Forum, le, das Forum in Rom. — *Franc (fém. franque), fränkisch; les Francs, die Franken. — France. — Franconie, Frankunien, Franken, jetzt hauptsächlich das nördliche Bayern begreifend. — Francfort (am Main). —

Fréjus (*Forum Julii*), St. in der Provence am Meere. Uebrigens ist unter dem „Forum Julii" im Testamente Carls bei Eginhart nicht Fréjus gemeint, wie Capefigue will, sondern ein andres „Forum Julii" nämlich das in der heutigen venetian. Provinz Udine, h. z. T. *Cividale del Friuli* genannt, östlich von der *Stadt* Udine — Frideslar, jetzt Fritzlar, im heutigen Kurhessen. — Frioul, Friaul,

der heutigen Provinz Udine im östreichischen Italien entsprechend. — Frise (la), Friesland; les Frisons. — Fronsac 13. — Fulde, Fulda (Kurhessen).

G.

*Galgala in Palaestina, östlich von Jericho, am Jordan gelegen. S. 146 Anspielung auf Josua cap. X. — Galice, Galicia, nordwestlichste Provinz von Spanien. — Gascogne, Waskonien, vormals ein Herzogth. zwischen Garonne und den Pyrenäen sich erstreckend. Adj. gascon; les Gascons. — *la Gaule, Gallien. Zur Bezeichnung von Gesammt-Gallien gewöhnlich les Gaules, weil das alte Galba (cisalpina) ein vierfaches war: 1) Gallia Narbonnensis, 2) Aquitania, 3) Gallia Lugdunensis (Celtica), 4) G. Belgica = la Narbonnaise, l'Aquitaine, la Gaule celtique, la Gaule belgique. — Genève, Genf. — *Germanie. Adj germanique (germain 177). — Gironne, Gerona, St. in Catalonien (Spanien). — Gothique, gothisch. — Graben 169. — Grande-Bretagne, Gross-Britannien.

Gratz 200. Bei Eginhard (vit. Caroli cap. 32) steht „Gradus." Capeligue scheint darunter Gratz (Grätz) in Steyermark zu verstehen. „Gradus" entspricht vielmehr dem jetzigen Grado, einer Insel des adriatischen Meeres südlich von Aquileja. Dort war seit dem Einbruche der Longobarden der Sitz der Patriarchen von Aquileja. — Grèce. Adj. grec. — Grenade, Granāda, St. im südlichen Spanien. — Guadalquivir, Fluss im südlichen Spanien. — Guyenne, Landschaft des südlichen Frankreichs, Hauptst. Bordeaux.

H.

Hainaut (le), Hennegau, ehemals eine bedeutende Grafschaft, jetzt theils zu Frankreich, theils zu Belgien gehörend. — Halberstadt (Reg.-Bezirk Magdeburg). — *Hassi 51. — Hastings, St. auf der Südküste von England. Sieg der Normannen un-

ter Wilhelm dem Eroberer im J. 1066. — Hébreu, hebräisch. — Heerstal, Herstall, Heristall, h. z. T. ein Marktflecken an der Maas, unweit Lüttich in Belgien. Dort stand ehemals das Stammschloss der Carolinger. — Heerstal hiess auch das feste Lager, welches Carl in Sachsen an der Stelle angelegt hatte, wo jetzt das Dorf Herstelle liegt, Kreis Höxter, Reg.-Bezirk Minden. — Haimbourg, Haimburg, St. an der Donau zwischen Wien und Pressburg. — Helvétie. Adj. helvétique. — *Heptarchie (= Siebenherrschaft), Gesammtname für die sieben angelsächsischen Reiche: Kent, Sussex, Westsex, Estsex, Northumberland, Ostangeln, Mercia, die seit 827 ein einziges Reich (Königreich England) bildeten. — (Hercule). Les colonnes d'Hercule, die Säulen des Hercules, Meerenge von Gibraltar. — Hildesheim (Hannover). — Hirsange, Hirschau, h. z. T. ein Dorf im würtembergischen Schwarzwaldkreise. Ehemals stand dort eine berühmte Benedictiner-Abtei, Monasterium Hirsaugiense, 830 erbaut. — *Holdenstein 128. So übersetzt Capefigue das „Holdunsteti" der Jahrbücher Eginhards. Richtiger = „Holdonstat", wahrscheinlich entsprechend dem heutigen Hollenstädt, in der Nähe von Harburg, an der Unterelbe. — Hongrie, Ungarn; les Hongres, Hongrois. — *Horheim oder Orheim, Ort an der Ocker, einem Nebenflusse der Aller, h. z. T. Ohrum bei Wolfenbüttel. — Huesca, St. in Aragon (Spanien). — les Huns, die Hunnen, von den Geschichtschreibern der Vorzeit oft mit den Awaren verwechselt.

I.

*Ibérie, Iberien, ein Land auf der Südseite des Caucasus. — Inde, Indien 150, gewöhnlicher: les Indes. Adj. indien; les Indiens. — Indoustan, Hindostan, der nördliche Theil Vorderindiens. — Ingelheim, bei Mainz 7. — Ionie. La mer d'Ionie, das jonische Meer. — Istrie. — Italie.

J.

Jérusalem. — Johannisberg, Berg mit Schoss im Herzogthum Nassau, am Rhein gelegen, berühmt durch seine Weine. — Joux (*Jovis mons*) = Gr. St. Bernard. — Juliers, Jülich, im Reg.-Bezirk Aachen. Der Verfasser versteht wohl p. 14 unter „le Diocèse de Juliers" die Diöcese, worin Jülich lag = le pays de Juliers. — Jutland, Jütland. — Juvavum 200.

K.

Kufenstein, jetzt Kostheim bei Mainz 125.

L.

Laon (o stumm), St. in Isle de France (Frankreich). — Latin. — *Latium* 107. — Latran, Lateran, ein Palast in Rom, ursprünglich der Familie der Laterani gehörend, daher der Name. Als sich aber Plautius Lateranus in eine Verschwörung gegen Kaiser Nero (54—68 nach Chr.) eingelassen und sein Leben verwirkt hatte, wurde der Palast Eigenthum der römischen Kaiser und blieb es, bis Constantin M. ihn dem Pabste schenkte. St. Jean de Latran heist die daneben liegende Kirche. — Léon, St. und „Königreich" in Spanien. — Lesbos, Insel im ägäischen Meere. — *Libye, Libyen (Africa); les Libyens. — Liége, Lüttich. — *Ligurie, Ligurien, Landschaft Oberitaliens. — Limoges, Hauptst. des Départements der obern Vienne (Frankreich). — Limousin, die Landschaft, worin Limoges liegt. Adj. ebenfalls limousin. Ueber l'astronome limousin vergl. oben limousin. — Lippe. — Lippenheim (oder Lippeham) lag wahrscheinlich an der Mündung der Lippe in den Rhein. — *Lisbach, richtiger Lidbach, „Hlidbeki" bei Eginhard Ann 775, lag wahrscheinlich auf der Stelle des heutigen Lübecke (St. westlich von Minden). — Loire. — Lombardie. Adj lombard; les Lombards. — Lyon.

M.

Macédoine, les Macédoniens. — Magne 163. — Maine (le), Landschaft des nordwestlichen Frankreichs. — Malvoisin 2. — Marmoutier, berühmtes Kloster bei Tours gelegen. — Marseille. — Mayence, Mainz. Adj. mayençais. — *Les Mèdes, die Meder. — Médicis, la villa Médicis, Villa Medici bei Rom, wo einst die Gärten des Lucullus lagen. — Mein (*Moenus*), Main. — Metz, in Lothringen. — Meuse, Maas, Fl. — Milan, Mailand; le Milanais, das Gebiet von Mailand. — Minden. — Montagnes Noires, les, gewöhnlich: la Forêt noire, der Schwarzwald (Baden) 14. — Montauban, St. in der Guyenne (Frankreich). — La Monza (immer mit dem Artikel), Krönungsstadt der Könige der Lombardei, zwischen Mailand und Como gelegen. — Les Maures. — Moselle. — Moustiers oder Montiers, *St.* in *Savoyen.* — Munich, München. — Munster. — Murcie, St. und „Königreich“ in Spanien.

N.

Naples, Neapel. — Narbonne, (Languedoc). — Navarre, ehemals ein Königreich, jetzt theils zu Spanien, theils zu Frankreich gehörend. Adj navarrais; les Navarrais. — *Neustrie, Neustrien, das Land der Neustrier (les Neustriens) oder Westfranken, von der Schelde bis zu der Loire sich erstreckend, im Osten an Burgund und Austrasien gränzend. — Nice, Nizza, St. am Mittelmeere, im Königreich Sardinien. — Nîmes (Languedoc). — Norique, *Noricum*, dem heutigen Steyermark ziemlich entsprechend. — Normandie. — Les Normands, die Normannen (les Nortmanns, die Nordmänner). — Novi, St. in Piemont. — Noyon, im Départ. der Oise, unweit Compiègne. — *Numidie, Land in Africa; les Numides. — Nuremberg.

O.

*Les Obotrites, die Obotriten, eine slavische Völkerschaft an der Ostsee wohnend, wo h. z. T. Mecklenburg. — Oder, Fl. — Oriental. — Orléans. Osnabruck, (Hannover). — Les Osterlindes, Osterlindi (richtiger Osterliudi d. i. Ostleute), Osterlingi, Ostvali (50), die *östlichen Sachsen*, zwischen Weser und Elbe wohnend.

P.

Paderborn. — Palestine. — Pampelune, Pamplona, Hauptst. von Navarra. — *Pannonie, Pannonien, begriff (nach den jetzigen Bezeichnungen) das westliche Ungarn, Slavonien und angränzende Stücke von Croatien, Krain, Steyermark, Niederöstreich. — Paris. — Pavie, am Tessin unweit der Mündung in den Po, ehemals Hauptst. des Longobarden-Reichs (Lombardei). — Périgueux, (Département der Dordogne). — Perpignan (Süd-Frankreich). — Perse, Persien. Adj persan. — Piémont, Piemont. — Piombino. St. in Toscana, am Meere. — Pô, Po, Fl. — Poitiers, Hauptst. der Landschaft Poitou. — Pologne, Polen. — Portugal. — Pouille (entstanden aus „Apulia"), Puglia, Puglien, Landsch. im jetzigen Kgr. Neapel (= Capitanata, Terra di Bari, Terra d'Otranto . . . h. z. T.) — Provence; les Provençaux. — Pruym, Prüm, St. in der Eifel, Reg.-Bez. Trier, vormals eine berühmte Benedictiner-Abtei, 762 von Pipin gegründet. — Puy, St. in der Auvergne. — Puicerda, St. in Catalonien. — Les Pyrénées.

R.

*Rastingen, richtiger Rustringen („Hriustri"), ein Gau an der Mündung der Weser. 124. — Ratisbonne, Regensburg. — Ravenne. — Reims (richtiger als Rheims, lat. *Remi*), St. in der Champagne. — *Rerich, in der Gegend des heutigen Wismar in Mecklenburg. — Retnitz (oder Rednitz

oder Regnitz) Nebenfl. des Main, entstehend aus der Rezat (Bayern). — Rhin. — Rialto, eine der Hauptinseln, auf denen Venedig liegt. — Richelieu, Schloss in Poitou. — Rimini, St. am adriatischen Meere, im Kirchenstaate. — *Ripuaire (von *ripa)*, ripuarisch. Die ripuarischen Franken sind eigentlich die auf dem linken Rheinufer wohnenden Franken (Cöln, Trier). — Romagne, Romagna, der nordöstlichste Theil des Kirchenstaats, ein langer, schmaler Küstenstrich. — Rome, Adj romain; les Romains. — „Roncesvalles" = Roncevaux, Dorf im Pyrenäenthale von Roncevalles, nordöstlich von Pamplona, in Navarra. — Rothenbourg (en Franconie), St. an der Tauber in Mittelfranken (Bayern). — Rouen. — Roussillon, ehemalige Grafschaft am Fusse der Ostpyrenäen (Frankreich).

S.

Saint-Bernard, le grand, — der Gr. St. Bernhard. — Saint-Denis bei Paris, ehemals berühmte Abtei. — Saint-Fleury (*Floriacum*) oder ***Benoît sur Loire***, ehemals eine berühmte Abtei bei Sully an der Loire, Diöcese Orléans. — Saint-Gall, Sanct-Gallen, in der nordöstlichen Schweiz. Le moine de Saint-Gall, s. o. Saint-Gall. — *Saint-Herbert, St. Herbert 3. — Saint-Jacques de Galice, Santiago (di Compostella), St. in Galicia, im nordwestlichen Spanien, berühmter Wallfahrtsort mit dem Leichname des h. Apostels Jacobus des Jüngern. — Saint-Laurent, église de, in Rom. — Sainte-Marie-Majeure, église de, Kirche St. Maria Maggiore, in Rom. — Sainte-Sophie, église de, die Sophienkirche in Constantinopel. — Saint-Waast, Kloster St. Vedasti zu Arras. — *Salique, salisch. Die salischen Franken wohnten von der Yssel (*Sala*) bis zur Scheldemündung, breiteten sich aber später über das nördliche Frankreich aus. — Salzbourg. — *Samarie. — Samoucy 18. — Saragosse, Saragossa (Spanien). — Sarrasin und sarrasi-

nois; les Sarrasins. — Sarvar, St. in Ungarn, südlich von Oedenburg. — Saxe. Adj. saxon; les Saxons. Le poète saxon, s. o. Saxon. — Scandinavie, (Norwegen und Schweden). Adj. scandinave; les Scandinaves. — Seine. — Sens, St. in Burgund. — Septimanie, Septimanien (Gothien), von der Ansiedlung der VII. röm. Legion (Septimani) so benannt, hiess seit Clodwig das Küstenland östlich von Toulouse, von den Pyrenäen bis zur Rhone; seit 720 arabisch, seit 759 fränkisch. — Séville, Sevilla (Spanien). — *Sigisburg, fester Platz, wo jetzt Syburg an der Ruhr liegt, nahe bei der Mündung der Lenne. — Sintfeld („Sinotfeld“), Sendfeld, zwischen Paderborn und Eresburg. — Slaves, les; auch les Slavons, z. B. 50. ö. — Sleswich, „Schleswig“. — Soissons, St. in Isle de France. — Souabe, Schwaben (Baden, Würtemberg . . .) — Spire, Speyer in Rheinbayern. — Spolette, Spoleto, im jetzigen Kirchenstaate. — Sture, Stör, Nebenfl. der Elbe, in Holstein. — Suède, Schweden. — Suntal, Süntel, Berg auf dem rechten Weser-Ufer, zwischen Rinteln und Minden. — Syrie. Adj. syriaque.

T.

Tarentaise, Landsch. in Savoyen mit der St. Montiers. — Tarente, *Tarentum*, in Unteritalien. — Tartare (100), tartarisch. — Tésin, Tessin, Ticino, Nebenfl. des Po. — Theiss, Nebenfl. der Donau (Ungarn). — Thuringe, (auch Thuringue von Andern, z. B. von Thierry etc. geschrieben), Thüringen. — Tolosa, St. in der baskischen Provinz Guipuzcoa (Spanien); auch lateinischer Name für Toulouse in Frankreich. — Tolède, Toledo (Spanien). — Toscane. — Toulouse, an der Garonne. — Tours, an der Loire. — les Transtéverins, die auf dem jenseitigen Tiberufer wohnenden Römer. — Trèves, Trier. — Tudesque, altdeutsch. — Tyr, Tyrus. — Tyrol.

V.

le Valais, der Canton Wallis 33. — Valence (Spanien). — Valenciennes (Nord-Frankreich). — Venise, Venedig, Adj. vénitien; les Vénitiens. Vénitie, das Gebiet von Venedig. — Verden, St. an der Aller, im Kgr. Hannover. — Verdun, St. in Lothringen. — *Vermandois, Grafsch. im nördlichen Frankreich, im Norden von Artois und dem Hennegau begränzt. — Vérone. — Vienne, St. an der Rhone, im Département der Isère. — *les Visigoths, die Westgothen. — Viterbe, Viterbo, St. im Kirchenstaate. — Volga, Wolga.

W.

Weihen-Stephan, Schloss bei Freisingen in Bayern. — Weser. — les Westphaliens. — *les Wiltzes, die Wiltzen, slavische Völkerschaft (zu den Wenden gehörend), zwischen Oder und Havel. — *les Wistles, slavische Völkerschaft 99. — Wisure, latinisirend = Weser 53. — Worms, St. in Rheinhessen. — Wurtzbourg.

Y.

York. — Yssel, in den Zuider-See mündend.

Schlussbemerkung.

Da, wo Capefigue Stellen aus fremden oder älteren Werken übersetzt, behält er auch die fremde oder ältere Schreibweise der Eigennamen bei.

Errata.

Page, ligne	Lisez:	Page, ligne	Lisez:
37, 24	*luire*	159, 11	*cé*derai
132, 3	péné*treront*		

DATE DUE

JUN 3 0 2006			

HIGHSMITH #45115